Bournazel-Lorblancher J. - *L'Abbé Amédée Lemozi, prêtre et préhistorien (1882-1970).* Liège, ERAUL 125, 2010, p. 31-97.

2ÈME PARTIE

LE PRÉHISTORIEN

Rocamadour 1909 - 1919

"*Il est des hommes prédestinés à qui tout réussit, et qui, sans effort et tout naturellement, obtiennent dès le début ce que d'autres ne parviennent pas toujours à réaliser dans toute une existence. Notre ami Lemozi paraît être de ceux-là...* " C'est ainsi que Armand Viré, ancien Président de la Société Préhistorique Française, présente en 1924, l'abbé Lemozi (Viré in B.S.P.F., séance du 28 janvier 1924).

1909 - Juillet 1914

Amédée Lemozi, que sa mère a visiblement mis dès l'enfance sous la protection de la Vierge Noire, est nommé, le 13 Août 1909, vicaire à Rocamadour (fig. 10). Cette nomination au "Pays de Notre-Dame et de surcroît de la préhistoire" est une vraie bénédiction. La cité ne ressemble en rien à ce qu'elle est aujourd'hui, après quarante ans de bouleversements touristiques et commerciaux. C'est alors un simple village, que traverse la grande rue, pas encore pavée, bordée de modestes maisons (constituées souvent d'une seule pièce), de petits jardinets, et de quelques commerces. Et lorsque s'éloigne la foule des pèlerins, les oies, en toute liberté envahissant la rue, reprennent possession de leur territoire. On y vit comme ailleurs sur le causse, au rythme des saisons.

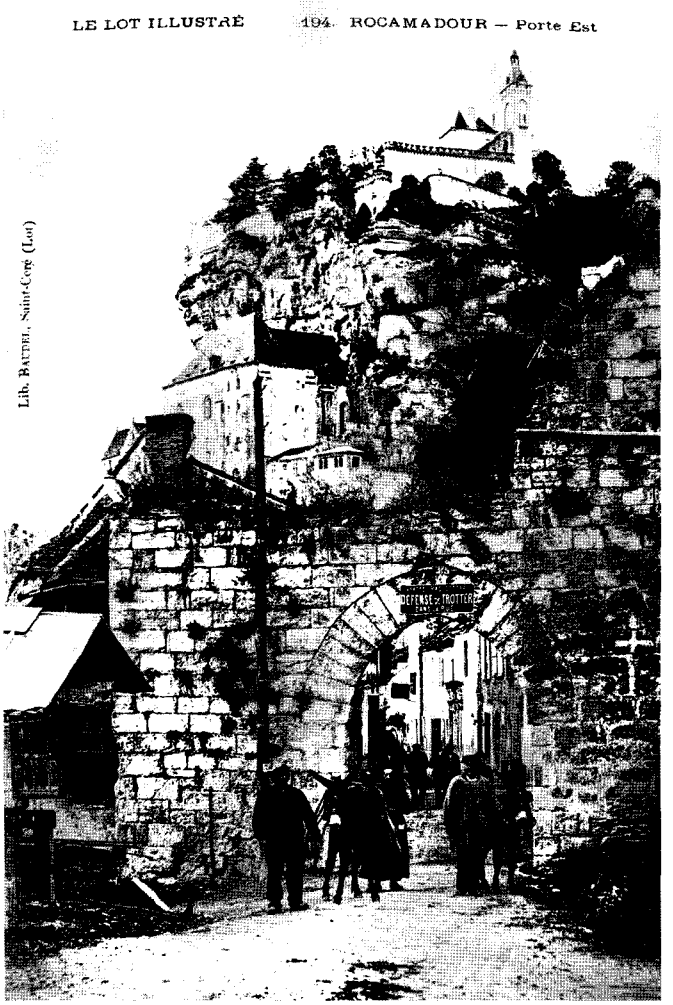


Figure 10 - Rocamadour, porte Est (Le Lot Illustré, Libr. Baudel, St-Céré ; collection F. Lesage).

Il faut imaginer ce jeune homme de 27 ans, qui vient de passer par des années d'épreuves. Pendant douze ans, il a été voué à l'étude et à la réflexion, dans un milieu clos, celui du Petit Séminaire de Montfaucon, puis celui du Grand Séminaire de Cahors. En 1904 et 1906, il a quitté cet univers rassurant, pour la caserne du 7e de Ligne à Cahors. C'est au total près de treize longues années, privé de liberté, qu'il a derrière lui.

Il est en paix avec lui-même. Il a prononcé ses voeux, il est "prêtre pour la vie", et c'est d'un coeur léger qu'il entreprend de nouvelles activités. En tant que chapelain, il est chargé de se rendre auprès des familles de la paroisse, dont il fait connaissance. C'est un enfant du pays, qui sait le travail de la terre, et parle occitan. Il écoute, il comprend, et très vite on l'apprécie. Il n'a pas d'horaire fixe, si ce n'est d'être rendu au château à 19 heures. Le causse de Rocamadour qu'il arpente, lui restitue ses bonheurs d'enfant. Le Pays l'envoûte. Il maraude, il explore, il exulte. C'est d'abord avec ses jambes qu'il le découvre en arpentant longuement ses causses, ses vallées de l'Ouysse et de l'Alzou. Puis avec le regard. Le regard pénétrant qu'il a gardé de l'enfance, qui remarque la faille, invisible au promeneur, l'abri au bas des falaises que masque la végétation ou des remblais. Sans le savoir, il a déjà conquis son nouvel univers. Celui de la

recherche scientifique. Il a assez de temps libre pour réaliser ses deux passions : la première, la naturalisation des oiseaux et autres animaux du causse et du val d'Alzou, à travers laquelle s'exprime l'intérêt que l'écolier et l'étudiant ont porté aux sciences naturelles. La seconde, la découverte de ce pays, avec ses igues, ses grottes, ses falaises, en quête des dolmens et tumulus. Rien de plus facile pour lui, que d'interroger les villageois chez qui il se rend, quand il a besoin de plus amples informations sur ce qu'il voit ou découvre. Et de façon la plus naturelle, le prêtre donne ainsi naissance peu à peu au préhistorien.

Il est, sans le savoir, dans la lignée des scientifiques de l'époque, pleinement incarnée par Armand Viré, de renommée internationale, et le chanoine Albe, de renommée plus régionale, qui le soutiendront dès le début de ses travaux.

Le préhistorien est alors un savant éclectique qui doit tout étudier ; toutes les périodes de la préhistoire, et même la biologie dans le cas d'Armand Viré. Si le préhistorien est encore proche du collectionneur, de l'amateur d'antiquité, la discipline pourtant évolue. En 1912, Armand Viré, dans son discours d'intronisation aux fonctions de président de la Société Préhistorique Française, définit précisemment cette orientation: "*Après l'ère des généralisations, nous devons maintenant sous peine de toujours tourner dans un même cercle, nous attacher à l'étude méthodique, détaillée, minutieuse, d'une même région*". C'est dire clairement qu'il faut dès lors étudier un secteur, un terroir, et tout étudier dans cette zone limitée (le causse, par exemple). Amédée Lemozi fera sienne cette définition.

Un soir de l'automne 1910, le jeune vicaire Amédée Lemozi reçoit de son supérieur un opuscule, avec les mots suivants : "*Votre ami André, de la gare, vient de me remettre en hommage deux opuscules dont l'un vous est destiné. Voyez vous-même*". Ce document de 8 pages, intitulé "Fouilles de M. André Niederlender dans les dolmens et tumuli de la gare de Rocamadour (Lot)... " est rédigé par Armand Viré. La lecture de la brochure est un choc pour Amédée, une prise de conscience. Elle lui révèle son "désir de faire des recherches analogues" et de s'adonner à l'étude de la préhistoire.

Cet événement, qu'il mentionne dans plusieurs de ses écrits, fondamental dans sa destinée de chercheur, prend aussi une autre dimension. C'est son supérieur qui lui remet l'opuscule. C'est donc avec l'accord bienveillant de sa hiérarchie qu'Amédée a, jusqu'alors, mené ses pérégrinations autour de Rocamadour. Ce geste l'autorise à poursuivre sa démarche. Il est probable qu'il doit beaucoup à l'estime que lui porte le chanoine Albe qui suit avec attention l'évolution de son ancien élève. Mais l'intérêt manifeste que lui porte Armand Viré, auteur de l'opuscule, donne tout son sérieux à ce qui aurait pu être interprété comme des fantaisies de jeunesse, des escapades au grand air. Il est vrai que le jeune vicaire possède les qualités requises, qui ne demandent qu'à s'épanouir. Attiré par la spéléologie, la géologie, l'histoire, déjà naturaliste, il s'intéresse au passé de l'homme inscrit dans la nature, lié à l'environnement immédiat dans lequel il a évolué et qui s'est modifié au cours du temps. Il a le profil de l'archéologue généraliste, pour qui toutes les périodes, de la préhistoire à l'histoire contemporaine, sont à découvrir, à connaître, et qui pour lui forment un tout.

Dès ce moment, avec l'enthousiasme qui le caractérise, il se lance dans l'aventure. Sans tarder, il rencontre André Niederlender avec qui il noue une relation amicale, une collaboration scientifique, qu'entachera parfois un soupçon de concurrence, qui dureront toute leur vie. Et toute sa vie, A. Lemozi appellera affectueusement André Niederlender "monsieur André de la gare".

A. Viré et A. Niederlender lui présentent leurs collections. Et lui d'affirmer : "*J'étais, on ne peut mieux, dans l'air ambiant de la préhistoire*" (Lemozi 1950:5). Il a tout à apprendre de cette science qu'il "aurait facilement confondue avec la paléontologie ou la géologie". Ses connaissances se bornent aux ouvrages de Lapparent et de Quatrefages qu'il a "parfois" consultés. Dans la foulée, il achète les 4 volumes "du savant manuel" de J. Déchelette, édité en 1908. Ouvrage de référence qu'il aura toujours à portée de main et dont il entame immédiatement l'étude approfondie.

Il écrit : "*... je puis compter MM Armand Viré, André Niederlender et Joseph Déchelette... parmi mes meilleurs inspirateurs. Je dois beaucoup à leur souffle bienfaisant*". Bien qu'il ait dû très vite acheter pelles et pioches, il commence son initiation à l'archéologie par des repérages sur le terrain. Il explore, au cours de randonnées qu'il effectue à pied ou à bicyclette, s'informe auprès des propriétaires, des paysans, s'adressant à eux dans leur langue maternelle, l'occitan. Il dresse la liste des différentes stations préhistoriques susceptibles d'être examinées.

Sondages d'abord dans les tumulus (ou tumuli selon son expression) et les dolmens. Puis à partir de 1912, et une certaine expérience acquise, dans les entrées de grottes. Travail rapide, très différent de celui pratiqué aujourd'hui, qui permet d'accéder immédiatement à l'essentiel : la sépulture et le mobilier qui l'accompagne.

Il rédige lui-même la liste des gisements qu'il explore jusqu'en 1919, date de sa nomination à Cabrerets.

Les Tumulus

- de Viroulou, commune d'Alvignac ;
- de Granouillac (plusieurs tumulus situés près de l'oppidum de Saint-Cyr l'Alzou) ;
- de La Glèbe-du-Roux et de Lafage, celui du Mazet ;
- les trois tumulus du Mas de Pouget (fig. 13) ;
- les tumulus de la Borie-Delpech, de la Borie d'Imbert, de la Grange-de-Lamothe, de la Glèbe-de-Judicis ;
- le Cairn des Alix ;
- les tumulus de Bouriane et de Belveyre.

Ce dernier fouillé avec M. Grillon, Préfet du Lot, qui participera à plusieurs de ses travaux.

Les dolmens

- le Pech-de-Gourbières ;
- les Crouzols (qui comporte un double tombeau) ;
- celui de Magès (fig. 11) ;
- le dolmen sous tumulus de "Campagne",

Figure 11 - Dolmen de Magès à Rocamadour (photo M.Lorblanchet, collection privée).

Figure 12 - Dolmen "la Cabane des ossements" à Rocamadour (photo M. Lorblanchet, collection privée). La lande aux "Courlis" a été remplacée par un bois de chênes. Depuis l'époque de A. Lemozi le pays s'est dépeuplé et les grands bois ont envahi le causse.

• la "Cabanes des ossements", dolmen sous tumulus, dont il manque la dalle de couverture, sur lequel a été bâtie une cazelle (fig. 12).

Un oppidum, avec tombeaux, celui de Merle, sur la rive droite de l'Alzou.

Les grottes

• les deux grottes-refuges Paul Denard, dans le bois des Plaines ;
• celle de l'Ermite, grotte-refuge de la vallée de l'Alzou ;
• celle de la Vitalie, sur la rive droite de l'Ouysse (déjà fouillée par Armand Viré) ;
• les grottes du Couvent et de Salgues (toutes deux situées dans le bourg de Rocamadour). Elles ont été, en partie, vidées de leur contenu et n'ont livré que des objets du Moyen-Age, ou plus récents) (ACR, Lemozi A., 1964, "à propos de Linars") ;
• la grotte de Guiraudet et celle de l'Hospitalet (près de Rocamadour).

Enfin, la plus importante, la grotte de Linard (appelée aujourd'hui Linars), déjà fouillée par A. Niederlender.

Outre, des pointes de flèches, des silex taillés, il trouve dans la plupart des gisements des tessons de poterie, parfois des vases entiers, offrandes associées au squelette ; des parures, bracelets et épingle en bronze, perles de colliers en os, en dents de sangliers, et beaucoup plus rare, des perles en verre comme dans le tumulus du Mas de Pouget.

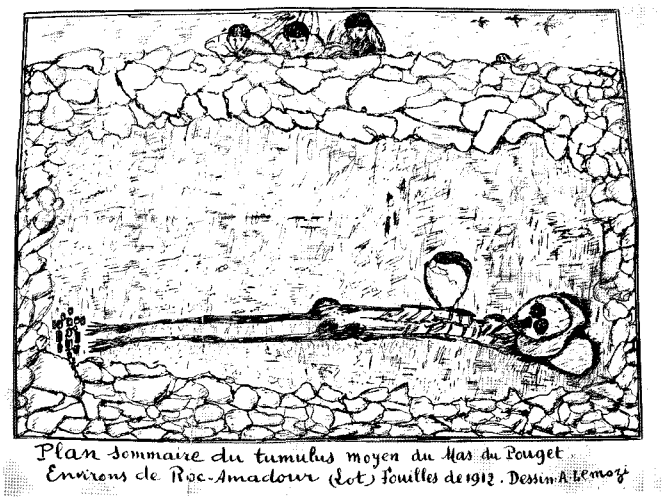


Figure 13 - Tumulus moyen du Mas de Pouget, fouilles de 1912 (dessin A. Lemozi (inédit), archives Rocamadour (ACR). "Trois enfants, trois oiseaux, 1 escargot et... un squelette".

La description qu'il fait des lieux et de leur emplacement est toujours minutieuse et souvent originale. Ainsi pour la "cabane des ossements" écrit-il : "*A 2,5 km du château de Rocamadour sur les confins de la forêt des Alix, non loin des "genévriers aux courlis", petit dolmen qui a perdu anciennement sa dalle de couverture et qui était surmonté d'une cazelle au début du XX^e^ siècle. Les bergers l'appelaient "Lo cobono deis ossés" : c'est qu'ils l'avaient fouillé*". C'est un appel à la tradition, quand il personnifie avec le "courlis", nom localement usité, le lieu où se trouve le dolmen. Cet échassier de la grosseur d'une perdrix, symbole du causse, est en réalité "l'Oedicnème criard". Devenu rare de nos jours, on pouvait alors le voir courir au sol, tête tendue, à la tombée du jour.

Il note non seulement le nom du propriétaire mais il introduit souvent des indications sur sa parenté. Il fait ainsi d'un mégalithe, un monument qui appartient à l'histoire du pays et à ses habitants. Enfin, il accompagne fréquemment son compte-rendu de petits dessins, sorte d'aide-mémoire, qui sont autant d'informations sur le site tel qu'il l'a trouvé, et qui restituent et précisent les détails d'éléments architecturaux. Ainsi, toujours pour la "cabane des ossements", mentionne-t-il "*la chambre... fermée à l'est par deux dalles échancrées*", qu'il complète d'un simple croquis (voir annexes II, fig. 114).

C'est au total plus d'une trentaine de gisements qu'il explore en deux ans. L'on est sidéré par un tel chiffre ! Ces listes illustrent le caractère sommaire de la fouille qui consiste principalement, à cette époque, à faire un trou au centre du gisement (tumulus par exemple), à l'aide de la pelle et de la pioche, pour récupérer un maximum d'objets archéologiques. La méthode employée fait du fouilleur une sorte de collectionneur. Nul besoin d'autorisation officielle comme aujourd'hui, de projets d'étude déposés auprès d'un service archéologique encore inexistant. Seulement l'accord du propriétaire que A. Lemozi n'oubliera jamais de demander et de mentionner. Parfois, même, ce dernier l'aide dans ses travaux. Une seule prospection, effectuée en toute li-

berté, suffit pour déterminer le lieu intéressant à explorer, et l'on ne consacre pas plus de un ou deux jours pour la fouille d'un dolmen ou d'un tumulus, avec parfois l'aide d'un ou deux bénévoles. En procédant de cette manière, certains sites furent irrémédiablement détruits. Quand le gisement était assez riche, plusieurs fouilleurs pouvaient l'explorer en même temps, comme ce fut le cas pour la grotte de la Vitalie, d'abord sondée par A. Viré puis par A. Lemozi. Quand on connaît la rigueur apportée aujourd'hui à une fouille, les soins pris pour l'effectuer, le matériel utilisé, pinceau et truelle, la durée et la patience qu'elle implique, on est tout étonné que des archéologues aient pu agir ainsi. Cette urgence dans l'exploration, qui ressemble à une forme de "pillage", est celle que l'on dénonce maintenant chez les fouilleurs clandestins. Le but, aujourd'hui, n'est plus uniquement de récolter des objets, mais de comprendre l'intervention de l'homme préhistorique sur le site. Si le matériel archéologique trouvé continue d'être à la base de toute recherche, l'étude de l'architecture et les structures d'un dolmen ou d'un tertre (murs, pierres dressées, dallages), par exemple, ont tout autant d'importance. Cette évolution de la recherche donne à l'homme du passé une dimension intellectuelle et sociale plus affirmée.

Cependant, ce que partage d'abord le préhistorien avec le préhistorique, et que justifie la quête des premiers archéologues, c'est "l'amour des belles pièces". Ce goût des belles choses anciennes, passe en premier lieu par l'outil lui-même, sa facture, la qualité et l'origine du matériau dans lequel il est exécuté. On ne peut oublier l'étonnement, mêlé de respect, ressenti lors d'une première fouille, à la vue des objets restés si longtemps enfouis sous terre. Si parfaits pour certains. Se communique alors, du préhistorique au préhistorien, de façon intemporelle, le plaisir de tenir au creux de la main, un bel outil[10]. Au-delà de l'esthétique, se dégage l'intérêt intellectuel qui conduit à une analyse approfondie de l'objet, de sa fabrication et de son usage, et à une prise en compte de l'ensemble de l'outillage.

Si à cette époque les préhistoriens échangent des pièces archéologiques dans le but de compléter des collections, et même les vendent, Amédée Lemozi semble avoir eu, dès ses premières fouilles, un but moins personnel, et semble-t-il plus élevé.

Dès 1911, il songe à un musée. C'est à dire, présenter au public les pièces trouvées au cours de ses travaux, estimant qu'un patrimoine archéologique n'appartient pas à une seule personne ou à un cercle d'érudits, mais à la collectivité. C'est cette idée à la fois généreuse et pédagogique, qu'il développera plus tard avec la création d'un musée à Cabrerets. Il note dans son journal, "*Le musée est bien commencé, mais encore peu encombrant, puisqu'il contient tout entier sur un damier. C'est dans cette forme que je l'ai présenté à quelques visiteurs de marque, venus à Rocamadour, en septembre de cette même année* (1911)" (Lemozi 1950:5). Bien sûr, il y a de la fierté à écrire cela, un bonheur naïf dans cette présentation, mais toujours réapparaissent la spontanéité et la générosité qui sont les siennes. Il y a plus encore. C'est que l'héritage des populations qui se sont succédées sur un même territoire appartient d'abord aux

[10] Jacques Tixier écrit dans son étude sur l'Atérien de l'Aïn Fritissa, au Maroc : "Variété et beauté des matériaux utilisés, pureté technique remarquable de la majorité des pièces et réussites de tailles exceptionnelles en font la «série de vitrine» idéale".

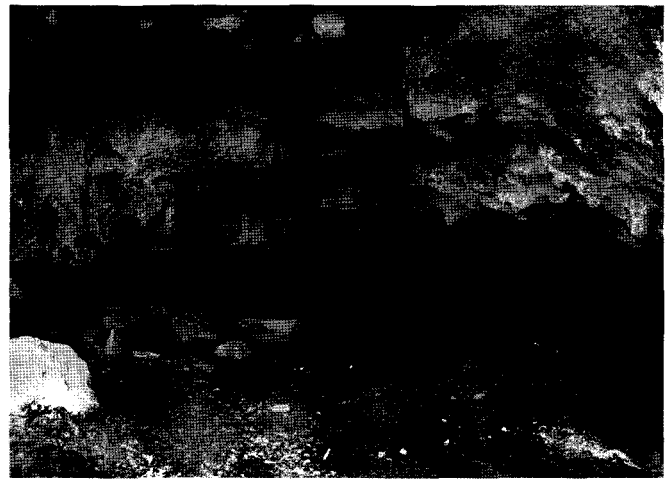


Figure 14 - Grotte de Linars : le porche d'entrée (photo M. Lorblanchet, collection privée).

populations contemporaines locales. C'est affirmer qu'il existe une continuité entre passé et présent.

Il faut également noter l'intérêt que déjà suscite ses travaux, puisqu'il reçoit des visiteurs "de marque".

Pour abriter son matériel archéologique nouvellement découvert, il ne dispose que de sa petite chambre de vicaire, au château de Rocamadour, qui s'avère bientôt trop petite. Il n'est pas habitué au confort, et l'idée de luxe lui est étrangère. Il s'accommode volontiers de l'exiguïté des lieux. Et comme justement il manque de place, il lui arrive d'accrocher certaines de ses "trouvailles". Ce qui n'est pas du goût de tous. Ainsi, son neveu Raoul, qu'il accueille régulièrement pour des leçons de latin, évoquera souvent le souvenir effrayé d'un squelette pendu dans la chambre, qui grelottait au moindre courant d'air.

Au cours de ces premières années de recherche, deux gisements vont contribuer à sa renommée de préhistorien : l'étude de "la grotte de Linars" et celle de "l'abri Murat".

La grotte de Linars

En 1964, à la demande du Supérieur de Rocamadour, le Chanoine Lemozi constitue deux dossiers sur la préhistoire locale. Ces documents sont destinés au Musée d'Art sacré de la cité mariale, organisé par le Directeur du Pèlerinage, en collaboration avec les Beaux-Arts (ACR). Un long chapitre et de nombreux documents, souvent inédits, sont consacrés à la Grotte de Linars qu'il fouilla en 1912, 1913 et 1919 (après sa démobilisation), avec les encouragements de A. Viré et de M. Grillon, Préfet du Lot. Il puise dans ses carnets de notes de l'époque, la plupart de ces informations. En introduction, il fait une description minutieuse et poétique de l'accès au site et de son emplacement géographique, en le replaçant dans un contexte local, comme cela lui est déjà coutumier (fig. 14).

"*La grotte de Linars est située sur la rive gauche de l'Alzou, qu'elle surplombe de 200m environ. Elle est creusée dans le sous-sol d'un terrain jurassique, dans une portion de falaise très pittoresque, sous le bois de Mr le Chanoine Amadieu, en amont et à 2 kilomètres environ du bourg célèbre*

de Rocamadour, celui-ci bien connu des pèlerins et des touristes. Le vieux moulin de Rossignol se trouve dans la petite vallée de l'Alzou, à l'orée de la prairie qu'on aperçoit de Linars. Cette prairie est dominée par les "Raisses", dont la pente est presque abrupte et couverte d'arbustes divers : chênes, merisiers, érables, noisetiers sauvages etc... Cette falaise est le repaire du grand Duc à l'affût des lapins et des oiseaux imprudents. Pour se rendre de Rocamadour à Linars, le chemin le plus court et le moins rébarbatif est la côte dite de la "Filiole", qu'on appelle dans le pays du nom pittoresque de "Pique l'âne", parce que dans cette pente les ânes, chargés de bois, suaient, soufflaient, étaient rendus et devaient être piqués par leur propriétaire. En réalité c'est le fameux chemin qui conduit à la Pannonie... "

Quand il entreprend ses travaux, il ignore qu'André Niederlender y a déjà fait un sondage en 1910, et trouvé une fort belle hache polie. A cette époque, seul le porche de la cavité est connu. C'est un vrai chantier qu'il met en place, qui va durer jusqu'à la découverte de l'abri Murat. Le jeune vicaire a gardé les qualités du séminariste pour qui tout nouveau travail s'accompagne de patience et de ténacité. Et les fouilles sommaires qu'il a auparavant entreprises sont à considérer comme des apprentissages, alors nécessaires à l'archéologue débutant.

D'emblée sa démarche est différente, plus réfléchie. Pour la première fois, il entreprend un vrai travail de professionnel.

Il creuse, tout d'abord, en travers de la grotte, qui ressemble à un large abri sous-roche, une tranchée de 90 cm de profondeur, d'une douzaine de mètres de large et d'une dizaine de mètres de longueur. Pour la première fois, il relève une vraie stratigraphie et distingue 5 niveaux archéologiques qu'il numérote de bas en haut, comme on le faisait à cette époque. Malgré cela son travail reste imprécis. Ainsi, il rassemble les objets couche par couche, sans les situer dans la couche, mais note cependant que des terriers ont bouleversé les niveaux et déplacé certaines pièces d'une couche à l'autre (fig. 17).

Il prélève les ossements qu'il arrive à identifier, mettant à profit ses connaissances en sciences naturelles. Il s'agit, il est vrai, d'espèces connues, comme le sanglier, le cerf et le chevreuil, le boeuf sauvage, le mouton, la chèvre, le cheval, des canidés (renard et chien), des oiseaux, des coquillages (moules d'eau douce), et des escargots (hélices vermiculés à bandes brunes). Le matériel est constitué de nombreux tessons de poterie, et d'un outillage lithique qui comprend des lames, des grattoirs, ainsi que des pointes de flèches en silex, certaines à tranchant transversal, et 2 haches polies. Parmi l'outillage osseux, assez banal (poinçons), on remarque surtout 2 pointes de flèches en os, identiques à celle qu'il avait découverte dans la "cabane des ossements" (figs. 20 et 28). Il a assez de connaissances pour identifier un mors de cheval en bois de cerf. Une pièce identique sera trouvée, ultérieurement par A. Niederlender, à Roucadour. Il découvre aussi une petite série de galets et plaques qu'il estime à la fois "peints et gravés" (figs. 15 et 16).

Enfin dans la partie supérieure, il trouve des objets plus récents comme un "bouton de bretelle à fusil". Avec cette pièce, resurgit son goût pour l'investigation historique, sorte d'enquête originale et intéressante, qui replace l'objet dans son contexte. Ici, il évoque un épisode de la fin de la révolution, quand contrebandiers et bandits réfractaires habitaient les grottes de la région.

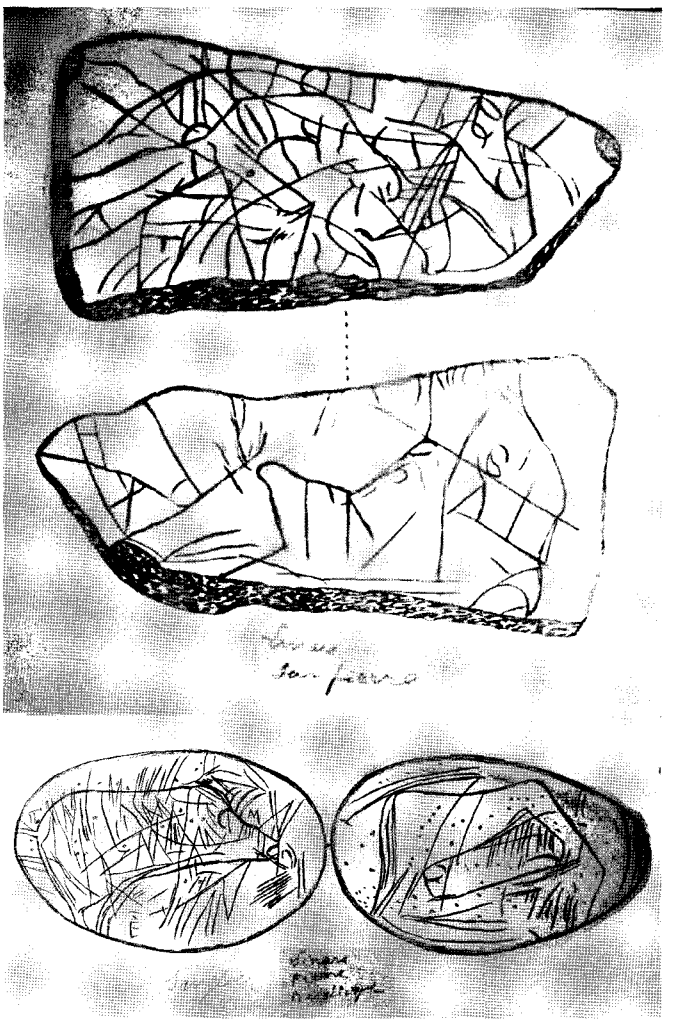


Figure 15 - Figures : pierres gravées trouvées dans la grotte de Linars par A. Lemozi (dessins A. Lemozi [inédits], ACR).

Ce matériel a été déposé au musée de Cabrerets, sans être publié, ainsi qu'un manuscrit d'une quarantaine de pages. Cet ensemble important est resté inédit.

Il a complété son étude des objets, par un essai de datation. Comparaisons ethnographiques et livresques qui peuvent parfois s'avérer justes, comme pour le "mors de cheval" qu'il identifie grâce aux travaux de Léon Coutil. Ce qui n'était pas évident ! Par contre, avec les poteries qu'il compare à la "poterie égyptienne de la culture badarienne", il fait preuve d'un excès d'enthousiasme qui laisse plus de place à l'imagination qu'à l'analyse scientifique. Il commet la même erreur avec les poteries du camp de Chassey, d'après les travaux de Georges Chenet. Il confond sans doute le décor incisé de l'âge du Bronze, avec le décor chasséen. Par contre, sa datation de la période des Champs d'Urnes est beaucoup plus sensée.

Il fait appel à sa connaissance intime du pays et de ses coutumes, quand il écrit, dans son manuscrit, à propos des petits coquillages. "*Nous n'avons pu rien recueillir à Linars, sur la façon dont les escargots étaient préparés en vue de l'alimentation humaine. Il est probable qu'ils étaient parfois consommés crus, comme il arrive exceptionnellement de nos jours, dans nos campagnes, où l'on voit les bergers se régaler en avalant, pour se préserver du rhume, un escargot vivant simplement débarrassé de ses intestins* !"

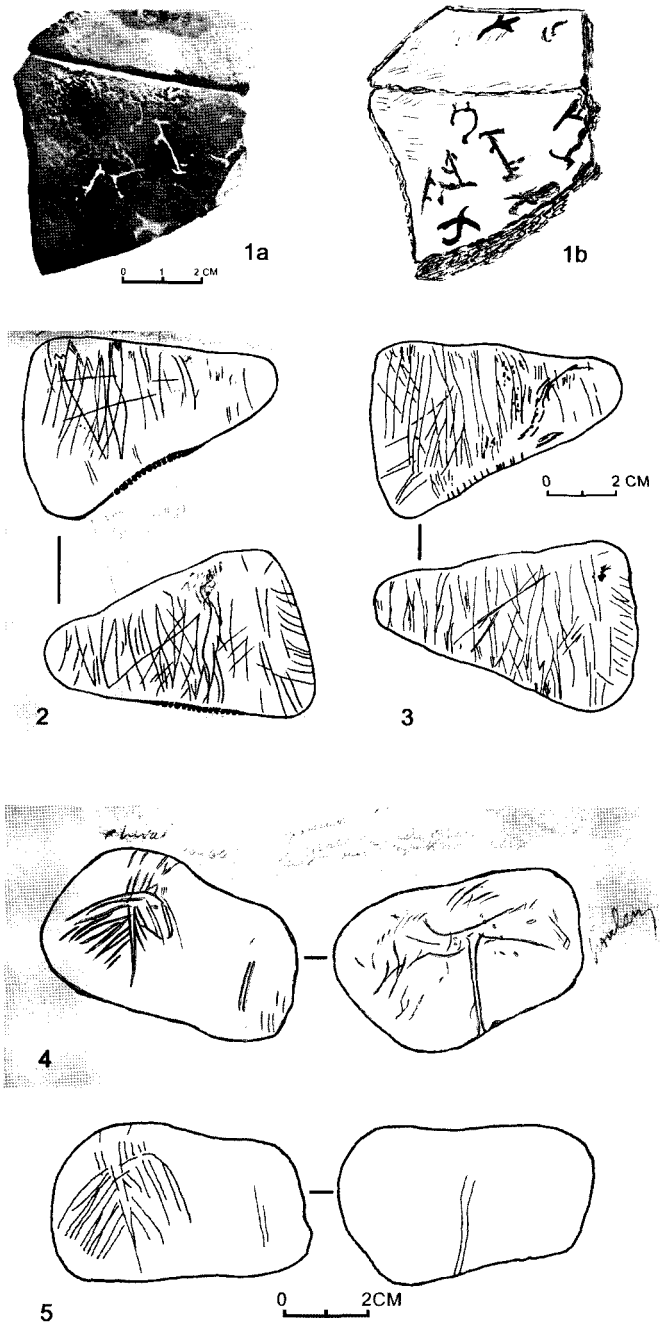


Figure 16 - Figures : lecture parfois subjective de l'art mobilier par l'Abbé Lemozi. 1a : os brûlé découvert par A. Lemozi, dans la grotte de Linars portant des traces naturelles (vraisemblablement altération récente (racines) faites après l'enfouissement de l'objet (selon R. Seronie-Vivien 2006:57) ; 1b : relevé A. Lemozi (manuscrit inédit ACR). A. Lemozi y voit "une dizaine de signes gravés qui semblent représenter une faucille, un manche de hache et surtout des cornes, des représentations humaines" ; 2 : galet gravé de l'abri Pagès, relevé A. Lemozi (manuscrit inédit ACR). Il note son interprétation au crayon entre les dessins : "procession, simulacre de chasse, comparer avec les représentations de la petite grotte de l'abri Murat" ; 3 : même galet gravé de l'abri Pagès, relevé C. Couraud et M. Lorblanchet 1986. Le caractère abstrait des incisions est pleinement "accepté" et objectivement reproduit ; 4 : galet gravé de l'abri Pagès, relevé A. Lemozi (manuscrit inédit, ACR). Des têtes de chevaux se distinguent sur les deux faces parmi les incisions ; 5 : même galet gravé, relevé C. Couraud et M. Lorblanchet. Les chevaux ont "disparu". Les gravures sont purement géométriques et non figuratives.

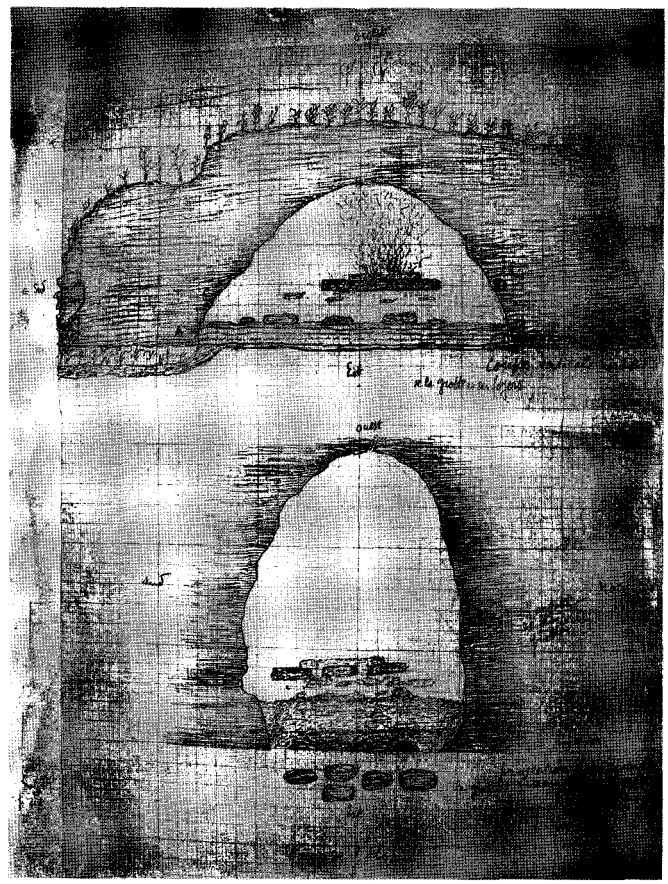


Figure 17 - Grotte de Linars : plan et coupe (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

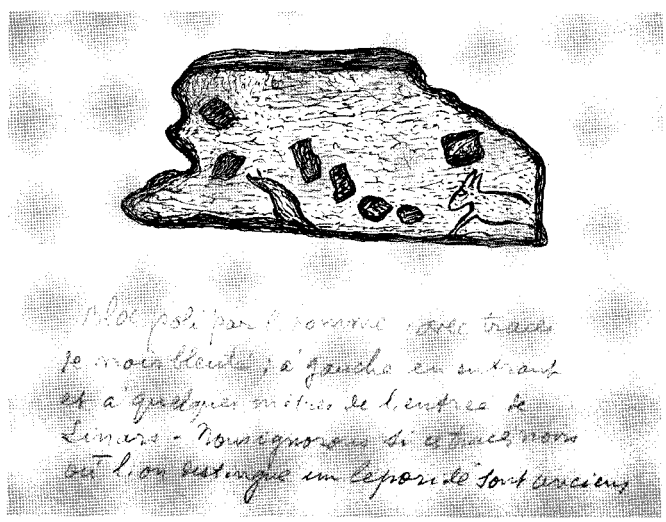


Figure 18 - Grotte de Linars : léporidé sur un bloc à l'entrée de la grotte (non retrouvé) (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

C'est cette même connaissance des comportements ancestraux qui lui fait comparer, tout naturellement, les foyers de Linars aux foyers des Papous et à leurs méthodes plus complexes de cuisson. Ainsi font-ils cuire leur viande, enveloppée dans des feuilles d'arbre, à l'intérieur desquelles ils placent des pierres chauffées à blanc. Il a l'idée d'une certaine universalité des comportements, par-delà l'espace et le temps. Finalement, il résume, assez justement, les périodes d'occupation de la grotte, dans l'aperçu général qu'il rédige à l'intention du Supérieur de Roca-

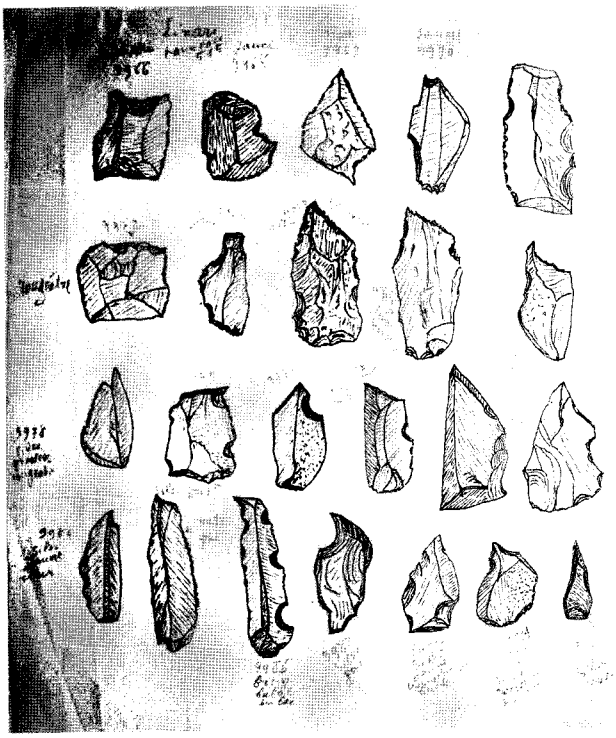


Figure 19 - Grotte de Linars : silex taillés (dessins A. Lemozi [inédits], ACR).

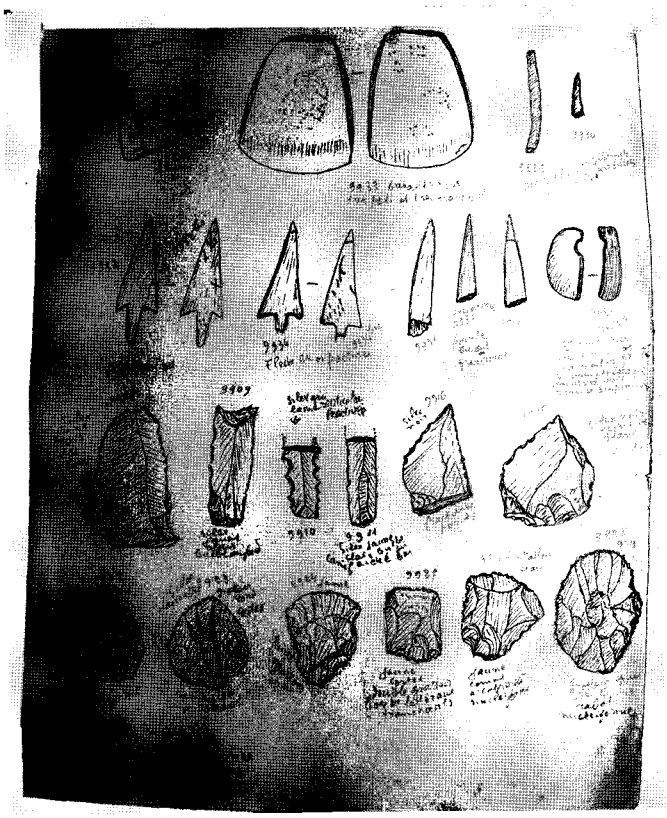


Figure 20 - Grotte de Linars : silex taillés, hache polie, pointes de flèches en os et parures en bronze (tubes) (dessins A. Lemozi [inédits], ACR).

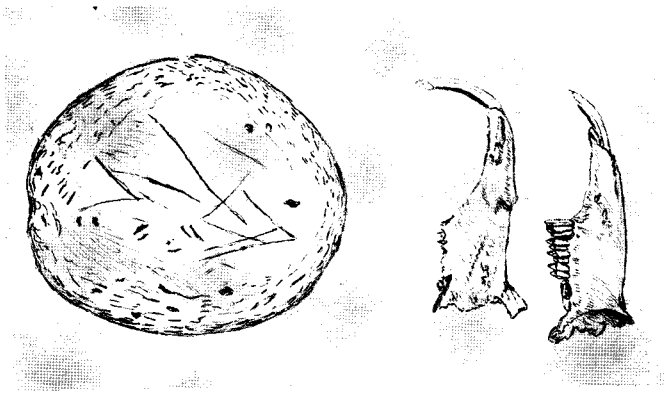


Figure 21 - Grotte de Linars : galet Gravé (?) et mâchoire de rongeur (dessins A. Lemozi [inédits], ACR).

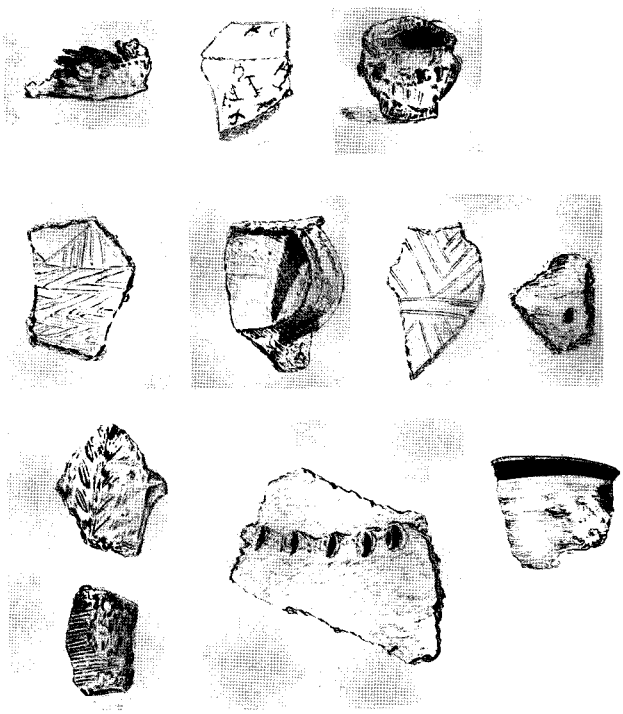


Figure 22 - Grotte de Linars : poteries (dessins A. Lemozi [inédits], ACR).

madour. "*Cette grotte semble avoir été occupée, du moins périodiquement, depuis l'extrême fin du Magdalénien, jusqu'à l'époque Gallo-romaine incluse. Ce qui le prouve se sont quelques gravures sur galets, de nombreux fragments de céramique, quelques haches polies, des objets en bronze et en fer, des fragments de poterie rouge lustrée. La grotte a servi, en outre, de cachette et de refuge, pendant les époques troublées ainsi que l'indiquent divers objets relativement récents*".

Même s'il se trompe, parfois, il fait donc un vrai travail de recherche documentaire, d'identification et de datation. Il a peut-être une trop grande confiance dans les écrits, le sentiment que dans les livres se trouve tout le savoir. Conviction acquise au cours de ses années d'étude au séminaire. Il ne cherche peut-être pas encore assez la discussion auprès d'archéologues confirmés, et son enthousiasme nuit parfois à sa rigueur scientifique.

Son enregistrement du matériel archéologique de Linars est minutieux. Pratiquement toutes les pièces sont numérotées et dessinées. Travail qui, avec les comptes-rendus qu'il rédige, per-

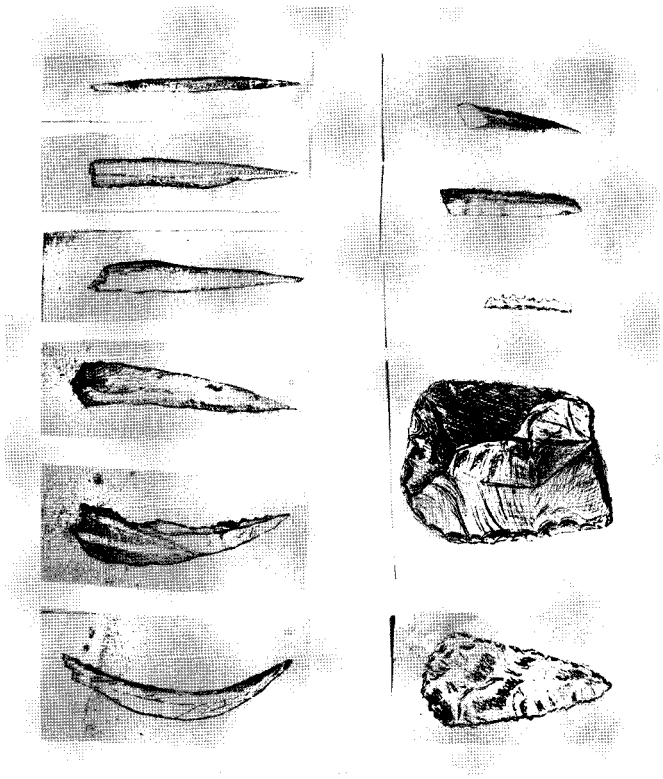


Figure 23 - Grotte de Linars : alènes en os, lamelles à dos et pointe de flèche foliacée (dessins A. Lemozi [inédits], ACR).

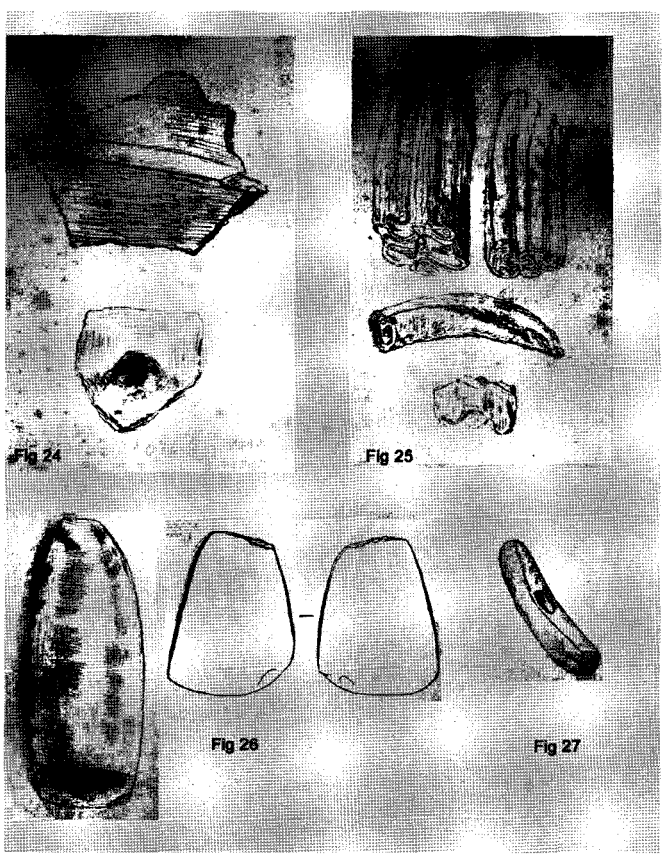
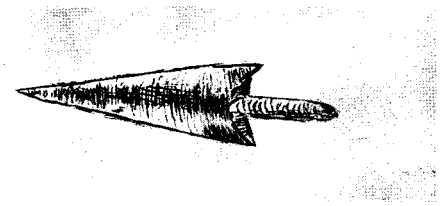
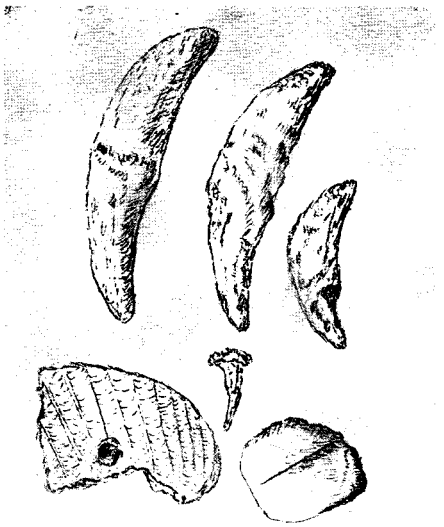


Figure 24 - Grotte de Linars : poteric. **Figure 25** - Dents de cheval. **Figure 26** - Haches polies. **Figure 27** - Mors en bois de cerf (dessins A. Lemozi [inédits], ACR).





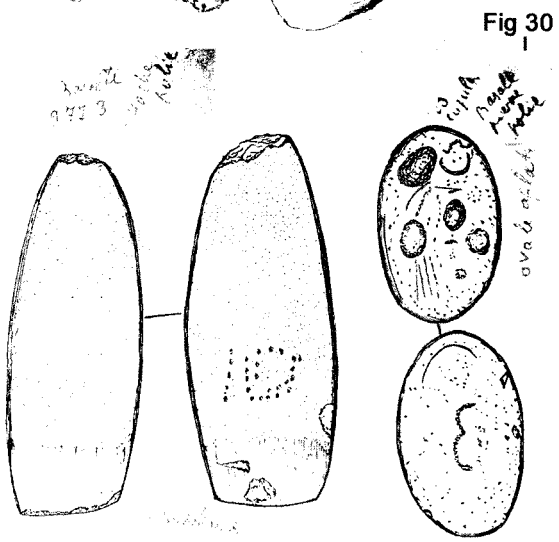


Figure 28 - Grotte de Linars : pointe de flèche en os. **Figure 29** - Canines de carnivore et test de coquille perforée. **Figure 30** - Hache polie avec signe géométrique et galet avec cupules (dessins A. Lemozi [inédits], ACR).

met un véritable inventaire de ce mobilier. Documents d'archives grâce auxquels on peut, aujourd'hui, estimer la qualité de la fouille, la justesse de l'interprétation, mais encore expliquer la disparition de certaines pièces. Ainsi, dans la monographie nouvellement parue de la grotte de Linars, M.R. Séronie-Vivien s'interroge sur la série de "*galets gravés avec des traces de peinture rouge*", et qui se trouve au musée de Cabrerets (54 au total)[11].

Il déclare : "*Malgré nos recherches et une observation attentive de toutes les pièces lithiques disponibles, je n'ai retrouvé aucune trace de galet gravé. Ont-ils disparu ? Ont-ils été classés, mélangés à ceux de l'abri Murat ou de l'abri Pagès, également entreposés au musée de Cabrerets ?*"

L'auteur a remarqué des taches d'ocre rouge sur 17 des 54 galets entreposés à Cabrerets, "*le reste étant composé de galets portant des traces d'écrasement aux extrémités (percuteurs), de plaquettes et de galets aplatis sur lesquels je n'ai pas pu distinguer les indices d'intervention humaine*" (Seronie-Vivien 2006:29).

Cette importante question de la disparition ou des mélanges des pièces dans les collections de Cabrerets mérite réflexion, car elle peut apporter aussi un éclairage sur le travail de l'abbé. J'ai découvert, dans les archives de Rocamadour, 3 relevés de galets gravés provenant de Linars (fig. 15). Ces dessins, inédits, ont été exécutés par A. Lemozi. L'un de ces dessins, sans indication d'échelle, suscite le doute de l'observateur sur l'authencitité réelle des gravures. Celles-ci se présentent comme un réseau inextricable dans lequel se distingue, çà et là, quelques courbes semblant évoquer des têtes animales. Par contre, deux autres dessins, également inédits, paraissent bien représenter de véritables gravures : un "animal se retournant", et un "sanglier". Seuls subsistent, aujourd'hui, ces dessins. Les originaux (galets gravés) ont disparu.

Quelques disparitions ont donc pu se produire. Ce sont au moins trois galets qui n'ont pu être retrouvés. Ce qui fournit une première explication à "l'absence de ces galets gravés", que souligne M.R. Séronie-Vivien. Mais il existe une autre possibilité. La lecture que l'abbé Lemozi a faite de ces pièces a pu être erronée. Il a pu voir des gravures là où il n'y en avait pas, en confondant des traits gravés avec des éraflures et des agressions naturelles du calcaire, fissures, éclatements, écrasements... et des traces de racines (fig. 16).

D'où l'absence actuelle de la plupart des galets gravés de Linars, qui, en fait, n'existaient peut-être pas ! Plusieurs de ces études apportent la preuve d'erreurs possibles. Ainsi, ses dessins inédits des galets de l'abri Pagès, où il voit des bonshommes et des signes, qui n'existent pas. Ces mêmes pièces ont été étudiées par plusieurs auteurs qui n'ont rien signalé de semblable.

De même, il a dessiné pour mémoire un bloc de l'entrée, avec représentation d'un "léporidé", mais sans indication précise (fig. 18). Il n'y a pas d'échelle, pas de plan de l'entrée situant le bloc. Malgré un examen minutieux du site, il nous a été impossible de le retrouver. D'autres éléments peuvent rendre aujourd'hui ses observations contestables, comme la modification des lieux qui font disparaître ses repères. Ainsi il est persuadé de l'existence d'un oppidum, au-dessus de la grotte, qu'il recherche au cours de ses permissions de soldat. Illusion ? Réalité ? Il est difficile de se fier à ses seules observations. Mais il est difficile aussi de les mettre en doute. Depuis un siècle, le paysage a changé. Avec la disparition des troupeaux, la végétation est devenue plus dense. Les bois de chênes ont remplacé les clairières où paissaient les brebis. Pour vérifier, aujourd'hui, l'exactitude de son étude du terrain, il faudrait déboiser en partie celui-ci.

Même s'il exerce, officiellement, pendant 10 ans son Ministère à Rocamadour, l'interruption de ses travaux, pour cause de guerre, porte une atteinte sérieuse aux recherches entreprises. Il est évident qu'en période de paix, il aurait poussé beaucoup plus loin ses investigations et vérifié par une étude rigoureuse son hypothèse d'un oppidum. Car rien ne semblait contrecarrer ses démarches archéologiques. Il bénéficiait en cela de l'accord et du soutien de sa hiérarchie. En effet, outre des visiteurs de marque, comme le Préfet du Lot qui participa à plusieurs de ses chantiers[12], il accueille à Linars Monseigneur Cézerac, Evêque de Cahors, qui, malgré son manque d'entraînement et d'expérience du terrain, n'hésite pas à s'engager sur la sente difficile qui mène à la grotte, dans le seul but de constater l'importance des travaux entrepris par l'Abbé.

L'Abri Murat

Quand on parle du préhistorien Amédée Lemozi, on évoque généralement son étude et son ouvrage de la grotte du Pech Merle à Cabrerets. Même si cet important travail lui a valu une renommée internationale, sa plus belle découverte, celle qui l'aura rendu le plus heureux, qui lui aura apporté les joies les plus profondes, est incontestablement celle de "l'Abri Murat".

En 1942, tandis qu'il rédige l'étude du site, manuscrit qui ne sera jamais publié, il se souvient très exactement du moment exceptionnel de la découverte et de l'émotion qui l'étreignit alors. Ce soir là, le destin lui confie un trésor inestimable, "l'art mobilier des Magdaléniens du Quercy".

"*Un jeudi soir, 18 Juin 1914, à la veille de la Grande Guerre, au retour d'un voyage à Reilhaguet, au coucher du soleil, j'ai repéré l'abri sous roche de Murat, de façon tout à fait inattendue. Je me souviens de la douceur de cette journée, de cette soirée particulièrement calme et de l'émotion causée par la découverte. Muni d'un vélo, je m'étais rendu le matin, dans la petite paroisse susnommée, chez l'un de mes confrères, M. l'abbé Rougié, actuellement curé d'Aynac, pour l'aider à l'occasion d'une première communion. Après avoir photographié en sa compagnie et par un clair soleil l'imposant dolmen de St Projet, il fallut songer au retour. Il était 7 heures. Peu après j'arrive dans la pittoresque vallée de l'Alzou, marchant au ralenti pour mieux explorer du regard les petites falaises percées de trous. Arrivé au niveau de la fontaine des Imbergues, je remarque sur ma gauche, en contrebas de la route, une tranchée, d'ailleurs assez vague pratiquée dans un terrain mi-noirâtre, mi-cendré, dont l'aspect me rappela celui des gisements archéologiques déjà fouillés. Je m'avance, n'ayant pour tout instrument de fouilles que mon couteau de poche. Après un examen bien sommaire qui dura quelques minutes, j'eus découvert 5 ou 6 silex qui me permirent de conclure que je me trouvais sur un terrain intéressant. Mais il fallut s'en aller, car déjà le chant des oiseaux de nuit et les allées et venues des petits*

[11] L'étude de la grotte de Linars entreprise par l'abbé Lemozi a été récemment poursuivie par d'autres chercheurs. En 1978, des spéléologues ont découvert, dans le fond du porche, en franchissant une chatière, une salle sépulcrale contenant les restes de 43 squelettes. Une fouille de sauvetage a été alors réalisée en 1978-1980 par MM Louis Genot, Lucien Hugonie et Michel Lorblanchet. La précision des relevés du sol archéologique (dirigé par Michel Lorblanchet) a facilité l'étude du matériel. En 2006, la monographie synthétique du site vient d'être publié par Marie Roger Séronie-Vivien et Marina Escola. Elle réunit les résultats des travaux de différents chercheurs y compris ceux de l'abbé Lemozi. Cette publication a établi de façon claire que "Linars a d'abord été un habitat du Mésolithique vers -10.000 BP. Il a servi ensuite de lieu de vie à l'âge du Bronze, vers -1500/1200 av. JC. A une époque plus récente, au Bronze final IIb/IIa (-1050/950 av JC) l'habitat subsista, mais il fut complété par une importante nécropole" - (43 squelettes).

[12] Le Préfet Grillon fouilla avec l'abbé Lemozi quelques tumulus et, pendant 15 jours, la grotte de Sainte-Eulalie.

Figure 31 - Abri Murat : biche à tête retournée – galet gravé (photo M. Lorblanchet, archives privées).

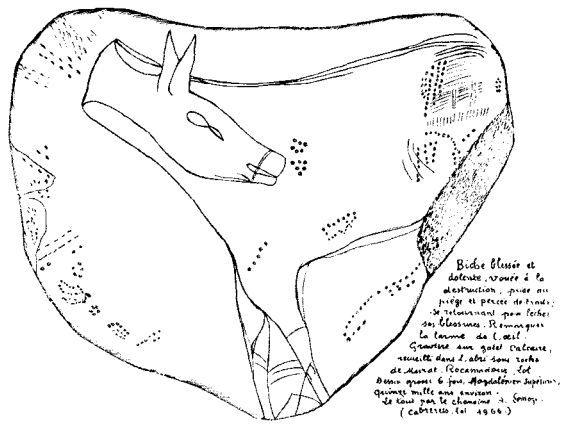


Figure 32 - Abri Murat : biche à tête retournée - relevé (dessin et annotation de A. Lemozi [document inédit], ACR).

léporidés annonçaient l'arrivée du crépuscule. Le lendemain je revins sur les lieux, mieux outillé. Cette deuxième visite du vendredi, 19 Juin, fut peu féconde en trouvailles, parce que je ne fouillais pas au bon endroit. Le samedi, 20 Juin, c'est au beau milieu de l'abri, sous le grand surplomb de la falaise, que s'opérèrent mes recherches : elles furent un peu plus fructueuses et me permirent de recueillir quelques beaux silex" (Lemozie 1942, in "L'abri Murat", manuscrit).

Qu'importe la modestie des trouvailles. Il est évident que tout l'enchante dans cette découverte. Et tout d'abord le site, proche de l'Alzou dont il "*entend les soupirs discrets et intermittents*", et "*les sourdes palpitations d'une source cachée* ", la fontaine des Imbergues. Le quatrième jour, il revient sur le site accompagné de 3 élèves (dont Georges Couderc et Raoul Lemozie son neveu), pensionnaires à qui il donnait des cours de latin. Initiation de ces jeunes à l'archéologie, mais surtout impatience du professeur à poursuivre ses recherches. Il trouve ce jour là, la plus belle pièce de l'ensemble du mobilier gravé qu'il mettra au jour en 1919. La plus célèbre aussi.

"*La 4e journée de fouilles, lundi 22 Juin, passée en compagnie de 3 enfants pleins d'ardeur et de curiosité, fut une des plus importantes. Ce fut la journée de la découverte d'une belle biche gravée, se retournant. Cette gravure sur galet ne se révéla à moi que progressivement. Tout d'abord, la terre et les cendres la cachaient presque complètement. Le lavage du galet à la fontaine des Imbergues me permit de distinguer plusieurs lignes gravées, qui me parurent représenter un arbre ; les jambes étant inversées se présentaient comme des branches. Le lendemain, une étude plus attentive de la pierre, examinée dans une position différente, me fit découvrir une figure d'animal que je pris pour une tête de renne ; mais ce que je regardais comme les ramures se rapportait en réalité à l'encolure, au-dessus du dos et aux jambes antérieures d'une élégante et magnifique biche. Je l'ai répétée* (elle est apparue de nouveau), *le surlendemain, dans son ensemble, en compagnie de M. André, grâce à une bonne lumière frisante et perpendiculaire aux traits dont le relief apparut ainsi avec une particulière vigueur*".

L'abbé a toujours eu cette honnêteté de dire que c'est avec André Niederlender, qu'il a immédiatement averti de sa trouvaille, que la gravure a été identifiée comme étant "*une biche se retournant*" (fig. 31). C'est l'expression du scientifique, celle qu'il emploie dans ses écrits. Plus tard, il l'appellera "*la biche dolente*" qui, au sens littéral du mot, signifie "souffrante". Lors de sa découverte, il ignore encore que, quelques semaines plus tard, il la glissera dans son habit de soldat et qu'il la conservera sur lui pendant toute la guerre. Plus tard, il en fera le symbole d'une jeunesse douloureuse et sacrifiée. (J.-P. Lemozie, com. or.). L'interprétation s'est modifiée au cours des ans. Et le mouvement gracieux de la tête est devenu le dernier geste d'une bête blessée à mort. En 1966, il remet au Supérieur de Rocamadour un relevé du galet gravé, avec cette inscription : "*Biche blessée et dolente, vouée à la destruction, prise au piège et percée de traits; se retournant pour lécher ses blessures. Remarquer la larme de l'oeil*" (fig. 32).

Les premières fouilles ne dureront que ces quelques jours de juin. Car c'est la déclaration de la guerre, en août 1914, qui met un arrêt provisoire à ses recherches. Au cours des hostilités, de rares séjours à Rocamadour le ramèneront à l'abri Murat ; deux fois pour cause de convalescence et lors d'exceptionnelles permissions. Il viendra y chercher la paix du coeur.

Jamais, il n'oubliera ces heures de bonheur. Il a su, immédiatement que, ce qui l'attendait à Murat, était exceptionnel. Un don du ciel. Un cadeau de la vie, suffisamment riche pour emplir une existence. Mais plus encore, c'est l'achèvement parfait de ces cinq années écoulées, celles de sa jeunesse, d'une liberté retrouvée, d'une certaine insouciance.

Historique des fouilles

La découverte du site, le 18 juin 1914, est suivie d'une brève campagne de 4 jours de fouilles. Exploration superficielle à laquelle, le mercredi 24 juin, la lecture du galet gravé "la biche se retournant" donne toute son importance.

Trois autres campagnes de fouilles seront programmées après la guerre, qui permettront une véritable étude de l'abri, et la mise au jour d'un matériel archéologique unique. La plus importante a lieu, du 5 avril au 1er octobre 1919. La troisième, s'effectue du 31 Juillet au 11 août 1922. Enfin, l'abbé entreprend une dernière campagne en 1938-1939, jugée nécessaire à la rédaction de son manuscrit.

Dans son manuscrit, justement, à propos de la position géographique de la station, l'abbé multiplie les détails, précise les lieux,

Figure 33 - Vallée de l'Alzou. L'abri Murat se trouve au pied du versant ensoleillé (photo Michel Lorblanchet, collection privée).

comme s'il craignait que cet environnement, un jour, ne disparaisse. C'est un tableau qu'il peint, où il tente d'immortaliser un paysage, et où s'inscrivent, là encore, ses émotions (fig. 33).

L'abri sous roche de Murat, aussi appelé Roc des Imbergues, bien exposé au midi, est alors la propriété de M. Céret. Il est situé sur la rive droite de l'Alzou, commune de Rocamadour, près du confluent de l'Alzou et de l'Ouysse, non loin du vieux moulin du Caulet, à 2 kilomètres de la route de Rocamadour à Calès, à 7 kilomètres de "l'antique Pèlerinage". En face, dans la prairie, à 30 mètres environ, coule la fontaine des Imbergues, résurgence intermittente dont le trop plein se déverse dans l'Alzou. L'abri s'étend Est-Ouest, sur une longueur de 32 mètres, dominé par de petites falaises de 11 mètres de haut et en surplomb de 4 mètres. "*Il est encadré de collines désertiques, d'aspect palestinien, où poussent les thérébinthes en compagnie des noisetiers sauvages ... On regrette que la route nouvelle qui longe l'abri ait enlevé quelque chose à la grâce naïve du site...*"

Quand l'abbé repère l'abri, celui-ci a déjà été bouleversé et en partie vidé. Des foyers anciens, il ne reste d'intacte que la partie est, près de la petite source. A. Lemozi, selon son habitude, mène son enquête auprès des habitants, et "le père Malaurie", de Lagardelle, lui raconte que vers 1875, il prit la fantaisie au propriétaire du pré voisin de détourner le cours du ruisseau, sous prétexte d'embellir sa prairie. Le "brave caussetier" creusa un lit nouveau et plus régulier au pied de la colline, face à l'abri, et combla l'ancien lit sur un parcours de 80 mètres environ, avec les cendres de la station et... leur contenu. "Ce travail de vandalisme" dura deux hivers. Les terrassiers ne voyant dans les cendres "qu'un terreau fertile bien propre à engraisser une prairie". "*Plus de 200 mètres cubes de magma, contenant peut-être de véritables richesses préhistoriques, ont été engloutis dans l'ancien lit de l'Alzou et mélangés à des terrains étrangers à la station*" (figs. 35 et 36).

Campagne d'avril à octobre 1919

Dès sa libération, survenue le 12 mars 1919, l'abbé organise une grande campagne de fouille, qui va se révéler riche et captivante. Celle-ci débute le samedi 5 avril. C'est ce jour là qu'il remarque en surface, des foyers laissés intacts à l'extrême droite de l'abri. "*Ce même jour nous exhumons une pierre gravée et une pierre portant des traces de couleur*".

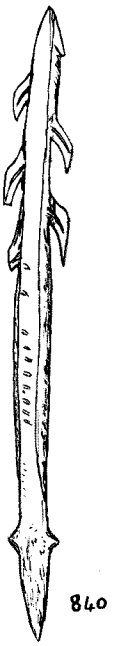


Figure 34 - Abri Murat : harpon bibarbelé (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

Le mardi 8 avril, la quête fructueuse continue. En compagnie de Léon Mazeyrat et de son fils Ludovic, terrassiers occasionnels venus l'aider, il trouve "deux polissoirs en grès rouge" et ... "deux gravures d'antilopes !" Le 10 avril, au pied du rocher, il exhume une base de sagaie.

Chaque jour amène de nouveaux trésors, de nouvelles observations. Le 16 mai, dans une couche riche en matériel, il relève un galet, le long de la paroi, et plus au centre de la couche quelques débris de terre argileuse, très rouge, cuite au feu. Le galet siliceux, "roulé par l'eau", porte des traces manifestes de matières colorantes. "On y remarque les diverses nuances de l'ocre" qui lui font penser à une palette de peintre. La pierre est gravée de traits très fins plus ou moins parallèles. Des galets aziliens, semblables à ceux décrits par l'abbé, ont été découverts lors des campagnes de fouilles organisées par Michel Lorblanchet. Consigne était alors donnée aux fouilleurs de ne pas "laver" ses galets de crainte d'atténuer, ou même faire disparaître, les traces colorées. Il s'interroge sur les débris argileux qui paraissent avoir appartenu à un même bloc. Des empreintes cylindriques, des cupules ont été pratiquées sur la masse arrondie. Il évoque tour à tour, une figuration humaine (tête et yeux) en ronde bosse, un instrument, un jouet, ou, plus simplement, un bloc d'argile cuit intentionnellement pour être broyé et servir de "peinture". La cuisson de l'ocre est un fait aujourd'hui établi et la présence de terre cuite aussi. En 1942, il écrit, "*la présence de terre cuite dans les foyers magdaléniens est chose assez rare pour qu'on y prête une particulière attention*".

En mai 1923, au niveau du foyer supérieur, il repère sur la paroi de l'abri, fouillé en 1914, des gravures "rehaussées par quelques traces de couleurs". L'abbé distingue un "bel équidé" dont la tête a disparu par suite de l'effritement de la roche. Mais il ne peut déterminer les autres figurations. Le 5 Août, Armand

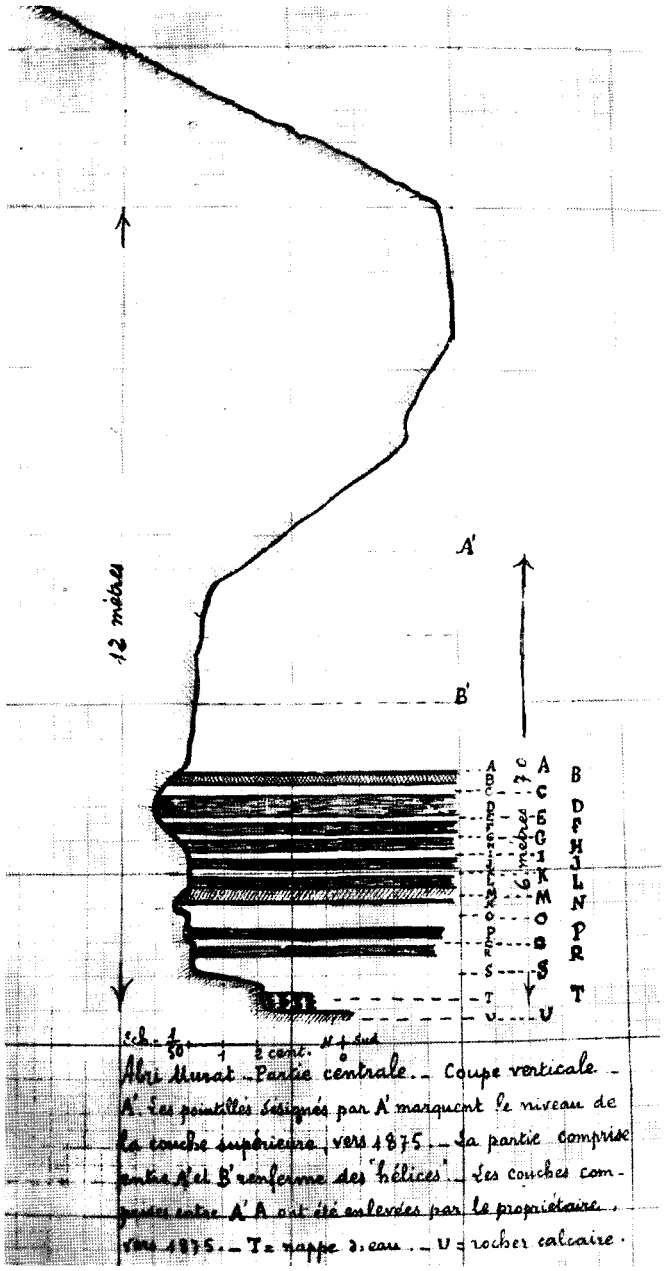


Figure 35 - Abri Murat : stratigraphie, partie centrale (dessin A. Lemozi [inédit], (ACR).

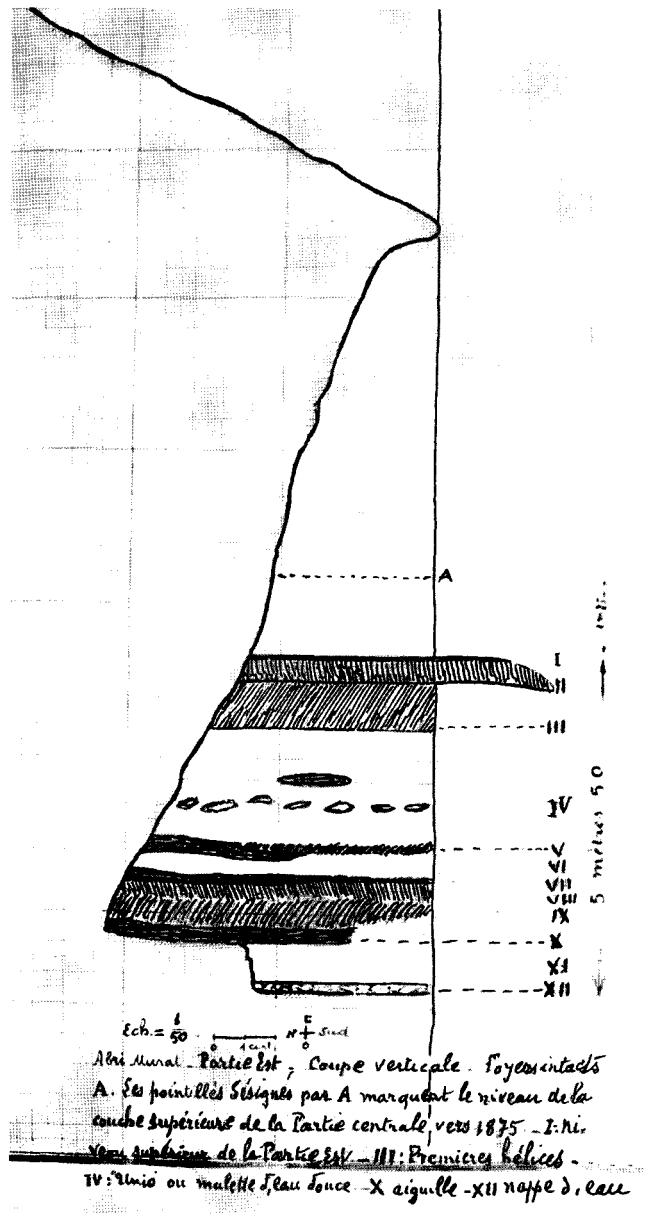


Figure 36 - Abri Murat : stratigraphie, partie orientale (dessin et annotation de A. Lemozi [document inédit], ACR).

Viré se rend au château de Rocamadour où l'abbé lui présente le relevé du cheval. Et Armand Viré de s'écrier "Oh ! qu'il est beau!" A. Lemozi ne met pas en doute l'ancienneté des gravures "*... parce qu'elles étaient masquées par les foyers supérieurs actuels non remaniés*". D'autre part, des débris de brèche ossifère, appartenant aux niveaux enlevés en 1875, adhèrent encore à la paroi "et recouvrent certains traits des gravures pariétales".

C'est la découverte de l'art pariétal en Quercy.

Il est saisi par la diversité des objets récoltés, des matériaux utilisés. Déjà il pressent que "ces Muratiens", comme il les appelle dans son manuscrit, appartiennent à une civilisation où l'art tient la première place. Chaque jour il est sur le terrain. Ainsi le lundi 30 juin, il recueille un bel ensemble d'outils (harpons [fig. 34], base de sagaie) et d'objets gravés en bois de cerf, qu'il attribue au Magdalénien lortéthien (figs. 37 à 46).

En juillet, il note pour la première fois la présence d'aiguilles en os très dur, dont une avec chas en parfait état de conservation. Emotion de l'abbé à la vue d'un objet aussi petit, aussi délicat et parfait qu'une aiguille en os, intacte, dont le poli fait penser à de l'ivoire. De tels objets l'ont fortement impressionné et l'ont aidé à comprendre les activités de ces magdaléniens dont il s'est plu à reconstituer la vie quotidienne.

Au cours de cette campagne, l'abbé se voue totalement à son travail d'archéologue. Il a pour cela, une fois encore obtenu l'assentiment de sa hiérarchie. Autorisation, certes, mais vérification sur le terrain de l'oeuvre accomplie et de son intérêt ! Ainsi, le 11 septembre, il reçoit la visite du Cardinal Maurin, archevêque de Lyon, accompagné de Mgr Castel, évêque de Tulle et de Mgr Giray, évêque de Cahors. Visite guidée de l'abri, par un abbé honoré par la venue des prélats, et fier de pouvoir célébrer ce site magnifique. Tout concorde à faire partager son

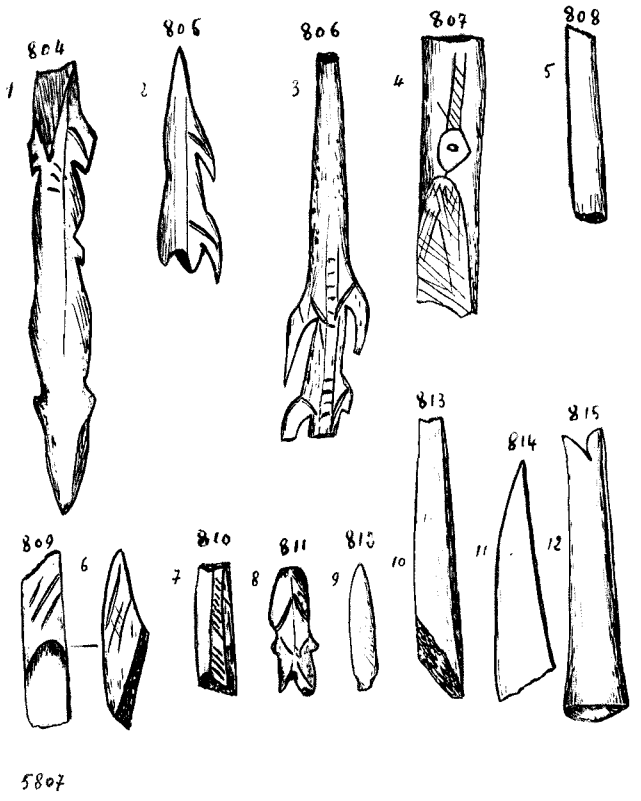


Figure 37 - Abri Murat : fragments de harpons et de sagaies (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

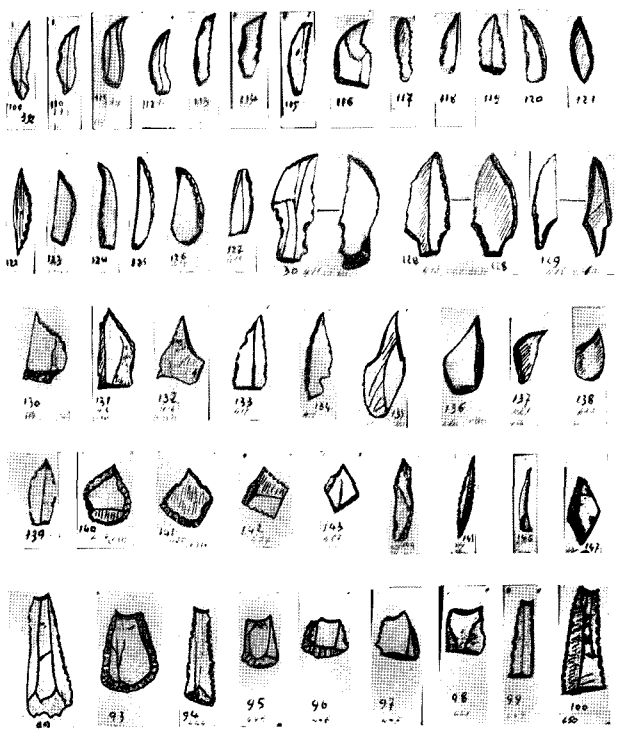


Figure 38 - Abri Murat : dessins d'outils (dessin A. Lemozi [inédit], ACR). On remarque des pointes à soie, des pointes aziliennes, des grattoirs, tous numérotés.

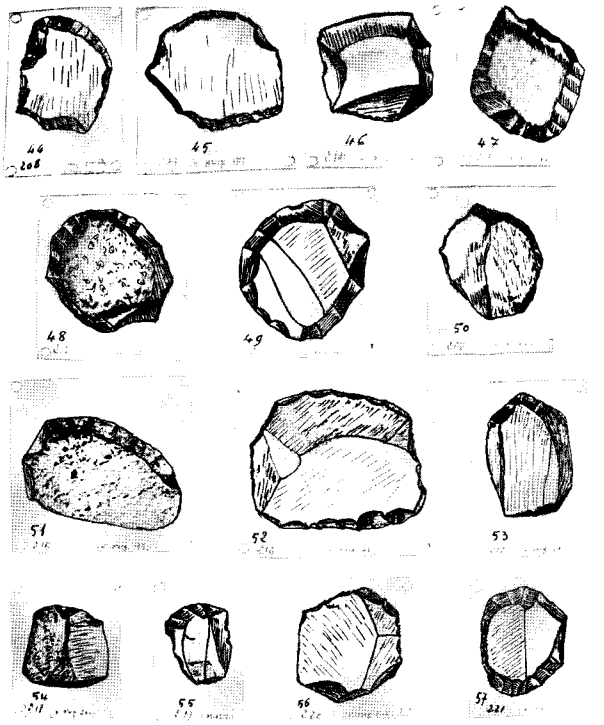


Figure 39 - Abri Murat : grattoirs ronds de type azilien (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

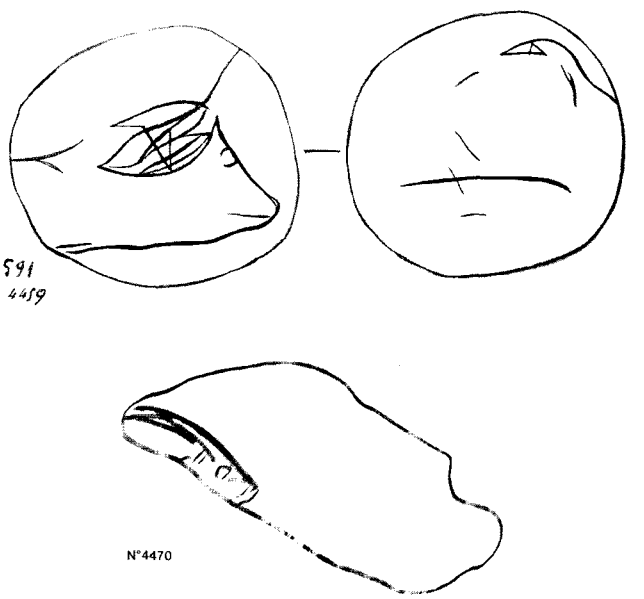


Figure 40 - Abri Murat : têtes de bouquetins gravées sur pierre (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

enthousiasme : la beauté sauvage du lieu, l'abondance, la qualité et la diversité des pièces recueillies. Journée "particulièrement studieuse", où il présente non seulement le matériel trouvé à Murat mais également celui provenant des tumulus des environs de Rocamadour. Le Cardinal, très intéressé, parle d'ethnographie comparée, évoquant le souvenir d'une sépulture (dans un lieu éloigné qu'il ne précise pas), dont il fut témoin, au cours de laquelle les parents du défunt offrirent à leurs morts un repas funéraire, dans une urne semblable à celles qu'il a dans sa collection. Et Mgr Giray "ne manque pas d'évoquer la compétence en matière de préhistoire des abbés Bardon et Bouyssonie", de renommée internationale depuis leur découverte de l'Homme

Figure 41 - Abri Murat : tête de cerf gravée sur pierre (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

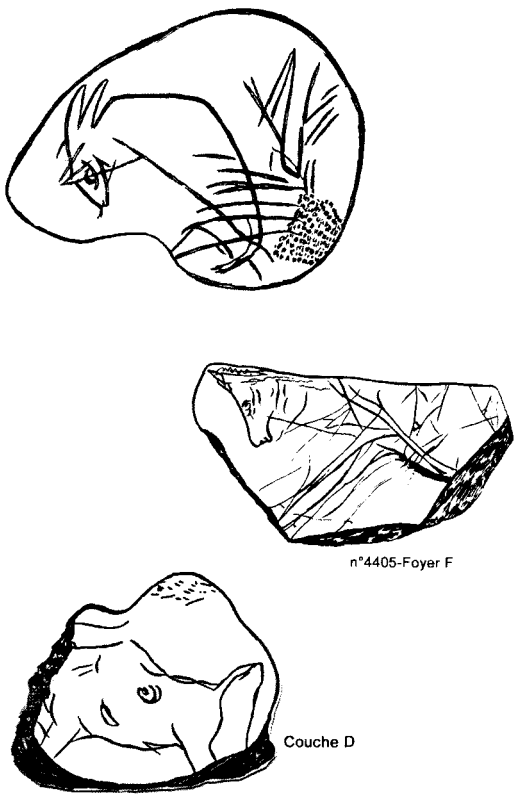


Figure 42 - Abri Murat : bouquetin, lièvre (?) et bison – gravures sur pierre (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

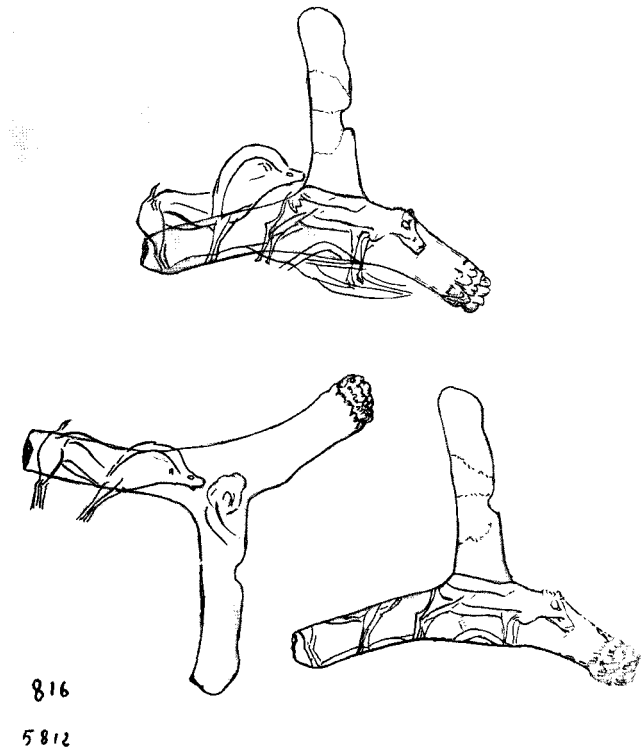


Figure 43 - Abri Murat : bois de renne gravé (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

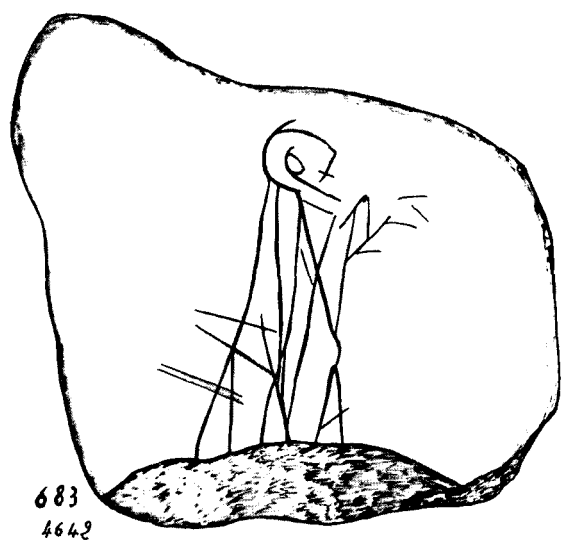


Figure 44 - Abri Murat : figure humaine (?) (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

de La Chapelle-aux-Saints, et avec lesquels A. Lemozi est en relation depuis 1910. Quelques jours plus tard, le 22 septembre, Amédée Lemozi accueille l'abbé Jean Bouyssonie qui vient d'Uxellodunum, Puy d'Issolud. C'est à l'homme d'expérience, au spécialiste du Paléolithique supérieur, qu'il s'adresse, heureux de pouvoir discuter avec lui de l'interprétation de certaines figures et signes gravés sur galet. Jean Bouyssonie est l'un des pionniers de la préhistoire, et sa visite souligne, une fois encore, l'intérêt du site et du matériel trouvé. Des premières comparaisons avec d'autres sites sont établies. Ainsi les gravures de Murat lui rappellent celles de Limeuil (dont il fait l'étude) pour le mouvement et le pittoresque. Mais par la particulière finesse des traits gravés "elles ressemblent beaucoup aux gravures découvertes par Piette", dans l'art paléolithique pyrénéen. Les représentations sur la paroi de l'abri font l'objet d'une lecture attentive, au cours de laquelle l'abbé Bouyssonie repère le sabot du cheval et pense que les deux jambes sont marquées. Les relevés réalisés par A. Lemozi lui paraissent un travail d'identification sérieux et juste.

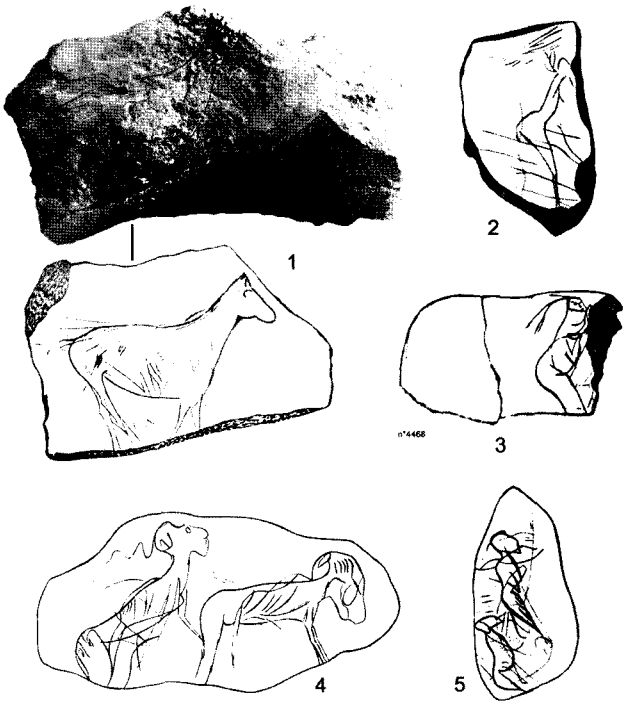


Figure 45 - Abri Murat : capridés et figures humaines (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

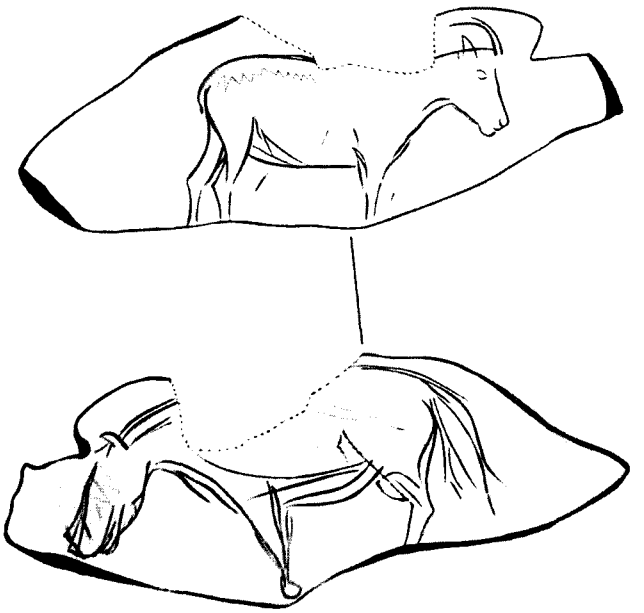


Figure 46 - Abri Murat : cheval et bouquetins gravés sur pierre (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

Enfin il visite la grotte, à gauche de l'abri, et confirme l'existence de raclage du rocher avec trace de peinture (fig. 47) ; mais la présence d'un bovidé lui semble plus douteuse. Ils engagent une discussion, toute scientifique, sur les méthodes de relevés alors utilisées. Pour ce raclage, plutôt que de procéder à la prise d'empreinte par "estampage au papier buvard", comme l'envisage A. Lemozi, l'abbé Bouyssonie préconise une méthode plus délicate, qui consiste à prendre de l'argile fine et à "l'appliquer fortement" sur le grattage. Technique qui, sans une certaine habileté, risque d'abîmer l'original et d'enlever la couleur ![13] Puis de faire le positif avec du plâtre, qu'on pourra ensuite photographier. Récompense suprême à cette journée d'étude. Les deux abbés-préhistoriens trouvent, ce jour là, un galet gravé sur lequel, après l'avoir lavé, ils reconnaissent une biche et son faon.

Jusqu'aux derniers jours du chantier, du 27 septembre au 1er octobre, l'abbé poursuit sa récolte "miraculeuse" d'un matériel d'exception dont il fait, uniquement pour les plus belles pièces, un inventaire à la Prévert, qui donne à cette liste une note poétique. "Belle aiguille en os, très effilée et très longue, avec chas délicat", "gravure sur pierre représentant un capriné, accompagné d'une figuration humaine, peut-être un homme masqué", "gravure sur pierre d'un félin", "gravure sur pierre de deux jeunes cerfs", "gravure d'un renne (traits quadruplés dans la région du dos)", "harpon bibarbelé" (fig. 34), "gravure sur galet d'un jeune bovidé", "gravure sur galet d'un beau bison paissant..." Enfin, le 1er octobre il repère, dans un dernier sondage, deux nouveaux foyers. Puis dans l'après-midi, pour éviter tout accident, il comble la tranchée ouverte par suite des travaux entrepris depuis 1914. Il n'oublie pas que l'abri sert de refuge aux bergers et aux propriétaires des prés voisins. Le soir, dans son journal de fouilles, il note : "*c'est le dernier travail exécuté à Murat, pendant mon séjour à Rocamadour (14 août 1909, 11 octobre 1919)*".

C'est un travail étonnant qui s'achève, au cours duquel l'abbé n'a ménagé ni son temps, ni sa peine. "Les Muratiens" l'ont comblé, le matériel découvert est fabuleux. Il a mis au jour le premier grand gisement d'art mobilier du Quercy et le premier site d'art pariétal. Et lui, encore modeste préhistorien en mars 1919, est devenu peu à peu, au cours de ce chantier, un spécialiste de l'art du Quaternaire.

Il a procédé, chaque jour, au lavage, au classement et à l'étude des pièces récoltées. Il les a minutieusement décrites dans son cahier de fouilles. Il s'est penché sur la signification des objets gravés, des motifs représentés. Enfant de la campagne, en relation étroite depuis toujours avec la nature, il ne pouvait qu'être séduit par cet art animalier "en mouvement". Il gardera l'habitude de personnaliser, parfois avec excès, la figure représentée : "*bovidé se retournant pour mugir et se lécher*", animant ainsi en quelques mots toute une scène. Il dit sa joie profonde lors de ses découvertes : le galet fraîchement lavé, comme neuf, posé au creux de la main, dont il étudie avec attention les traits parfois enchevêtrés, mais où toujours il reconnaît une figure. Car pour lui, il ne peut s'agir que d'un art figuratif. C'est avec l'étude de l'abri Pagès que l'existence d'un art non figuratif s'imposera à lui. Avec Jean Bouyssonie, le 22 septembre, ce ne sont pas uniquement des discussions sur des détails ou des principes de

[13] Cette méthode a été utilisée par Yves Martin, plasticien de formation, pour relever les gravures de la Grotte de Gouy.

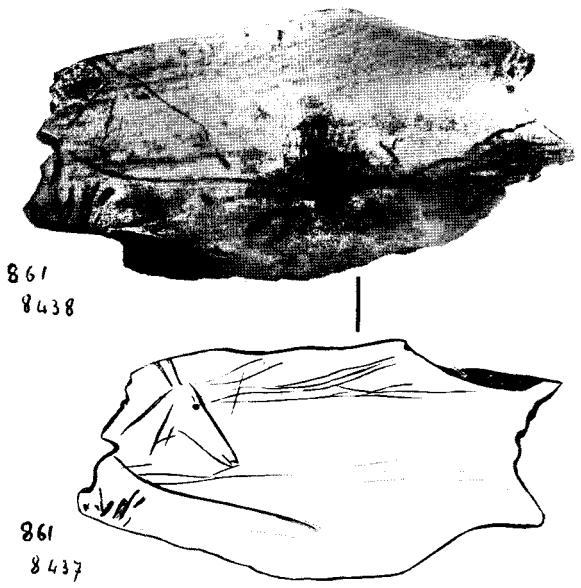


Figure 47 - Abri Murat : biche gravée sur os (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

relevés qu'il engage, mais une véritable réflexion sur la signification de l'art.

"*L'abbé Bouyssonie a accordé une attention toute particulière aux figurations humaines, gravées sur os et munies de masques*". Les Magdaléniens paraissent à Jean Bouyssonie animés par d'autres préoccupations, que d'ordre uniquement esthétique. "*Il y a à la base de l'art, une certaine religiosité*". Sentiment partagé par Amédée Lemozi, que ses observations ont amené à la même conclusion. L'abbé Bouyssonie, que "cette profusion d'art" impressionne, attribue même, aux Magdaléniens, "des moeurs pacifiques et pas trop de soucis matériels". Ce n'est pas A. Lemozi qui le contredira. Il est, depuis la découverte en 1914 de la biche gravée, convaincu d'avoir à faire à une "grande civilisation d'artistes", à une période où le gibier abonde. Son manuscrit est le reflet de cette intime conviction. Il croit honnête, cependant, de rappeler la conclusion de l'ouvrage, "Les Origines", de Funck Brentano qui dit : "*Les chefs-d'oeuvres artistiques, à toutes les époques, sont nés d'une grande épreuve*".

Certes, il a eu des aides, des "terrassiers" dont il mentionne les noms dans son journal de fouilles, et certains jours, des visiteurs anonymes, qu'il a accueillis volontiers, à qui il a accordé le temps de montrer et expliquer l'abri. Mais il y a eu surtout, les longues journées solitaires, dans la paix du lieu, les fins d'après-midi où il lave dans l'Alzou les objets récoltés. Très prosaïquement, il se souviendra avec délice, des "4 livres de brochets" capturés dans une résurgence insoupçonnée de l'Alzou ! Il "communie avec le passé" et, plus d'une fois, il a "maudit" la nuit et la petite cloche du château de Rocamadour qui le rappelle à l'ordre, et l'oblige à rentrer.

Campagne de fouilles du 31 Juillet au 11 Août 1922

Il consacre la première journée au déblaiement du site, si encombré de débris, que M. Villanova, hôtelier à Rocamadour, met à sa disposition une charrette attelée d'un cheval, et qu'il ne faut pas moins de trois terrassiers pour nettoyer et évacuer le tout ! A ce propos, il note un jour qu'il a "souvent rémunéré ses assistants" (ACR, note). Tous n'étaient pas bénévoles. Même les jeunes qu'il entraînait dans l'aventure de la préhistoire se voyaient gratifier de quelques sous. Il ajoute qu'il a toujours travaillé sans recherche de profit, répondant sûrement en cela au reproche fait alors aux préhistoriens qui n'hésitaient pas à vendre des pièces de valeur trouvées lors des fouilles. Il s'insurge d'ailleurs contre Hauser qui avait la réputation de piller certains sites de Dordogne et de s'enrichir en vendant le matériel récolté à des antiquaires étrangers.

Cette campagne ne lui apportera pas les mêmes joies que celle de 1919. Il note dans son journal de fouilles, le 11 Août 1922, une récolte abondante en silex mais pauvre en galets gravés, rares dans les foyers inférieurs de Murat. Seule une aventure, survenue le 31 juillet avec deux compagnons, marquera ces quelques jours et fera l'objet d'un récit souvent raconté[14].

Le 28 Janvier 1924, l'étude de l'abri Murat fait l'objet d'une importante communication à la *Société Préhistorique Française*. L'abbé Lemozi n'a pu se rendre à Paris et présenter lui-même le résultat de ses fouilles, et c'est Armand Viré qui en fait l'exposé.

Campagne de fouilles de 1938 et 1939

Avant la publication de son manuscrit sur l'abri Murat, étude élargie du site et du mobilier, il décide de fouiller les niveaux laissés intacts, à l'extrême droite de l'abri. Ceux-là même qu'il a sondés le 1er octobre 1919. "*Je pensais, de la sorte, avoir une idée plus complète de la vie, de l'industrie et de la civilisation des tribus qui avaient occupé l'abri*". C'est au total dixq jours qu'il consacre à ce chantier : les 1er et 2 juillet, le 29 août, le 12 septembre et le 12 novembre 1938 ; les 7, 13, 15, 17 et 20 mars 1939.

Marcel Griaule, collaborateur prestigieux, l'accompagne dans ces travaux, le 1er juillet et le 12 novembre, peu avant son départ pour l'Afrique. En fait, ces journées sont à considérer comme des moments de détente, des retrouvailles avec le passé. L'abbé est devenu une figure éminente de la préhistoire régionale qui se plaît d'accueillir, sur un site archéologique qui a contribué à son renom, les amateurs de préhistoire.

Le 7 Mars 1939, il revient seul et fait l'estampage des gravures de la petite grotte (fig. 48). Et c'est, seul encore, qu'il prend les dimensions de l'abri pour la seconde fois. Toujours en mars, il procède à des travaux de nivellement par rapport à l'Alzou et à la fontaine des Imbergues, et visite sommairement les abris et stations voisines de Murat ; "*j'ai examiné, à 200 mètres de l'abri Murat, un petit abri où il y a deux trous horizontaux peu importants dans la roche. Ce petit abri paraît intéressant*". Observations confirmées par Michel Lorblanchet qui a inventorié 3 abris sous roche, 4 avec l'abri Malaurie, dignes d'être fouillés dans le futur. Ce qui laisse penser que le secteur de Murat fut occupé par un groupe important de magdaléniens.

[14] Ils sont trois, égarés en pleine nuit, dans la vallée de l'Ouysse, affamés, à la recherche d'une "chimérique auberge"; deux compagnons servant de chaise à porteur au troisième "qui n'a plus de jambes". Une porte finira par s'ouvrir, et une auberge par les accueillir.

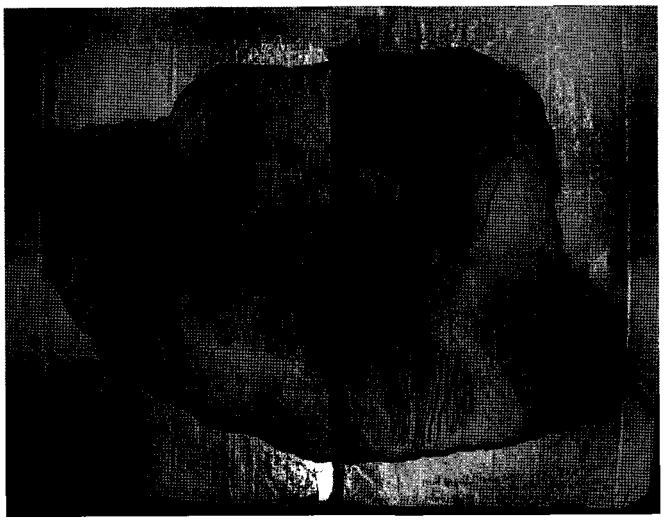


Figure 48 - Gravures pariétales dissimulées dans une petite grotte à proximité de l'abri sous roche de Murat – Lot. Figurations anthropomorphes (grandeur réelle). Peut-être plusieurs personnages masqués (Lemozi 1951, ACR) ; (Bull. de la S.P.F., T. LVIII, 1961, fasc. 11-12, avril 1962 ; travaux de nov-déc 1961). Document original en couleur qui figurait dans le premier musée de Cabrerets.

Puis il fait ses adieux à ce site prestigieux. Il a fini de travailler à Murat. Et son manuscrit est resté inédit. Même si le lieu est cher à son coeur, il n'y reviendra plus qu'occasionnellement. Il a manqué de temps, et le trajet qui, chaque soir, le ramène à Cabrerets est long. Deux heures de route par "Bonnecoste, Couzou, la Panonie, Gramat, Reilhac, Espédaillac, Blars, Cabrerets", quand il se rend seul à l'abri sur sa petite moto. Il n'a plus l'élan de sa jeunesse, ni les mêmes libertés. En 1938, il a 56 ans, la charge de plusieurs paroisses qui l'accaparent et vingt ans d'un lourd investissement scientifique.

Conclusion

L'abri Murat est certainement la plus grande découverte réalisée par l'abbé Amédée Lemozi, au cours de sa vie. Tout d'abord, parce qu'il en est l'unique inventeur. Ce qui ne sera pas le cas de la grotte ornée du Pech Merle , dont il devra partager la découverte avec le jeune André David.

L'abbé Lemozi est celui qui a apporté à la préhistoire du Quercy, et même de l'Europe, l'un de ses gisements clés ! La richesse de ce site est inestimable. Il a mis au jour des milliers de vestiges : des ossements ; des silex taillés, lames, lamelles à dos, burins ; des outils en os et en bois de cervidés, notamment de harpons gravés, des pointes de sagaies, des aiguilles à chas. Parmi les pierres, os et bois de cervidés, il a répertorié une centaine de pièces gravées. Cet ensemble définit la civilisation des derniers grands chasseurs de l'époque glaciaire, à la charnière du Magdalénien et du Mésolithique.

Sa méthode de fouilles, pour l'époque, est excellente. Tout le matériel est numéroté, classé, niveau par niveau, ainsi que nous le retrouverons dans le musée de Cabrerets, présenté sur des plaques de contreplaqué peint en rouge. Il a appliqué la même méthode pour les ossements, ce qui peut permettre, ultérieurement, des datations au radiocarbone.

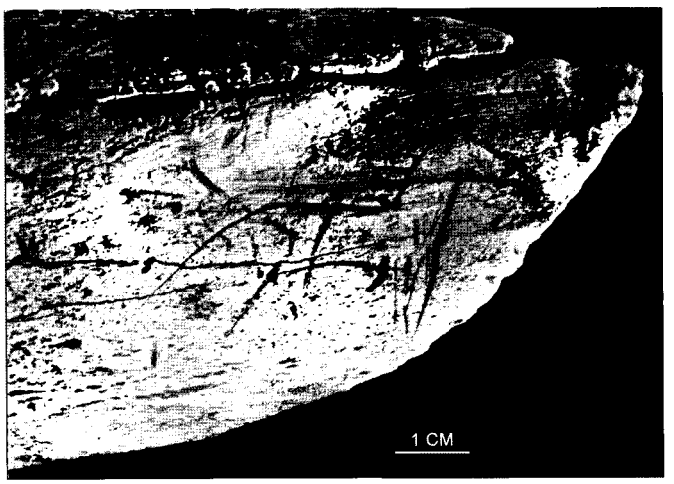


Figure 49 - Abri Murat : cheval gravé sur os (longueur de la gravure : 3 cm) (photo M. Lorblanchet, archives privées).

Il a poursuivi ses explorations, et découvert, à côté de l'abri Murat, d'autres abris qui demandent à être étudiés. Ceux occupés par ces "ultimes" Magdaléniens qui s'étaient installés dans la vallée de l'Alzou, près de son confluent avec l'Ouysse, et dont la civilisation l'a tant fait rêver[15].

Le travail de A. Lemozi à l'abri Murat est l'oeuvre d'un pionnier. Il est celui qui a initié de longues recherches sur une période particulièrement importante et intéressante de la préhistoire quercinoise.

A. Lemozi a lui même conclu : "*Au cours de cette enquête si absorbante, si laborieuse, mais en même temps si instructive et si passionnante concernant l'abri sous roche de Murat, nous avons suivi pas à pas les traces laissées par nos lointains ancêtres et essayé de "restituer" la vie aux précieuses reliques qu'il nous ont léguées, ou du moins d'en retrouver le sens et d'en dégager les leçons. Les témoins sont là : ossements, outils, images, signes divers. Ils se comptent par centaines. Nous les avons minutieusement observés, interrogés, car quoiqu'il en paraisse, ils ne sont pas complètement muets. Puissions-nous avoir bien compris leur langage, et saisi toute la portée de leurs précieuses leçons. Très volontiers, nous nous attarderons encore quelques instants sur le chemin où nous avons trouvé tant de charmes... en réalité... c'est moins le passé qui nous occupe que la mesure dans laquelle il peut être de quelque utilité au présent et à l'avenir*".

Période de la guerre 1914 à 1918

Lors de la déclaration de la première guerre mondiale, Amédée Lemozi a 32 ans.

[15] Ces travaux à l'abri Murat ont été repris en 1982, 1983, 1984 par Michel Lorblanchet qui avait été encouragé à le faire par l'abbé lui-même. Au centre de l'abri, en un endroit encore intact, il a découvert une stratigraphie qui complète les découvertes de A. Lemozi. Il y a là, les niveaux des Magdaléniens, chasseurs de renne, mais également un grand niveau épipaléolithique de transition, des chasseurs de chevaux, surmonté par plusieurs niveaux franchement aziliens, des chasseurs de lapins ! Les découvertes de Michel Lorblanchet montrent que l'abri Murat est en réalité l'un des plus grands gisements préhistoriques pour la connaissance de la fin de l'art animalier des grands chasseurs, qui donne naissance, progressivement, à l'art schématique et abstrait du Mésolithique. Une étude collective sous la direction de M. Lorblanchet, pour la publication de l'ensemble des travaux menés à l'abri Murat, est en cours.

Il quitte "en hâte" ses trois élèves latinistes, ceux-là même qui l'ont aidé à laver dans l'Alzou les premières pièces découvertes à Murat, et gagne Toulouse, où il est incorporé comme "brancardier de Corps". De là, il est expédié en Ardennes. Mais les marches forcées qu'on lui impose, avec un sac surchargé, ont raison de sa résistance. Il est victime d'une péricardite, lorsqu'il arrive à Senuc, au moment de la terrible échauffourée de Bertrix. Il est déposé au bord d'une route, "avec consigne d'utiliser la première automobile qui viendrait à passer par là". C'est une voiture du magasin "Le Printemps" à Paris, réquisionnée par l'armée, qui le recueille. A Troyes, il est conduit dans un lycée transformé en infirmerie où un médecin, un lotois, le fait évacuer vers Toulouse. Voyage interminable. Il mettra huit jours pour gagner la ville! Une fois encore, dans ses écrits, il ne reconnaît que la bonté de ceux qui ont croisé sa route. A Toulouse, il rencontre un aumônier, le Chanoine Falguières "qui a la réputation d'un saint", et qui l'aide à surmonter moralement cette épreuve. Il est soigné par le Docteur Mossé (professeur à la Faculté de Médecine) qui lui donne un congé. Il part refaire ses "forces épuisées", auprès de Notre-Dame de Rocamadour. Les épreuves s'ajoutent. Quelques semaines plus tard, sa convalescence terminée, comme il rejoint son dépôt, un télégramme lui annonce que "son cher père" vient de subir une opération à l'hôpital de Cahors. Les mauvaises conditions du moment, manque de chirurgiens et de véhicules pour transporter le malade (l'opération a tardé), ont aggravé l'état d'Hippolyte Lemozie. Il meurt quinze jours plus tard à l'âge de 69 ans, des suites, semble-t-il, d'une péritonite (J.-P. Lemozie, com. or). Amédée arrive en urgence au chevet de son père, alors qu'il vient de recevoir les derniers sacrements, et on lui accorde le temps nécessaire pour assister à sa sépulture, en compagnie de ses frères (A.D., "Cahier Souvenirs").

Réformé de 2^{e} catégorie, Amédée ne rejoindra pas le front. Il est affecté à l'hospice mixte de Moissac, en qualité d'infirmier auprès des blessés et des contagieux (fig. 50). C'est là qu'il reçoit, via Rocamadour où il le croit toujours convalescent, une lettre très fraternelle et affectueuse de son ami Léon Blanc qui le soutient dans son chagrin. Léon, l'ami, le frère, toujours à ses côtés depuis son entrée au petit séminaire et qui envisage de passer au service régimentaire du 7^{e} de Ligne, régiment où il n'y a pas de prêtre. Tous deux se montrant fidèles aux engagements pris dans leur jeunesse, être là où ils sont utiles. Peu après, il apprend la terrible nouvelle. La disparition de son ami et condisciple du Grand Séminaire, Marcel Huftier, jeune prêtre tué au début de l'offensive.

Il éprouve la même émotion à l'annonce de la mort de Joseph Déchelette, également "tué à l'ennemi", au début des hostilités.

Il se tourne vers la préhistoire, où il cherche un refuge, pour surmonter les heures difficiles qu'il traverse : "*Un palliatif heureux au milieu des angoisses de la guerre* " (A.D., "Cahier-Souvenir"). Et la préhistoire se montre généreuse. Parmi ces blessés, il se lie d'amitié avec Georges Chenêt, jeune archéologue expérimenté, qui a fouillé en Syrie avec M. Schaeffer, conservateur du musée de Strasbourg. Le réseau des scientifiques se reconstruit. Georges Chenêt est ami avec Jules Monméja, conservateur du musée d'Agen, qui réside à Moissac, lui-même ami... d'Armand Viré.

L'abbé reprend ses travaux archéologiques, et effectue un sondage en "plein Moissac", de septembre 1914 à janvier 1915. Plus

Figure 50 - A. Lemozi, 1915, en infirmier militaire (archives J.P. Lemozie).

tard paraîtra un petit opuscule de vingt deux pages, intitulé : "Fouilles exécutées dans le sous-sol de Moissac en 1914 et 1915, par MM Viré, Chenêt et l'abbé Lémozi". Pour participer à ces recherches, l'infirmier accepte des gardes de nuit qui le libèrent de ses fonctions, quelques heures dans la journée. Heures qu'il prend sur son sommeil. En 1915, après l'aventure tragi-comique du Camp de Gandalou[16], il entreprend la fouille du Tuc de Larroque, emplacement d'un oppidum gaulois, surmonté d'une station gallo-romaine. Fouille qui faillit lui coûter la vie quand, le quatrième jour, une portion du monticule céda tout à coup sous ses pas. La chute fatale lui fut évitée grâce à quelques arbustes auxquels il se raccrocha.

[16] En 1915, au cours d'une permission, l'abbé Lemozi avait commencé d'explorer le site de Gandalou (camp des vandales), près de Moissac. Il renonce à son projet quand J. Monméja lui fait part de l'hostilité des habitants face "aux archéologues". En effet, A. Viré, qui avait commencé de fouiller ce même site, avait été pris pour un espion ennemi, accusé de vouloir faire sauter l'usine de Castelsarrazin. Toute fouille, depuis, était interdite sous peine de sévères représailles.

Il a, avec Jules Monméja chez qui il se rend souvent en compagnie de Georges Chenêt, "*de délicieuses causeries dans l'intimité d'une chambre sentant très fort le gallo-romain et le moyen-âge*". Pour J. Monméja, l'abbé n'est pas un inconnu. Sa découverte de l'abri Murat l'a précédé, et lui vaut déjà quelque renommée. Il se montre cependant, comme toujours, réservé et discret. En 1915, M. Monméja relate leur première rencontre et le décrit "*brun, maigre, osseux, timide, qui serre contre sa misérable veste d'un vert très pâle, un bréviaire relié en maroquin noir*" (Lemozi 1934:114).

Il est affecté quelque temps à l'hôpital de la Compassion à Marmande, auprès des contagieux (fig. 51). Pendant ses heures de repos, il réfléchit aux travaux qu'il a menés depuis 1910. Sur un petit cahier, comme il a toujours fait, il note idées et réflexions, précise certains détails de ses découvertes.

Il établit l'inventaire des recherches qu'il lui faudra poursuivre, et dresse la liste des tumulus, dolmens, et grottes à explorer ou à réexaminer.

A propos de "l'abri Murat" , il écrit : "*voir sérieusement le coin laissé intact. Continuer les fouilles là où elles ont été commencées et revoir les preuves des foyers déjà examinés. Photographie de l'abri*". Il commence à utiliser la photographie, ainsi que cela se fera ensuite régulièrement en archéologie. Il envisage aussi l'exploration d'un petit abri situé au-dessus de Murat, "à moins que Mr André ne se propose de le fouiller". Celui-ci ne lui a-t-il pas dit un jour, "maintenant nous serons voisins de fouilles", en lui déclarant qu'il va fouiller l'abri Malaurie, proche du grand abri de Murat ?

Il note encore : "... *raconter comment, en venant de Reilhaguet, j'ai découvert l'abri Murat. Dire comment j'ai découvert et déchiffré peu à peu la biche sur la pierre*". Il ajoute : "*Ces trouvailles font connaître notre petite patrie, mais aussi la grande patrie de France qui a été pillée par des étrangers. Raconter l'histoire d'Hauser*". En ces temps troublés, il y a dans ces quelques mots comme un patriotisme de l'archéologie, une revendication nationaliste du patrimoine, à la gloire de la France. Il exprime une double indignation. Celle qu'il ressent devant la destruction d'un site, parce que le "pillage" le choque, et celle de sa colère, qu'exacerbe le contexte de guerre, quand il s'agit de vol commis sur les sites archéologiques français. Il racontera, dans plusieurs articles, l'histoire d'Hauser, Suisse d'origine, qui a fouillé des sites du Périgord au profit d'antiquaires étrangers. (B.G. Delluc ont récemment repris un récit détaillé des travaux de A. Hauser [2010]).

Pour le dolmen du Pech de Gourbières, il envisage d'enlever la dalle, d'examiner le terrain rejeté et, pour archiver les informations, de photographier ou dessiner l'ensemble. Il note : "*Il faudrait essayer encore quelques travaux à Viroulou...*"

Les observations qu'il a faites lors de ses randonnées lui reviennent en mémoire. Il se propose d'examiner "deux tumulus peu apparents" en face de St-Cirq-d'Alzou ; "plusieurs tertres" vers la vallée qui mène au moulin du Saut. Il réfléchit au matériel trouvé dans le tumulus qu'il a fouillé avec "Ludovic" à Viroulou. Il écrit : "*une preuve que je n'ai pas mise en relief, dans mon compte-rendu, c'est que la fibule que nous avons trouvée était presque à la surface du sol et avait été vraisemblablement rejetée à la suite des remaniements successifs du tombeau. De même à la surface du sol ou presque à l'extrémité opposée du tombeau ont été trouvés des débris d'un ou plusieurs vases, vraisemblablement d'un même vase, car ces débris se ressemblent. Il est probable qu'un vase avait d'abord été enfoui lors de l'édification du tombeau et qu'il fut ensuite exhumé à la suite des sépultures postérieures*".

Figure 51 - Marmande, 1916. Blessés et infirmiers. A. Lemozi : 3e à gauche au 2e plan (archives J.P. Lemozie).

Il repense aux dolmens. Celui de Mr Calmon à Labastide, dans les bois de Beaussac ; cet autre indiqué par Delfau des Joncasses, près de la côte de Ginouillac dont il a tracé les points de repères.

Sa mémoire est infaillible !

Il y a aussi toutes les grottes et abris sous roche qu'il n'a pas eu le temps de visiter : la grotte de "la Vitalie", visitée par A. Viré, qu'il souhaite photographier mais encore "fouiller un peu plus sérieusement" ; les divers abris sous-roche des environs de Lapeyre jusqu'à Lacave, qu'il envisage d'examiner ; tout près du Moulin du Saut, trois cavernes, dont l'une a été fouillée par "Monsieur André". A Rocamadour, il s'intéresse aux grottes de "Saint-Amadour", "de l'enfant dévoré", qui contient une industrie lithique et quelques rares produits des âges des Métaux. Il aimerait sonder la "grotte de l'Agonie" qu'Edmond Albe avait exploré en 1897 et qui avait fait l'objet d'articles dans "Spelunca", à l'époque où le jeune Amédée avait le chanoine pour professeur (Spelunca oct-déc. 1897).

Il rêve de son pays natal, de Lentillac, et projette de visiter la grotte du Mas de Rigal, où le prêtre de la commune disait la messe pendant la révolution. Celui-là qui baptisa secrètement, en 1794, son grand-père nouveau-né. Déjà, en esprit, il gagne les bords du Célé, avec l'exploration des grottes et abris sous roche et des gisements préhistoriques, de Cabrerets à Conduché. Il programme la visite des grottes de Blars et de "faire le dessin" d'un vase trouvé dans l'une d'elles, et que détient le curé de Blars.

Enfin, il veut "photographier tous les dolmens ou tumulus qui ont quelque caractère".

A propos de Linars, il écrit : "Faire les dessins des objets que j'ai prêtés à Mr André et de ce qu'il a trouvé dans la grotte de Linars" ; "raconter que je me suis égaré en revenant de Saint-Cirq d'Alzou et en revenant aussi de la grotte de Linars" ; "examiner les cairns... qui se trouvent dans le bois formant promontoire au-dessus de la grotte... vraisemblablement un oppidum

gaulois" ; "faire remarquer au sujet de la trouvaille de ma flèche dans la grotte de Linars, qu'elle est probablement un objet votif, car elle trop fragile pour avoir servi".

Il revient en pensée à Rocamadour et décide de publier un dessin de la vieille cité, en même temps que les trouvailles faites dans la ville.

Ainsi, il s'évade dans des rêveries d'archéologue. Il n'est plus dans le feu et la précipitation des fouilles. D'une certaine façon, il prend le temps de se souvenir et, par la pensée, d'améliorer son travail.

Au cours de ce séjour à l'hôpital de Marmande, il est atteint de la scarlatine qui ébranle fortement sa santé. Très affaibli, il est autorisé à un nouveau congé qu'il passe, cette fois encore, auprès de Notre-Dame de Rocamadour. Pour avoir risqué sa vie auprès des soldats atteints de maladies infectieuses, il sera décoré de la médaille "des Epidémies et des contagieux".

Aussitôt après sa convalescence, il est affecté à la "Poudrerie nationale de Toulouse", en qualité d'infirmier militaire. Là, pendant deux ans, il est "prêtre ouvrier", jusqu'à sa libération définitive le 19 mars 1919. Il travaille dix heures par jour, comme les 35.000 ouvriers de l'usine (27.000 hommes et 8.000 femmes), effectuant parfois comme eux les trois-huit. Les conditions de vie sont très difficiles, pour ne pas dire épouvantables. Il y a de 8 à 10 décès par jour, et "*jamais, jamais, aucun malade n'a refusé les sacrements* !" Et, joie profonde, il peut, chaque matin avant son service, célébrer la messe (A.D., "Cahier-Souvenirs"). Il dit "avoir été heureux de cette expérience". Elle lui a permis de dépasser les préjugés qu'il gardait des heurts provoqués par la séparation des Eglises et de l'Etat, des attaques violentes que faisait subir le monde ouvrier à l'Eglise catholique. Il écrit : "*jamais un ouvrier n'a été pour moi désagréable ou insolent*". Parce que sa bonté s'adresse à tous, il s'incline devant leur courage.

A Toulouse, il consacre ses rares heures de liberté à la fouille du Pech David, où il recueille un peu de matériel celtique et gallo-romain.

Il a effectué toute la guerre, du 3 Août 1914 jusqu'en mars 1919, au service de la nation en qualité d'infirmier militaire. Comme beaucoup de ses condisciples, qui ont trouvé la mort au cours de ces longues années meurtrières, il ne s'est jamais soustrait à son devoir. Plus que des décorations, c'est la reconnaissance de tous ceux qu'il a rencontrés, aidés, soutenus dans l'épreuve, qui lui importe. Simplement heureux du respect que chacun lui a témoigné en tant que prêtre.

Le 19 Mars 1919, il est de retour à Rocamadour où il reprend, peu après, ses travaux à l'abri Murat. Cette campagne de fouilles de plusieurs mois sera pour lui une vraie renaissance. Nulle part ailleurs qu'à Murat, l'abbé ne pouvait retrouver ses forces, son énergie et peut-être aussi sa foi en l'homme, après la tragédie humaine qu'il venait de vivre.

Cabrerets 1919 - 1962

Sa campagne de fouille à l'abri Murat tout juste terminée, l'abbé Amédée Lemozi est nommé curé de la paroisse St Pierre et St Paul à Cabrerets, alors village ignoré au confluent de la Sagne et du Célé, proche de Lentillac, situé à 5 kms du confluent du Lot et du Célé (fig. 52).

Figure 52 - Le village de Cabrerets vers 1920 (archives Famille Lebaudy).

Ce n'est plus un jeune homme. La guerre, à laquelle il a survécu, a enseveli sa jeunesse. Mais c'est encore un homme jeune, qui n'a rien perdu de sa foi et qui, d'une certaine façon rentre chez lui. Le dimanche 12 Octobre 1919, en présence de M. L'abbé Delsahut, curé-doyen de Lauzès, de sa famille et de ses amis, il prononce sa première allocution.

"*Mes frères, je ne prétends pas venir à vous sans défaut... Au point de vue matériel, je puis vous déclarer que je ne vous arrive pas avec les richesses de ce monde. En toute vérité, je puis vous répéter avec Saint Pierre, "je n'ai ni or ni argent !" Je vous promets ma bonne volonté... J'ai eu souvent l'occasion de faire connaissance avec la souffrance. Aussi quand je la rencontrerai chez vous, elle ne sera pas une inconnue pour moi et je m'appliquerai à la soulager de mon mieux...* " (A.D., "Cahier-Souvenirs").

Tout est dit. Jamais sa bonté naturelle et l'humanité acquise pendant la guerre ne lui feront défaut. Et malgré les drames vécus, il a su garder intacts, son enthousiasme et son goût de la vie.

C'est une double mission qui lui est confiée, cette nomination n'est pas le fait d'une simple cure à pourvoir. Il y a eu à l'évêché de Cahors des rencontres, des discussions, sortes de réunions collégiales où responsables religieux et scientifiques se sont exprimés. C'est en tenant compte des avis du chanoine Albe et d'Armand Viré que l'administration diocésaine s'est prononcée pour Cabrerets. Les supérieurs hiérarchiques de l'abbé Lemozi n'ont pas seulement suivi avec intérêt ses premières recherches archéologiques, sur le causse de Rocamadour, ils les ont approuvées, et même les ont encouragées. Ils lui ont accordé pour sa dernière campagne de fouille, à Murat, une liberté exceptionnelle. L'évêque de Cahors, Monseigneur Cézerac, malgré les difficultés d'accès au site, s'est rendu à la grotte de Linars, et en septembre 1919 il a, en compagnie d'autres prélats, visité l'abri Murat. Les abbés Bouyssonie et Bardon ont dit eux aussi l'intérêt de ses travaux, et le bien qu'ils en pensent. Si ses qualités de prêtre sont connues à l'Evêché, l'on sait son implication auprès des ouvriers de la poudrerie de Toulouse en 1918, la volonté de l'Eglise catholique de France d'être présente en préhistoire motive également cette affectation. Cette nécessité répondait aux détracteurs du catholicisme qui considéraient le christianisme

Figure 53 - L'abbé Amédée dans son bureau du presbytère à Cabrerets, 1923 (archives Famille Lebaudy).

comme un obstacle permanent à tout progrès, non seulement social mais également scientifique. C'est donc une double mission qui attend l'abbé à Cabrerets. Celle d'être en toute circonstance un excellent prêtre (ce qu'il sera), mais aussi de reprendre l'oeuvre amorcée en 1868 par MM. Bergougnoux, Garrigou, Duportal et le Préfet Paysan, dans les vallées du Lot et du Célé (A.D., "Cahier-Souvenirs").

Il emménage au presbytère. C'est dire qu'il fait suivre ses collections, tout le matériel trouvé lors de ses fouilles depuis 1910. Il réquisitionne l'une des pièces du bâtiment, qui devient son bureau et... la première salle d'exposition de son futur musée. Déjà il a fixé les plus belles pièces, regroupées par gisement sur des panneaux de contreplaqué peint en rouge, qu'il a accrochés aux murs sur fond de papier à fleurs[17], ainsi que des dessins (fig. 53). C'est dans cet univers hétéroclite qu'il accueillera pendant plus de 10 ans les passionnés de préhistoire.

Sa mère, veuve depuis 1914, le rejoint et s'installe avec lui. Elle va, jusqu'à sa mort en 1938, assurer le rôle de gouvernante. Mère et fils sont très proches. Et cette cohabitation est un bienfait pour l'abbé. Connue pour sa générosité et sa discrétion, qualités qu'elle partage avec son fils, elle va l'aider même dans sa tâche de prêtre, secourant chaque fois qu'il est nécessaire les familles en difficulté. De son côté, le diocèse n'est pas en reste. Dès 1920, Mme Marie Louise Delon, jeune veuve de guerre, est attachée au service de l'abbé. Elle s'occupe de l'entretien de l'église et du vestiaire liturgique, collabore à l'enseignement du catéchisme auprès des plus jeunes, et partage au presbytère avec Mme Lemozie certains travaux ménagers (J.P. Lemozie, com. or.). Ainsi l'abbé se trouve déchargé des tâches matérielles, et peut consacrer ce temps libre à l'exploration des vallées du Lot et du Célé. Ces recherches minutieuses ne sont pas des vagabondages improvisés, comme pourraient le laisser croire certains textes, mais s'intègrent au contraire dans un programme d'activités bien réfléchi. Il a appris, quand il était vicaire à Rocamadour à conjuguer sacerdoce et préhistoire. Et c'est en homme organisé qu'il effectue ses tournées auprès de ses paroissiens, qu'il visite secteur géographique après secteur géographique. Ainsi chaque déplacement, qu'il effectue parfois à bicyclette, est l'occasion d'explorer le pays. On sait qu'il sera très aimé, non seulement pour sa bonté, mais parce qu'il a l'art de s'intéresser aux gens, de les écouter. Il aime à connaître leur histoire, leurs liens avec les lieux, les familles, s'adresse à eux en occitan. Il est l'un des leurs, et leurs soucis lui sont familiers. Sur son pays, qu'il a hâte de découvrir, on le renseigne bien volontiers. Comme sur le causse de Rocamadour, il escalade, fouine, explore, attentif au moindre détail. C'est dire encore qu'il saura toujours lier à merveille ses fonctions sacerdotales avec celle d'une recherche scientifique.

C'est une période heureuse. Car rien ne lui convient mieux, ni le stimule davantage, que l'idée qu'un travail l'attend. Le fait que

[17] Bien plus tard, lors de la préparation du nouveau musée en 1978-1980, ce sont ces mêmes panneaux que nous retrouverons, parfois incomplets, quand seront classées et archivées ses collections.

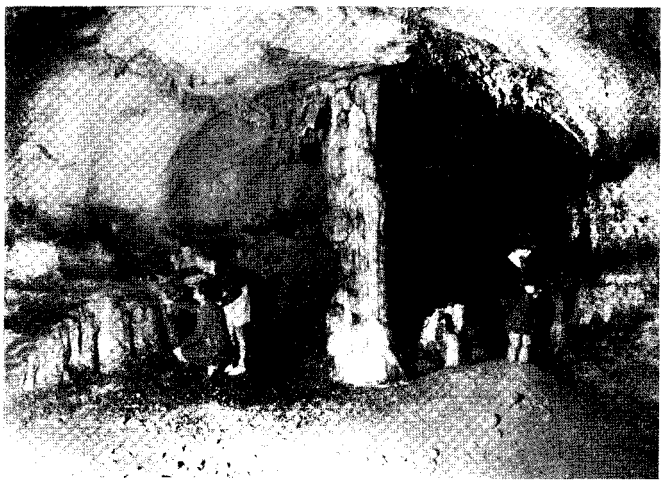


Figure 54 - Grotte de Marcenac. Initiation des enfants à la préhistoire (photo L. Balsan, C.P.E. 1936).

les tâches se multiplient est pour lui un surcroît de bonheur. Il l'a dit si souvent "il aime le travail", pas seulement l'étude, mais l'action.
Comme il s'est plu à le faire, à Rocamadour, avec les élèves qui lui furent confiés, dont son neveu Raoul, il réunit autour de lui, dès son arrivée à Cabrerets, les enfants du catéchisme. Du moins les plus grands, les plus intrépides, qu'il va initier à la spéléologie. Il y a dans cette éducation, cet apprentissage du terrain, la double volonté d'instruire de façon intelligente des gamins tôt ou tard tentés par l'exploration des igues, nombreuses sur le causse et souvent dangereuses, et celle de connaître très rapidement un maximum de sites rapidement identifiables (fig. 54). "*Je les invitais à dresser avec moi l'inventaire des cavernes et abris de la région de Cabrerets... mon but était d'empêcher des actes de vandalisme, d'ailleurs la plupart du temps inconscients*".

Un lien se créé entre lui et ces adolescents, comme s'était créé celui qui l'a uni dans sa jeunesse au chanoine Albe, où se mêlent enthousiasme et admiration. Il les responsabilise et, en les éduquant, essaie de leur donner le goût de ce pays, de la connaissance des hommes qui les ont précédés sur leurs terres, et la préservation d'un patrimoine ancien qu'il leur fait peu à peu découvrir. En faisant d'eux ses partenaires, en leur dévoilant de ce ton aimable qui le caractérisera toujours, un monde inconnu, il mobilise de façon positive leur énergie et leur esprit d'aventure.
De lui-même, l'abbé engage, dès son arrivée, l'exploration sommaire de toutes les grottes ou abris sous roche des vallées de la Sagne et du Célé. Il visite tout ce qui lui est signalé, comme la grotte bâtie de Conduché et, dès le printemps 1920, sa recherche est couronnée de succès. Il découvre à nouveau de l'art pariétal paléolithique sur les parois de deux grottes, bien connues dans la région ; la grotte Marcenac à Cabrerets et la grotte de Saint-Eulalie sur la Commune d'Espagnac-Sainte-Eulalie (vallée du Célé).

La Grotte Marcenac

Située, à 1,5 km du village, sur l'un des versants de la rive droite de la Sagne, aussi appelé "Pech Grand", elle est connue depuis très longtemps. Elle a été régulièrement visitée par les curieux et les ... amoureux. Quelques cinquante ans plus tôt, le Comte Murat, ancien député du Lot et propriétaire du château de Cabrerets, a fait agrandir l'entrée. Vers 1868, cette entrée a fait l'objet de fouilles exécutées par Félix Garrigou et Henri Duportal, qui ont mis au jour une importante station du Paléolithique supérieur. Transformée d'abord en bergerie, la grotte est devenue pour les villageois, un lieu de rencontre et de promenade.

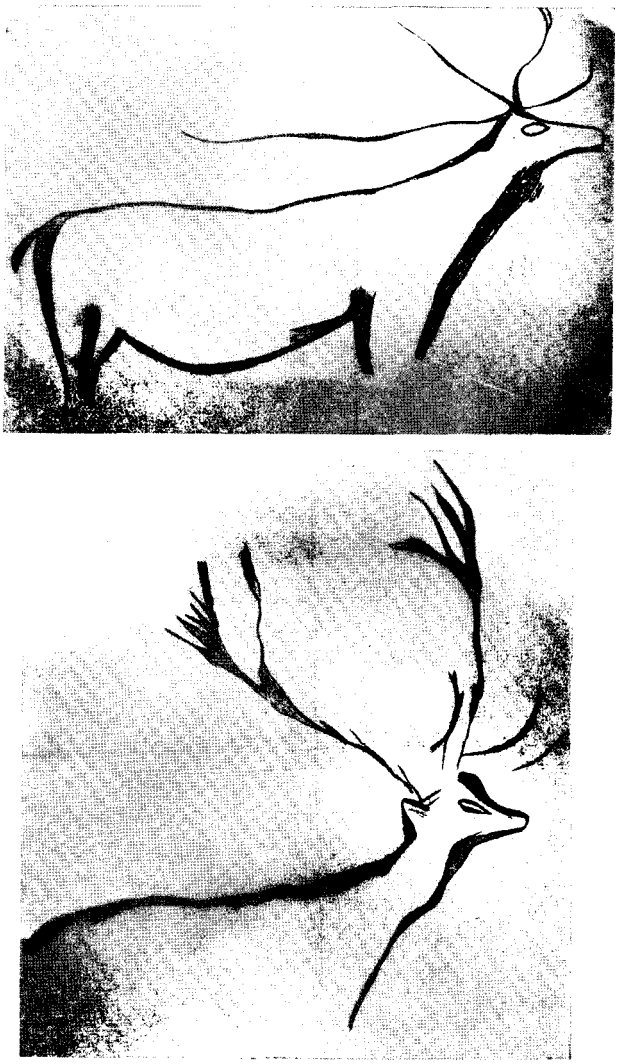


Figure 55 - Grotte de Marcenac. Cervidés gravés sur les parois (relevés A. Lemozi, C.P.E. 1936).

En mai 1920, convaincu que toute paroi doit être minutieusement observée, l'abbé fait une découverte d'importance. Sous un dépôt noirâtre[18], recouvert de graffitis anciens et abondants, il relève plusieurs cervidés gravés (fig. 55), d'immenses raclages très curieux, "avec, çà et là, diverses traces de peintures indéterminables". Il informe de sa découverte le chanoine Albe et Armand Viré qui se rendent à Marcenac et identifient de nouvelles peintures au trait : un grand bison (1,74 m de long) et un équidé (0,88 m de long) (fig. 56). A. Lemozi effectue les relevés et note que la tête du cheval est recouverte d'une coulée stalagmitique, et qu'une petite stalactite "sectionne la corne du bovidé". "*Ce sont les premiers spécimens interprétables de peintures découvertes dans le Lot*"(Lemozi 1921:64).

[18] H. Breuil appellera ce dépôt noirâtre "la crasse des siècles".

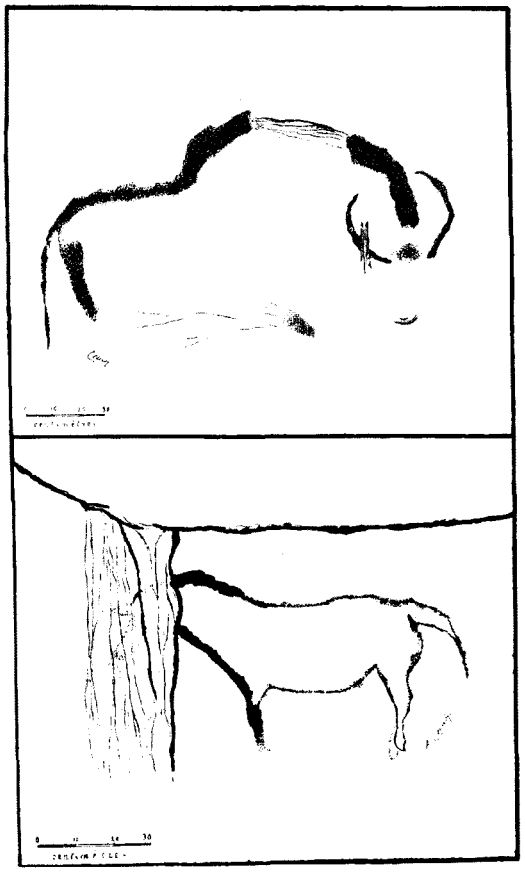


Figure 56 - Grotte de Marcenac. Peintures sur paroi d'un bison (en haut) et d'un cheval (en bas) (relevés A. Lemozi, S.E.L. 1921).

Trop modeste, l'abbé minimise l'importance de sa recherche et ses articles attribuent de façon, peut-être excessive, une partie de la découverte au chanoine Albe et à Armand Viré, qui au cours d'une visite commune, l'ont simplement distancé et exploré avant lui le diverticule où se trouvent les peintures ! Plus tardivement il découvre un bouquetin gravé dont l'étude paraît en 1959 (Lemozi 1965:790). En 1965, il mentionne une figuration humaine qui, selon Michel Lorblanchet, fait partie des graffitis récents. Au cours des années 1920 et 1921, quelques fouilles sont entreprises dans les déblais laissés par Garrigou et Duportal, auxquelles participent tantôt A. Viré et L. Balsan, tantôt A. Lemozi et le petit-fils de l'ancien propriétaire, Maurice Garrigues. Récolte assez pauvre, puisque l'essentiel du mobilier a été prélevé lors des fouilles de 1868. L'abbé note à ce propos qu'il ignore ce que sont devenues ces Collections.

Dans les années 1980, Michel Lorblanchet a repris partiellement l'étude de la grotte de Marcenac, et procédé aux relevés des gravures de cervidés et des deux grandes peintures. Il a noté l'importance de cette grotte qui contient énormément de gravures non encore étudiées et de peintures en partie effacées, dont un bovidé polychrome. L'étude et les relevés de M. Lorblanchet sont publiés en 1995, dans son ouvrage : "Les grottes ornées de la préhistoire".

La grotte de Sainte Eulalie

Ce que l'on oublie aujourd'hui, quand on parle de l'abbé Lemozi, c'est la personnalité de savant, de spécialiste des périodes et de l'art préhistoriques, qu'on lui reconnaît déjà en 1920. Ses travaux, engagés avant 1914, et surtout sa découverte et importante étude de l'abri Murat, lui ont valu une renommée régionale certaine. Il appartient à un groupe de savants et érudits locaux qui n'hésiteront pas à faire appel à lui dès qu'il sera question d'exploration ou recherche en préhistoire.

C'est le cas pour la découverte des "Rennes gravés" de Sainte Eulalie.

Convaincus que cette grotte a pu être utilisée au cours de la préhistoire, l'abbé Moulènes, curé d'Espagnac, et Gabriel Andral (architecte) contactent l'abbé Lemozi, le 26 Août 1920.

Située sur la rive droite du Célé, à 150 mètres de l'église Sainte Eulalie, une première galerie s'ouvre largement sur la route qui va de Figeac à Cahors. Celle-ci communique par des puits naturels avec une galerie supérieure, à ouverture beaucoup plus étroite. Connue depuis toujours, facile d'accès, elle fait encore à cette époque l'objet d'une fréquentation régulière. En effet la résurgence qui coule par intermittence au fond de la première galerie, est dotée des pouvoirs de guérison par les populations locales. On y portait les enfants malades ou déficients que l'on plongeait dans la source. Puis on les "dépouillait" ensuite de leurs vêtements, "qui portaient le mal", que l'on abandonnait auprès du bassin.

L'abbé se rend à Sainte-Eulalie, en compagnie du secrétaire de la Société Préhistorique Française, Charles Guéneau, dans la matinée du 3 septembre 1920, où les attendent l'abbé Moulènes et G. Andral. Et la visite commence, qui va durer la journée. La galerie supérieure, qui a été pratiquement vidée de son contenu par le propriétaire, présente cependant le long des parois des traces d'anciens foyers et, par endroits, "des lambeaux de brèches ossifères fortement cimentées et formant diverses couches de plusieurs centimètres d'épaisseur". "Examen attentif" des lieux, au cours duquel l'abbé s'attarde au reste des foyers, dont "l'ensemble devait présenter une épaisseur moyenne d'un mètre". Cette étude minutieuse leur permet de repérer, "à travers les lacunes d'une brèche ossifère", un trait, long de 1 cm au plus, qui lui paraît "intentionnellement gravé sur la paroi" (Lemozi 1921:60).

Seul l'abbé est convaincu de l'intérêt de cette découverte, et devant l'attitude sceptique de ses compagnons, il s'obstine. A l'aide "d'un marteau à dos arrondi", il tapote la brèche qu'il craquelle, et sous les écailles qu'il enlève, apparaît un trait fin, net, "*authentiquement intentionnel*", qui dessine "*le beau museau d'un animal encore indéterminé*". L'enthousiasme est à son comble. Et chacun est dans l'attente de la figure enfin dévoilée. Toujours aussi délicatement, l'abbé reprend son travail de "martelage". A midi, il a "*mis à nu toute la tête et une partie des ramures d'un beau cervidé*". Chaque étape est, pour les participants à la découverte, un moment de joie, de forte émotion. Il faut toute la journée d'un patient et minutieux travail, pour que vers cinq heures du soir, "*après des milliers de petits coups de marteau donnés dans la brèche ossi-*

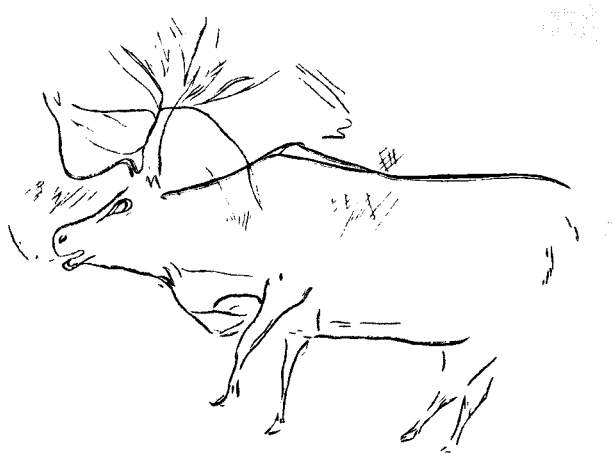


Figure 57 - Le renne de la grotte Sainte-Eulalie, vallée du Célé (relevé A. Lemozi, 1920, P.N.C. 1933).

fère", l'animal dans son entier surgisse à leurs yeux émerveillés (fig. 57).

C'est une magnifique gravure de renne. Parfaitement identifiable : "*l'envergure des ramures, l'orientation des andouillers, ramifiés en faisceau à l'extrémité des bois, la chute du fanon de la gorge très accentuée, la robustesse du museau, le développement des sabots, l'impression de laisser-aller, produite par l'inclinaison de l'épaule, par l'attitude des jambes et de la tête... l'allure générale un peu moins dégagée que celle du cerf*". L'abbé ne peut se tromper. Pas plus que ne l'a trompée la certitude qu'il a eu, dès le premier regard, qu'il s'agissait bien d'un trait gravé sur la paroi. Moment unique de la découverte que partage un aréopage de témoins érudits et qualifiés. Mais la découverte est de double importance. Car, si la couche calcaire stalagmitique qui recouvrait la gravure est déjà une preuve d'ancienneté indiscutable, l'étude rapide de la brèche ossifère va permettre une datation "irrécusable". En effet, en dégageant la brèche, l'abbé a constaté "*la présence de silex du Magdalanien supérieur, des fragments de bois renne, d'os gravés, d'un andouiller ... Notre gravure existait donc au Magdalénien supérieur*". Il n'en espérait pas tant ! La gravure qu'il croyait du Magdalénien supérieur, est plus ancienne encore. L'abbé est revenu plusieurs fois à Sainte-Eulalie où il a effectué des découvertes successives de gravures. Il a relevé au total 3 rennes et un petit animal indéterminé. (Le 3^{e} renne a été découvert par A. Niederlender et baptisé "Renne Niederlender" par le chanoine Albe et A. Viré dans le chapitre de leur livre "l'Hébrardie" qui est consacré à Sainte-Eulalie.

Au moment de son intégration au CNRS, en 1968, Michel Lorblanchet rencontre l'abbé Lemozi, qu'il connaît depuis quelques années déjà. Il lui fait part des recherches qu'il poursuit sur l'art paléolithique, dans le cadre d'une thèse de doctorat de préhistoire à la Sorbonne, et de sa responsabilité, en tant que conservateur, de l'organisation du nouveau musée de Cabrerets. Ce qui ravit l'abbé, heureux de constater la continuation de ses travaux. Il l'encourage et lui remet des livres et des documents inédits, notamment sur l'abri Murat et la grotte Sainte-Eulalie. Michel Lorblanchet, dans sa thèse, a confirmé toutes les observations de A. Lemozi à Sainte Eulalie. Il a souligné, en particulier, le fait que les gravures étaient bien recouvertes par un niveau archéologique du Magdalénien supérieur, et s'est étonné "*que tous les préhistoriens se fondant sur les quelques caractères stylistiques fournis par la seule figure connue (celle du premier renne), aient ensuite sans hésitation attribué les gravures de Sainte-Eulalie au Magdalénien supérieur*" (Lorblanchet 1973:317). Au cours de ses travaux dans la grotte, de 1969 à 1971, M. Lorblanchet a identifié et relevé 59 figurations pariétales. Il a effectué des fouilles au pied de la paroi gravée qui ont révélé une stratigraphie comportant de riches niveaux solutréen, Magdalénien III, Magdalénien IV et Magdalénien VI. Ce dernier niveau recouvrant les gravures pariétales. Il a également montré que les gravures ont été exécutées par les Magdaléniens III, il y a 15.000 ans environ, grâce à deux datations au radiocarbone sur des ossements du niveau du Magdalénien III. Sainte-Eulalie est donc une des rares grottes ornées européennes stratigraphiquement et objectivement datée.

L'on peut s'étonner que l'abbé n'ait pas fait une étude plus approfondie des parois, et que ce soit A. Niederlender qui ait découvert "le 3^{e} renne". Mais il faut se souvenir que A. Lemozi est d'abord prêtre avec la responsabilité d'une paroisse, ce qui représente une charge importante. Espagnac, bien que située sur la vallée du Célé, est distante de 17 kms de Cabrerets, et l'abbé ne dispose à cette époque pour se déplacer que d'une bicyclette[19]. Enfin, les gisements, lors de leur découverte, étaient ouverts à toute personne intéressée, et aucune autorisation pour l'étude du site n'était nécessaire, si ce n'est l'accord du propriétaire.

Pourtant, c'est avec la découverte du "Renne gravé de Sainte-Eulalie" que A. Lemozi acquiert définitivement "sa renommée" de spécialiste de l'art paléolithique. Il a, ce 3 septembre 1920, agi en toute certitude, en savant qualifié.

On peut vraiment dire, dès lors, qu'il est l'inventeur de "l'art pariétal paléolithique du Quercy".

C'est une reconnaissance nationale de sa qualité de préhistorien qui lui est faite, lorsqu'à l'initiative d'Armand Viré, paraît dans le Bulletin de la Société Préhistorique Française, un article sur les découvertes des grottes Marcenac et Sainte Eulalie. Cet article, paru dans le bulletin de la SPF en 1920, sera intégralement reproduit dans le bulletin de la Société des Etudes du Lot, en 1921.

La grotte de Pech Merle

L'igue David - Chronique d'une découverte

Dès son arrivée à Cabrerets à l'automne 1919, l'abbé, comme nous l'avons dit, entreprend de former les enfants de la paroisse à la spéléologie. Il oriente les plus intéressés et téméraires d'entre eux vers la recherche de stations préhistoriques, leur demandant de lui signaler toutes igues ou abris qu'ils pourraient connaître. "*Il est permis de penser, sans aucune hésitation, que cet entraînement et ces initiatives furent le point de départ des découvertes futures de Cabrerets*". C'est ainsi que le dimanche 15 février 1920, André David, enfant du catéchisme âgé d'une douzaine d'années, lui signale

[19] Peu après cette découverte, Henri, son frère aîné, qui a toujours le souci d'aider son cadet, lui offre une automobile. Mais l'abbé, peu doué pour la conduite, après une ultime avanie, abandonne le véhicule dans un fossé. Il en fait généreusement don à un chauffeur plus habile, mais nécessiteux. Henri peu rancunier, lui achètera sa première motocyclette qui fera bientôt partie de la "légende de l'abbé !" (J.P. Lemozie, com. or).

Figure 58 - Premières visites à Pech-Merle. De gauche à droite : André David et sa sœur, Victor David, M. de Braquilanges, Melle Georgina Murat, Jean et Henriette Lebaudy (collection M. de Braquilanges).

dans son bois du Pech Merle (aussi appelé Pech Grand), une faille étroite qui, dit-on, pendant la révolution servit de cachette à des prêtres réfractaires. C'est là que, souvent, le jeune David, accompagné d'Henri Dutertre employé agricole dans la ferme familiale, vient garder les brebis du Pech Delmas. Rappellons que le prêtre, bien que modeste toujours, arrive avec une renommée de scientifique. Son goût de communiquer son savoir et sa passion de la préhistoire, ce qu'il dit aux enfants, ce qu'il leur montre (le matériel archéologique déjà récolté), sont autant d'éléments propres à soulever les enthousiasmes, à révéler des imaginations et des besoins de découvertes jusque là endormis. Bien avant l'arrivée de l'abbé, l'adolescent a rêvé de visiter cette igue. Mais l'aventure lui est interdite. Trop dangereuse dit le père. Et André d'obéir. La venue de l'abbé bouleverse les interdits, et la tentation de prospecter l'igue est trop grande pour ne pas en parler et tenter une incursion. Ce même jour, l'abbé opère un commencement d'exploration avec "un petit groupe d'enfants, tous curieux et avides de connaître"[20]. Une première visite fort limitée, au cours de laquelle de belles concrétions sont repérées. Seuls les 80 premiers mètres à droite de la grotte sont explorés (A.D. "Cahier-Souvenirs"). L'abbé ne va pas plus loin. A la lueur des bougies, il n'a rien vu qui soit susceptible de l'intéresser. Dans son journal de spéléologie et de préhistoire, à la date du 15 février 1920, il note : "*visite minutieuse des lieux... pas de vastes salles mais de jolis couloirs ; ossements divers de capridés, de bovidés, de sangliers... plus ou moins pétrifiés. Jusqu'ici aucun de ces vestiges des hommes préhistoriques, qui sont le but principal de mes recherches*". Autant dire que l'igue a souvent servi de dépotoir, comme cela se faisait alors. Les cadavres d'animaux crevés étant jetés dans le trou le plus proche.

Pourtant, toujours dans son journal, il trace un premier plan de la grotte ; la partie explorée. Plan qu'il complétera, plus tard, au fur et à mesure des expéditions et des découvertes. Fin du premier épisode.

Mais le jeune David cogite, c'est certain. Pendant deux ans, rien ne se passe, sauf cette initiation à la spéléologie, qui continue, et donne au fil des expéditions plus de confiance en soi et d'aisance en milieu souterrain. Nourri de toutes les légendes qui courent sur cette igue, l'affirmation de son père lui-même qui dit s'y être glissé et abrité au cours de gros orages, du récit que firent en 1917 deux apprentis spéléologues, H. Redon et A.Touzery, qui prétendaient avoir visité l'igue jusqu'à une très belle salle, récompense de tous leurs efforts, il est obsédé par son désir d'une exploration plus importante que celle menée en 1920. Le contexte se prête à ses rêves d'inventeur. La popu-

[20] Parmi lesquels André David, Henri Dutertre, Louis Gineste, Henri Vinel.

lation d'après-guerre n'a qu'un souhait... vivre... recommencer, et le pays qu'une volonté... prospérer. Dans ce milieu rural, aux terres pauvres vouées à une polyculture traditionnelle et à l'élevage des brebis, se glisse l'idée d'un tourisme de classe porteur d'une économie nouvelle, friand d'originalités naturelles. Et la nature est là, justement, qui pourvoit. Les recherches spéléologiques effectuées dans le nord du département depuis la fin du XIX[e] siècle, notamment avec les expéditions Martel à Padirac, celles réalisées par Armand Viré à Lacave, ont mises au premier plan du département la vallée quercinoise de la Dordogne. Enfin l'aménagement et l'ouverture au public du gouffre de Padirac, des grottes de Lacave et de Presque, forment avec Rocamadour un circuit touristique grandement fréquenté. A Rocamadour et ses sites naturels environnants, la vallée du Lot n'a que Saint-Cirq Lapopie à proposer. Malgré la beauté de la cité, c'est encore trop peu pour que se déplacent la foule des touristes. Or le département du Lot considère que le coeur du Quercy est, avant tout, représenté par les vallées du Lot et du Célé. Il n'est d'ailleurs pas faux de penser que ces vallées recèlent des trésors, semblables à ceux des vallées de la Dordogne et de la Vézère. L'abbé n'est-il pas à Cabrerets pour permettre ou provoquer ces découvertes ?

Spontanément Eugène Grangié, délégué départemental du Touring Club de France, cite La Fontaine quand il s'agit de prospection spéléologique : "Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place où la main ne passe et repasse..." C'est dire l'état d'esprit qui règne alors, tout de fierté de ce que l'on possède et que la nature met si généreusement à portée, et l'idée d'un profit par l'exploitation de ces sites. La volonté de développer un tourisme égal à celui du Périgord est écrite dans la presse.

"*Si à l'incomparable Padirac, si à Lacave et à Presque, Cabrerets donnait une réplique digne d'eux et aussi largement accessible, le Quercy tout entier en recevrait un bénéfice considérable et de renommée et de gain matériel. Il ne faut pas oublier que pour amener un tourisme qui paye, pour le retenir surtout dans une région, quelques attractions même sensationnelles ne suffisent pas , il en faut une vraie collection répartie avec art sur tout le territoire. Chez nous c'est ce qui manque le moins ! le sol quercynois nous prodigue les moyens de nous enrichir...*"

On ne peut être plus clair ! Et si cela s'écrit, cela se dit, et le jeune David n'est pas sourd. Encore pense-t-on surtout à l'aménagement et à la visite de salles souterraines magnifiquement décorées. La nature est un "Temple". Le mot restera. L'abbé, seul, poursuit ses recherches, étranger à toute ambition matérielle. En homme de science, il ne souhaite que pénétrer les secrets du passé et de la nature. Il ne cherche pas l'argent, mais l'Homme, présent partout sur cette terre qui est la sienne. Ce qu'il veut ce sont des rencontres.

Il poursuit son labeur et, dès qu'il le peut, il reprend pelles et pioches et fouille dolmens et tumulus, proches de Cabrerets, aidés par des ouvriers, des amis, que ses travaux intéressent. Et les rencontres heureuses se multiplient. Pas seulement les jeunes de Cabrerets avec lesquels, pour certains d'entre eux comme Henri Vinel, il entretiendra toute sa vie une relation d'amitié et de confiance, mais d'autres plus adultes, toute d'intérêt intellectuel et de passion commune pour l'archéologie. Ainsi ses fonctions de prêtre l'amènent-elles à faire la connaissance, dès son installation à la cure, de Marie-Anne de Gouvion Saint-Cyr, propriétaire du château de Cabrerets, petite-filles du comte Murat. Une estime réciproque va les lier jusqu'à la disparition prématurée de la châtelaine, en 1938. D'emblée, très pieuse, elle apprécie chez l'homme de Dieu sa vocation sans détour, sa douceur naturelle, l'art d'écouter qu'il met au profit de tous, son désintéressement, et ... la passion de l'homme de science. Elle lui présente sa proche famille, les personnes auxquelles elle est le plus attachée. Sa tante Melle Georgina Murat, à la forte personnalité, et un jeune couple tout nouvellement marié, son cousin Jean Lebaudy, industriel, épris d'art et de culture, et sa femme Henriette de Ganay. Là encore, l'estime est réciproque et les travaux de l'abbé suscitent, immédiatement, chez Jean Lebaudy un intérêt sincère. Ainsi, c'est en famille que s'effectuent les fouilles du tumulus des Igues (cne de Cabrerets), que l'abbé organise les 22 et 23 juin 1922. "*Nous avons commencé les fouilles le 22 juin, avec le précieux concours de la famille Lebaudy, de Melle Georgina Murat et de Melle de Gouvion Saint-Cyr. Mr Gabriel Faurie* (propriétaire du tumulus) *a bien voulu se joindre à nous, après nous avoir fait le meilleur accueil ... Deux ouvriers très dévoués, MM Andrieux et Couderc, ont fait les travaux les plus pénibles*" (Lebaudy & Lemozie in "Le tumulus des igues", 1922). C'est dans la joie, avec ardeur et un intérêt grandissant pour les trésors archéologiques enfouis dans la terre quercinoise que se passent ces 2 journées. Peut-être aussi l'archéologie est-elle à la mode, du moins dans certains milieux. Ce qui apparaît très vite et que partagent l'abbé et la famille Murat c'est l'amour, tel est bien le mot qu'il faut employer, qu'ils portent à ce pays. Leur engagement financier et désintéressé, quelques mois plus tard, en sera la plus juste preuve.

1922 ! Année riche en événements qui vont être déterminants dans la vie de l'abbé et pour l'avenir d'une petite commune encore inconnue : Cabrerets.

Au printemps, le jeune André David décide de poursuivre ses investigations dans l'Igue de Pech Grand. Il a maintenant 14 ans, une expérience éprouvée du milieu souterrain, grâce à l'abbé, une volonté plus affirmée et de l'autorité sur le jeune ouvrier de la famille, Henri Dutertre (même âge). Il croit ce que dit l'abbé, que, proche de Cabrerets, il est probablement des lieux ornés, comparables à ceux du Périgord. Les peintures paléolithiques de la grotte de Marcenac, les rennes gravés de la grotte de Sainte-Eulalie, mis au jour en 1920 en sont la preuve. Il n'y a pas que du rêve dans la tête bien faite du jeune André, mais le secret espoir, et peut-être une prescience, que ces trésors là pourraient bien être sous les "terres" de la propriété familiale, encore qu'il n'espère probablement que la découverte de salles géologiques, touristiquement exploitables.

Deux ans après leur première visite, ils reprennent donc, Henri Dutertre et lui, l'exploration de l'Igue. Ils ont été prévoyants. C'est avec pelles et pioches, qu'en avril 1922, ils parcourent le même chemin que celui emprunté le 15 février 1920. Il leur suffit de quelques pelletées pour enlever la terre qui obstrue le fond de la galerie, et c'est l'éblouissement. Ils ont abouti à une salle arrondie, de 45 mètres de diamètre, sur 3 à 4 mètres de haut, qu'on dénommera "la Salle Blanche". Rien ne mérite autant ce nom. Tout est immaculé, d'une blancheur lumineuse, le sol, que nul jamais n'a foulé, les concrétions superbes. Moment d'émotion pure. Ils avancent et contemplent à la seule lumière des

bougies, qu'ils lèvent et abaissent au rythme de leur marche, le lieu magique où ils sont parvenus. Une chose est sûre, les parisiens Touzéry et Redon[21], n'ont pas pénétré dans ce lieu. D'ailleurs ont-ils vraiment visité l'Igue, plusieurs fois comme ils l'ont affirmé ? V. David doute et pense à des vantardises de citadins. Pour André et Henri, c'est un bonheur intime, une première.

Ils informent l'abbé qui visite avec eux cette salle aux alentours de Pâques. Il reviendra plus tard en compagnie d'un ami dévoué, Pierre Colonge, pour une étude et un inventaire minutieux du lieu. Leur retour, dramatique, restera marqué dans la mémoire de l'abbé qui en fit en plusieurs occasions le récit. "*Je n'ai pas à rappeler ici combien cette visite fut dramatique, n'ayant pu avec mon aide Pierre Colonge, pendant plusieurs heures mortelles retrouver la sortie, faute de l'avoir repérée au début de l'exploration*".

Cette aventure n'est que la première d'une longue série dans l'épopée de la découverte des grottes de Pech Merle. Les deux garçons exultent et, enhardis par ce premier succès, poursuivent leur recherche. Quelques jours plus tard, dans la direction opposée à la "Salle Blanche", ils empruntent un étroit boyau d'une longueur de 116 mètres et aboutissent d'abord à un "précipice" (qui servira longtemps de point de repère dans cet inextricable réseau souterrain), puis à une "Salle Rouge", de forme allongée, longue de 150 mètres environ. La salle est suffisamment belle pour récompenser une exploration difficile, mais le charme est rompu quand ils découvrent des débris de corde, preuve que d'autres explorateurs les ont précédés. Comme eux, A. Touzéry et H. Redon se sont péniblement frayé un passage entre les concrétions, et ont avancé jusqu'à la galerie. Ainsi le récit de leur exploit était bien vrai ! L'abbé visite à son tour la "Salle Rouge", constate l'intérêt géologique et la beauté de celle-ci, mais ne trouve rien de ce qui le préoccupe. Nulle trace de préhistoire. Cependant les difficultés d'accès, la complexité du réseau l'inquiète tout comme l'inquiète la hardiesse des deux garçons. Dans l'euphorie les jeunes gens parlent, le bruit de leur découverte circule, l'abbé confirme l'existence de la "grotte David", et le 22 juillet le Journal du Lot titre : "Une merveille souterraine la grotte David".

L'article commence ainsi : "*En de courtes notes, formulées en termes dithyrambiques, mais souvent inexacts, la plupart des grands journaux ont fait part récemment au public de la découverte en Quercy d'une nouvelle grotte*". Il se dit beaucoup de choses sur cette grotte, mais peu l'ont visitée. Seuls quelques spécialistes, comme Armand Viré, ont participé à l'exploration scientifique que l'abbé a conduite au mois de Juin. Eugène Grangié, Président de la Société des Etudes du lot et Délégué départemental du Touring Club de France, s'adresse à l'abbé Lemozi et le convainc d'organiser une visite. Pour permettre de guider des personnes inexpérimentées, plusieurs journées sont consacrées à déblayer les boyaux les plus étranglés. Le 14 juillet 1922 l'abbé Lemozi, en compagnie d'André David, accueille un groupe enthousiaste d'une quinzaine de personnes.

"*Nous voici transformés en mineurs de fantaisie. On se partage le lot de bougies, on vérifie le fonctionnement fragile des lampes électriques de poche. Et la descente s'opère. Elle est facile grâce à une échelle, grâce surtout à une longue corde attachée à un baliveau*". La visite de la Salle Blanche éblouit. Il n'est question que de la pureté des concrétions, du sol semblable à de la neige durcie, "immaculée", de "givre étincelant". Et l'on ne peut que se demander quel a pu être l'état du sol quelques visites plus tard ? Les difficultés du parcours menant à la Salle Rouge éliminent plusieurs participants qui préfèrent sortir, mais l'émerveillement que suscite la visite des deux salles amène à considérer comme nécessaire et possible l'ouverture au public de l'ensemble déjà exploré. La fin de l'article ne laisse aucun doute à ce sujet. E. Grangié écrit : "*Nous avons rapporté de notre visite la double impression suivante : cette grotte mérite d'être rendue à tous praticable ; cet aménagement paraît relativement aisé*". Ce qui est pure utopie. Mais c'est l'idée que retient la famille David, l'exploitation possible de leur grotte. Le mois d'août est très actif. L'abbé poursuit ses investigations dans la grotte David. le 1er Août, il a l'honneur d'accueillir le grand spéléologue français A.E. Martel accompagné d'André Niederlender, pour une longue journée d'étude. En effet, outre la visite des 2 salles, Martel va établir, en 6 heures, un plan sommaire et provisoire de la Salle Rouge. Il s'intéressera à l'évolution géologique de la grotte, et rédigera à ce sujet un ensemble d'observations que A. Lemozi introduira dans son ouvrage sur Pech Merle paru en 1929. Peu après au cours du même mois, l'abbé, toujours en quête du moindre indice archéologique, entreprend une visite minutieuse, sorte d'état des lieux, de la Salle Rouge, comme il l'avait fait précédemment pour la Salle Blanche. Comme souvent, au cours de ses séances d'étude, un petit groupe de personnes s'est joint à lui. Outre André David qui presque toujours l'accompagne, et ses parents, P. Maurel et M. Marcenac (Conseillers municipaux) sont présents. L'on sait la passion qui anime l'abbé et le plaisir qu'il aura toute sa vie à partager ses connaissances. Cet enthousiasme communicatif provoque souvent chez les visiteurs le désir de participer à la découverte, et le jeune André n'est pas le dernier à vouloir tenter l'aventure. Ce jour là, au retour, ils sont trois, bien décidés à poursuivre l'exploration, le jeune André, l'abbé et le conseiller Maurel. L'initiative qu'ils prennent alors sera déterminante dans la découverte des salles ornées de Pech Merle.

Abandonnant les autres participants, après avoir contourné ce que les enfants appellent "le précipice", ils s'engagent à la lueur de "courtes" bougies dans un boyau rampant, humide, gluant d'argile, inondé dans ses parties basses, fort éloigné de la faille initiale, et situé à 3 mètres au-dessus du passage habituellement utilisé. "*Ce couloir inconnu est vierge de toute empreinte humaine*". Après un parcours de 6 mètres, le boyau se rétrécit, il est au-delà complètement bouché par des concrétions calcaires. Ils progressent quasiment dans l'obscurité, le thorax et la tête comprimés par l'étroitesse du passage ; le souffle court, pouvant à peine répondre aux appels de ceux qui les attendent près du précipice et, inquiets, s'impatientent. Pourtant, ils ont encore le réflexe de se saisir de blocs mobiles trouvés au sol pour attaquer et détruire l'obstacle. Le défilé franchi, le boyau n'est guère plus confortable, à peine un peu plus large et le plafond toujours aussi bas.

[21] Vers 1917, deux jeunes étudiants H. Redon et A. Touzéry, son cousin, visitèrent plusieurs fois l'Igue David, avec l'intention d'emporter des souvenirs. Les débris de corde trouvés dans la Salle Rouge attesteront de leur passage, comme ils l'avaient effectivement fait savoir. C'est la guerre et leur appel sous les drapeaux qui mirent fin à leurs incursions. H. Redon, chirurgien des Hôpitaux de Paris, professeur de la faculté de médecine de Paris. Il invente un drain souple, percé de trous, qui porte son nom, "le redon", et qui sert à assainir les plaies. A. Touzéry trouvera la mort, à la guerre, en 1917.

Fatigués, ils doivent lutter, sur une dizaine de mètres, contre une déclivité très raide. Courageusement ils parcourent ainsi une trentaine de mètres avant de se heurter à un nouvel obstacle. La voûte affaissée est collée au sol par des colonnes stalagmitiques. Une fois encore, à l'aide de percuteurs de fortune, ils ouvrent une brèche assez grande pour que passe André : "*Avance un peu avons-nous dit au jeune David, tu nous avertiras et nous tâcherons de te rejoindre*" (Lemozi 1929:5). Après trois minutes "particulièrement pénibles", André leur annonce qu'il peut marcher debout ; luxe inimaginable dans ces parages. Il avance encore sur une quinzaine de mètres et "annonce très ému qu'il se trouve face à des précipices dangereux" et que sa bougie brûle difficilement. L'expédition est annulée. On lui ordonne un retour immédiat. De toute façon, mal équipés, épuisés, à moitié asphyxiés, ils ne peuvent avancer davantage. Les bougies, ou ce qu'il en reste, par suite de manque d'air ou d'émanations dangereuses se maintiennent difficilement allumées.

C'était une folie que cette visite du "mystérieux" couloir. Et pourtant, ce jour-là, ils étaient sur le chemin qui mène aux peintures, et qui sera régulièrement emprunté pour l'étude de la grotte. Il est décidé que l'exploration sera reprise prochainement avec le matériel nécessaire... mais l'abbé Lemozi ignore encore qu'elle se fera sans lui !

Le 6 septembre 1922, le jeune Henri Dutertre vient le trouver et lui annonce que, dans la nuit du 4 septembre, la famille David a organisé "*à son insu*", une expédition dans l'Igue de Pech Merle à laquelle, avec quelques amis de la famille, il a participé. Ils ont repris le chemin ouvert en août par l'abbé, le conseiller Maurel et André David. Ils ont brisé les concrétions qui faisaient obstacles, contourné avec précaution divers entonnoirs, opéré à l'aide de cordes une rapide dégringolade et abouti "*dans une immense salle, aux belles proportions, longue de 140 mètres et large d'une quinzaine de mètres*", à la hauteur de "l'homme blessé". L'entreprise a été soigneusement préparée, presque secrètement. Rien ne justifie l'absence du prêtre, si ce n'est la volonté des propriétaires de rester maîtres de l'affaire. En effet, l'exaltation des récentes découvertes, la venue en juin de spécialistes, dont Armand Viré puis en août celle de E.A. Martel, leur intérêt de scientifiques pour la grotte, portent à croire que le réseau souterrain est exceptionnel. Les articles dans la presse ont également joué leur rôle. Si l'abbé est choqué qu'on l'ait ainsi écarté, il n'en écoute pas moins avec attention le récit d'Henri. Car le plus extraordinaire est que sur les parois, à la lueur des bougies, ils ont découvert des peintures ! Le même jour, André, venu voir l'abbé avec Henri, confirme les dires de son camarade. Sur les parois de la grande salle, mais aussi sur celles de diverticules qu'ils ont également explorés cette nuit là, ils ont remarqué "*des signes mystérieux, noirs ou rouges, des mains, et des dessins d'animaux qu'ils interprètent de façon fantaisiste comme étant des tortues, des oiseaux, des serpents, des béliers, des éléphants... et même des boules de billard!... qui ne seront être que des pisolithes*" (fig. 59). L'abbé apprend la colère de Victor David, le père, qui croit voir dans les peintures l'oeuvre de vandales ! Il est convaincu que les jeunes Touzéry et Redon ont, par jeu, saccagé la grotte.

"*La première pensée de ces explorateurs, peu familiarisés avec les oeuvres d'art préhistoriques, fut d'accuser H. Redon et A.Touzéry d'avoir exécuté les peintures par manière de plaisanterie*" (Lemozi 1950:13).

Avec la découverte des peintures, le rêve qui a conduit l'expédition s'écroule. Après les deux premières salles déjà révélées, la "Salle Rouge" et la "Salle Blanche", l'on pensait probablement ouvrir au public un vrai parcours de splendeurs géologiques. Est-ce pour cela que, la famille David a préféré se taire ? Cette information est le déclic. L'abbé sait dès lors, avec certitude, que la lecture des représentations est erronée. Comme il sait, pour avoir minutieusement étudié la configuration des lieux, que Touzéry et Redon n'ont jamais pu pénétrer dans les salles peintes "qu'ils n'ont d'ailleurs point soupçonnées". Les galeries préhistoriques, que l'abbé espérait tant trouver, étant isolées de la "Salle Rouge" par une importante cloison rocheuse. Et les jeunes gens, en 1917, n'ont visité que la "Salle Rouge". La confiance que lui témoignent les deux adolescents est aussi un indice. A travers tant d'interprétations extravagantes, ils pensent avoir vu "*des bisons, ces derniers semblables aux bisons figurés par plusieurs de nos dessins de l'Abri Murat...*" La formation à la préhistoire dispensée aux jeunes de Cabrerets a porté ses fruits. Ils savent que seul l'abbé est capable d'identifier ces peintures.

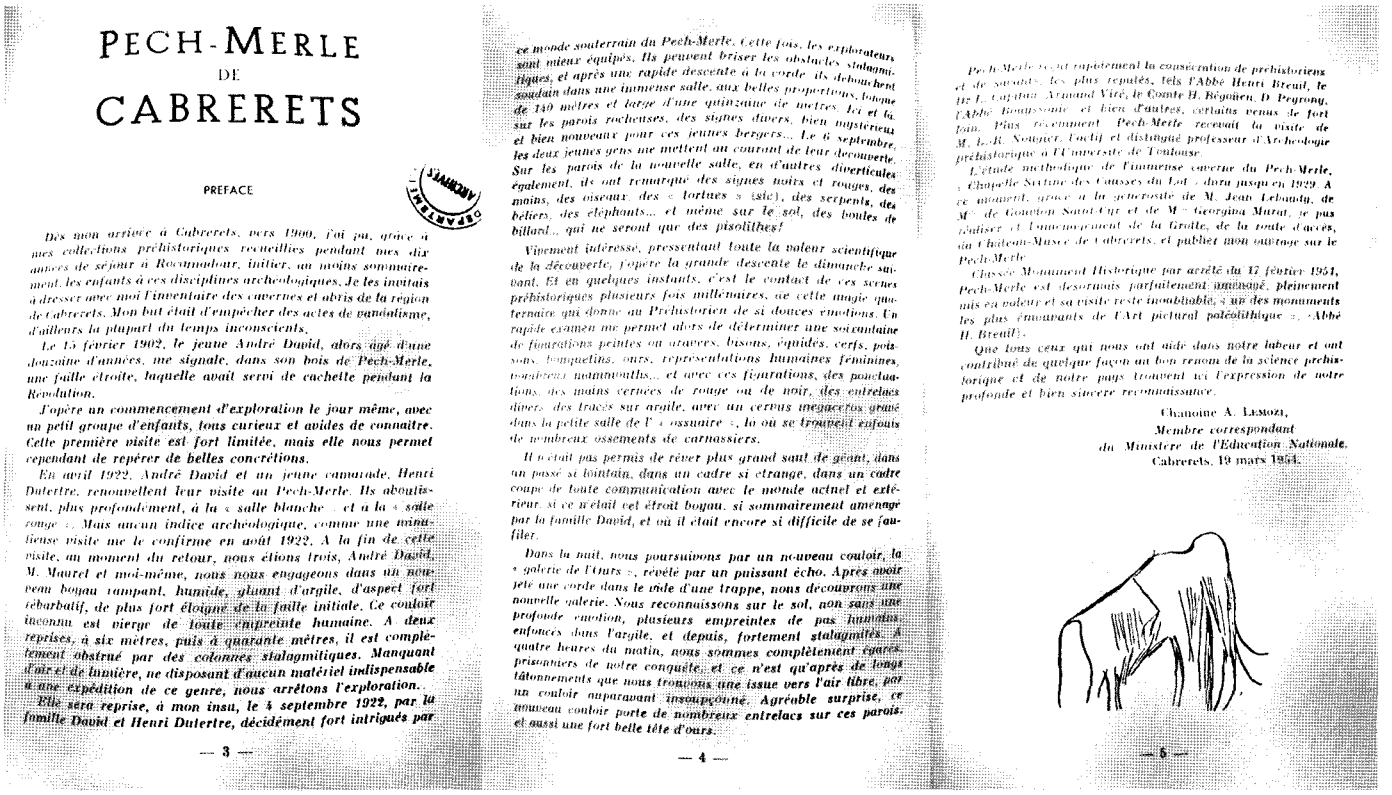
Le dimanche suivant, A. Lemozi, impatient et pressentant une découverte exceptionnelle "*opère à son tour la grande descente*". Il lui suffit d'un regard pour comprendre toute l'importance scientifique de ces représentations. Bouleversé, il identifie, après un bref examen, une quarantaine de figurations peintes ou gravées. "*... Je pus déterminer une quarantaine d'animaux peints ou gravés, parmi lesquels le mammouth, le bison, le cheval, etc. Les oiseaux et les tortues dont on m'avait parlé, la veille, étaient en réalité des bisons silhouettés ; les serpents, des mammouths schématisés, les béliers, des chevaux ponctués, etc.* " (Lemozi 1950:13).

L'émotion est à son comble, et malgré la présence d'autres visiteurs (dont la famille David), venus avec lui ce jour là, il est le seul à vivre et comprendre ce qu'il voit. Il est certain que ces scènes sont préhistoriques et plusieurs fois millénaires. Ce qu'il admire dépasse ses espérances.

"*Il n'était pas permis de rêver plus grand saut de géant, dans un passé si lointain, dans un cadre si étrange... coupé de toute communication avec le monde actuel et extérieur, si ce n'était cet étroit boyau, si sommairement aménagé par la famille David, et où il était encore si difficile de se faufiler*".

Il sait aussi que ce n'est qu'un début, que l'aventure ne s'arrête pas là et que la grotte recèle encore bien d'autres richesses. Plus tard, au cours de nombreuses visites, souvent en compagnie d'André David, il découvrira "*plusieurs autres séries de dessins, peintures ou gravures où figurent les cervus mégaceros, des représentations humaines et féminines, de nombreux entrelacs, des signes divers (hyène, grand ours, etc.)*". Cependant malgré l'exaltation du moment, il se sent lésé, lui qui méritait plus que tout autre d'être invité à l'exploration du 4 septembre.

Il en conservera toute sa vie le regret. Le silence de l'abbé, à ce sujet, est le reflet de son état d'esprit, de cet engagement qu'il a pris au séminaire de ne jamais céder à l'amertume, de se plier à la volonté de Dieu. Il s'est engagé à être celui qui "ne dit jamais du mal des autres", et sait être reconnaissant des bienfaits qui lui sont donnés. Pourtant au terme de sa vie, quand son oeuvre, déjà oubliée par beaucoup de ses concitoyens, sera revendiquée par d'autres, il exprimera auprès des siens sa peine



PECH-MERLE
DE
CABRERETS

PREFACE

Dès mon arrivée à Cabrerets, vers 1900, j'ai pu, grâce à mes collections préhistoriques recueillies pendant mes dix années de séjour à Rocamadour, initier, au moins sommairement, les enfants à ces disciplines archéologiques. Je les invitais à dresser avec moi l'inventaire des cavernes et abris de la région de Cabrerets. Mon but était d'empêcher des actes de vandalisme, d'ailleurs la plupart du temps inconscients.

Le 15 février 1902, le jeune André David, alors âgé d'une douzaine d'années, me signale, dans son bois de Pech-Merle, une faille étroite, laquelle avait servi de cachette pendant la Révolution.

J'opère un commencement d'exploration le jour même, avec un petit groupe d'enfants, tous curieux et avides de connaître. Cette première visite est fort limitée, mais elle nous permet cependant de repérer de belles concrétions.

En avril 1922, André David et un jeune camarade, Henri Dutertre, renouvellent leur visite au Pech-Merle. Ils aboutissent, plus profondément, à la « salle blanche » et à la « salle rouge ». Mais aucun indice archéologique, comme une minutieuse visite me le confirme en août 1922. A la fin de cette visite, au moment du retour, nous étions trois, André David, M. Maurel et moi-même, nous nous engageons dans un nouveau boyau rampant, humide, glissant d'argile, d'aspect fort décourageant, de plus fort éloigné de la faille initiale. Ce couloir inconnu est vierge de toute empreinte humaine. A deux reprises, à six mètres, puis à quarante mètres, il est complètement obstrué par des colonnes stalagmitiques. Manquant d'air et de lumière, ne disposant d'aucun matériel indispensable à une expédition de ce genre, nous arrêtons l'exploration.

Elle sera reprise, à mon insu, le 4 septembre 1922, par la famille David et Henri Dutertre, décidément fort intrigués par

— 3 —

ce monde souterrain du Pech-Merle. Cette fois, les explorateurs sont mieux équipés. Ils peuvent briser les obstacles stalagmitiques, et après une rapide descente à la corde ils débouchent soudain dans une immense salle, aux belles proportions, longue de 140 mètres et large d'une quinzaine de mètres. Ici et là, sur les parois rocheuses, des signes divers, bien mystérieux et bien nouveaux pour ces jeunes bergers... Le 6 septembre, les deux jeunes gens ne mettent au courant de leur découverte. Sur les parois de la nouvelle salle, en d'autres diverticules également, ils ont remarqué des signes noirs et rouges, des mains, des oiseaux, des « tortues » (sic), des serpents, des béliers, des éléphants... et même sur le sol, des boules de billard... qui ne seront que des pisolithes!

Vivement intéressé, pressentant toute la valeur scientifique de la découverte, j'opère la grande descente le dimanche suivant. Et en quelques instants, c'est le contact de ces scènes préhistoriques plusieurs fois millénaires, ce cette magie quaternaire qui donne au Préhistorien de si douces émotions. Un rapide examen me permet alors de déterminer une soixantaine de figurations peintes ou gravées, bisons, équidés, cerfs, poissons, bouquetins, ours, représentations humaines féminines, tectiformes mammouths... et avec ces figurations, des ponctuations, des mains cernées de rouge ou de noir, des entrelacs divers, des traces sur argile, avec un cervus inégalement gravé dans la petite salle de l'« ossuaire », là où se trouvent enfouis de nombreux ossements de carnassiers.

Il n'était pas permis de rêver plus grand saut de géant, dans un passé si lointain, dans un cadre si étrange, dans un cadre coupé de toute communication avec le monde actuel et extérieur, si ce n'était cet étroit boyau, si sommairement aménagé par la famille David, et où il était encore si difficile de se faufiler.

Dans la nuit, nous poursuivons par un nouveau couloir, la « galerie de l'Ours », révélé par un puissant écho. Après avoir jeté une corde dans le vide d'une trappe, nous découvrons une nouvelle galerie. Nous reconnaissons sur le sol, non sans une profonde émotion, plusieurs empreintes de pas humains enfoncés dans l'argile, et depuis, fortement stalagmités. A quatre heures du matin, nous sommes complètement égarés, prisonniers de notre conquête, et ce n'est qu'après de longs tâtonnements que nous trouvons une issue vers l'air libre, par un couloir apparaissant insoupçonné. Agréable surprise, ce nouveau couloir porte de nombreux entrelacs sur ces parois, et aussi une fort belle tête d'ours.

— 4 —

Pech-Merle vient rapidement la consécration de préhistoriens et de savants les plus réputés, tels l'Abbé Henri Breuil, le Dr L. Capitan, Armand Viré, le Comte H. Bégouën, D. Peyrony, l'Abbé Boussenie et bien d'autres, certains venus de fort loin. Plus récemment Pech-Merle recevait la visite de M. L.-R. Nougier, l'actif et distingué professeur d'Archéologie préhistorique à l'Université de Toulouse.

L'étude méthodique de l'immense caverne du Pech-Merle, « Chapelle Sixtine des Causses du Lot » dura jusqu'en 1929. A ce moment, grâce à la générosité de M. Jean Lebaudy, de Mme de Gontaut Saint-Cyr et de Mme Georgina Murat, je pus réaliser et l'aménagement de la Grotte, de la route d'accès, un Château-Musée de Cabrerets, et publier mon ouvrage sur le Pech-Merle.

Classé Monument Historique par arrêté du 17 février 1951, Pech-Merle est désormais parfaitement aménagé, pleinement mis en valeur et sa visite reste inoubliable, à un des monuments les plus émouvants de l'Art pictural paléolithique ». «Abbé H. Breuil».

Que tous ceux qui nous ont aidé dans notre labeur et ont contribué de quelque façon au bon renom de la science préhistorique et de notre pays trouvent ici l'expression de notre profonde et bien sincère reconnaissance.

Chanoine A. LEMOZI,
Membre correspondant
du Ministère de l'Education Nationale.
Cabrerets, 19 mars 1954.

— 5 —

Figure 59 - Nougier (L.R.) et Robert (R.), 1954. Pech Merle de Cabrerets. Préface A. Lemozi.

et évoquera cette nuit fabuleuse du 4 septembre, à laquelle il ne fut pas convié et où la famille David découvrit non seulement la grande salle des peintures mais également "l'ossuaire" (J.P. Lemozie, com. or.).

"*Au cours de cette visite, les enfants pénétrèrent, par un étroit boyau de 0,60 m, dans une salle latérale longue de 34 m et large de 0,18 m, que nous avons appelée l'ossuaire*" ("La grotte-Temple du Pech Merle").

L'intervention de l'Abbé Lemozi et l'identification des peintures, la certitude qu'elles sont d'époques paléolithiques, ont pleinement rassuré la famille David. Aucun texte, et cela est dommage, ne raconte vraiment la stupeur, suivie d'une explosion de joie, que cette nouvelle dut provoquer. Oubliée la vindicte contre les jeunes spéléologues Touzéry et Redon, seul subsiste l'incroyable : la découverte d'un site resté inviolé depuis des millénaires. Le jeune André rêvait d'une aventure souterraine, il l'a rencontrée, il la vit, et même elle va continuer pendant des mois, des années, durer toute sa vie ! Qui aurait pu croire une telle chose ?

La nouvelle se répand, les visites se multiplient. Curieux, spécialistes, dans la mesure où ils sont capables de suivre le parcours douloureux et dangereux qui mène aux salles peintes, sollicitent ou sont invités à visiter la grotte. L'abbé Lemozi ne retiendra dans ses écrits que la venue des scientifiques qu'il accueille. Ce n'est pas seulement l'événement sensationnel que représente cette découverte qui l'occupe, mais la compréhension, l'interprétation que pose le déchiffrement des parois ornées. Il éprouve le besoin de confronter ses impressions à celles de personnes compétentes. Le 17 septembre, il est à Rocamadour où il conduit un groupe de pèlerins. Il rencontre le chanoine Albe, l'informe de la récente découverte et exprime son "désir de le voir bientôt" à Cabrerets. Deux jours plus tard, le 19 septembre, le chanoine répond à l'invitation. L'excellent spéléologue qu'il est toujours, n'hésite pas à affronter le chemin difficile qui conduit à la grande salle des peintures. Moment unique pour les deux hommes, qui prend toute sa valeur quand on songe qu'il s'agit de deux religieux, hommes de foi, qu'une réflexion scientifique ne dérange pas. Au cours de cette visite, le chanoine Albe peut être fier de son ancien élève dont il avait reconnu les qualités exceptionnelles. Le jeune séminariste Amédée Lemozi n'a pas démérité. C'est d'égal à égal, dans un même esprit, qu'ils communiquent et s'enthousiasment, prenant le temps d'examiner avec attention les moindres recoins déjà explorés et connus de l'abbé. Promenade rampante des plus fatigante, qui les égare. Tout à leur examen attentif des lieux, ils ont perdu soudain leurs repères. C'est la deuxième fois qu'une telle aventure arrive à l'abbé[22]. Impossible de savoir où ils se trouvent. Ils ne reconnaissent rien. Il y a eu un moment de panique certes avant qu'ils ne comprennent leur erreur d'orientation et retrouvent le bon chemin. Mais cette errance souterraine n'a pas été inutile. Elle les fait aborder un petit boyau, si étroit qu'on ne peut s'y retourner, et dans lequel l'abbé s'est engagé, malgré l'avis contraire du chanoine Albe. Il ne va pas très loin. Devant lui s'ouvre "un grand vide", qui l'incite à revenir en arrière. Mais cette tentative suffit à le convaincre de l'existence d'une autre grande salle. "*L'impuissance de ma bougie à percer la nuit de l'immense vide qui s'ouvrait devant moi, ne me laissèrent aucun doute sur l'existence d'une nouvelle grande salle*" ("La grotte-Temple..."). André David qui, déjà, n'entend pas que la moindre exploration de la grotte

[22] Visite de la "Salle Blanche" avec Pierre Colonges.

lui échappe, affirmera "avoir déjà flairé cet étroit boyau... et promis de l'explorer". C'est d'ailleurs en sa compagnie que l'abbé découvrira cette nouvelle salle.

Suite à sa visite, le chanoine Albe confirme l'authenticité des peintures et rédige plusieurs articles qui paraissent dans différentes revues. Le 30 Septembre 1922, "La Revue religieuse" édite un article récapitulatif "dont l'abbé Breuil eut l'occasion de savourer toute la clarté". Le lendemain, *1er octobre 1922* , dans le journal ecclésiastique "La Défense", publication d'un nouvel article qui se termine par ce voeu : "*Souhaitons qu'un riche mécène permette à Monsieur le curé de Cabrerets de publier, de façon complète et convenable, le résultat de tous ses travaux*". Ainsi, la presse religieuse se fait l'écho des récentes découvertes archéologiques réalisées à Cabrerets. Elle témoigne que l'étude scientifique et archéologique, menée par l'abbé Lemozi, est approuvée par l'Eglise catholique, que celle-ci soutient cette recherche, et qu'elle accepte les premières conclusions émises à propos de cet artiste d'un lointain passé. Le chanoine Albe et l'abbé Lemozi partageant le même avis : qu'il s'agit bien "d'un homme primitif doté d'un profond sentiment de l'Art"... qui "croyait à une autre vie, inspirée de conceptions d'ordre religieux et superstitieux". D'emblée la grotte de Pech Merle est perçue comme un sanctuaire, un lieu de culte.

Très rapidement après la venue du chanoine Albe, l'abbé Lemozi reprend, en compagnie de Victor et André David, l'exploration de la grotte ; et dans la nuit du 22 septembre 1922, c'est un autre incroyable épisode de ce roman d'aventure qu'ils vont vivre !

A chaque visite, il faut emprunter le difficile chemin qui mène à la grande salle des peintures. Mais ce soir là, c'est avec impatience qu'ils se faufilent dans les couloirs étroits et accidentés, certains de l'existence d'une autre galerie préhistorique. L'abbé se fie à son instinct de spéléologue et dirige l'opération. Les voilà, près du mystérieux boyau, avec le matériel approprié qui va leur permettre d'aboutir à une immense galerie décelée par l'écho. V. David, "en homme prudent", refuse d'aller plus loin. Il les attendra à l'entrée du boyau et servira de repère avec sa voix et sa lampe.

L'abbé et André s'introduisent dans un "vrai trou de renard", long de 6 mètres, au bout duquel ils jettent "dans le vide d'une trappe obscure, une corde trop courte" qui les oblige "à faire un grand saut dans l'inconnu". Aussi douloureuse et... périlleuse... qu'ait pu être leur pérégrination dans le réseau complexe de la grotte, la récompense à tant d'efforts dépasse, une fois encore, leur attente. Quatre mètres plus bas, ils retrouvent un paysage géologique, qu'ils parcourent éblouis, s'émerveillant de la richesse et de la diversité des beautés naturelles (fig. 60).

"*Nous allons et venons dans une immense galerie, absorbés dans la contemplation de cent petites merveilles : "disques, ossements divers, colonnes brisées, draperies multicolores, quelque fois sonores, lacs scintillants*" ("La grotte-Temple..."). Le temps s'est aboli. Le passé rejoint le présent. Ils ne sont pas mieux équipés en éclairage que les Paléolithiques qui les précédèrent, mais cela suffit. C'est étreint d'une "violente émotion" que l'abbé relève, à la lueur fragile des bougies, les traces des "chasseurs de mammouths" : ici un

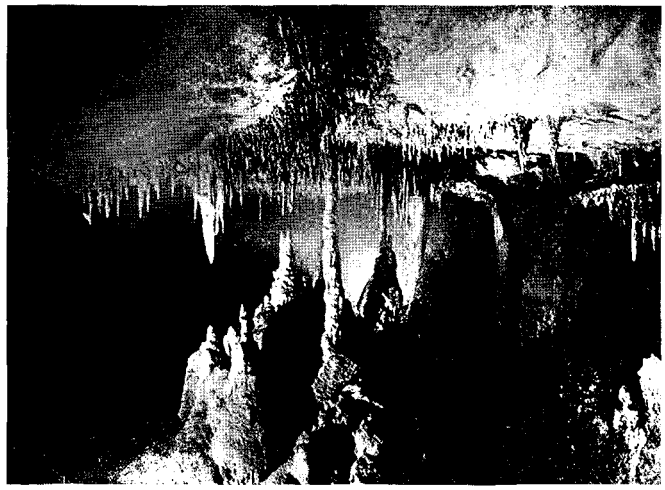


Figure 60 - Grotte de Pech-Merle. La "Salle des pas" (photo J. Lebaudy, archives Famille Lebaudy).

beau silex oublié, là, imprégnée dans le sol, fortement stalagmitée... l'empreinte de leurs pas... impressionnants, si réels. Il y a longtemps déjà que ne leur parvient plus la voix de Victor David, resté à les attendre près du boyau d'entrée. Même ils l'ont oublié. Au moment du retour, ils réalisent que leur quête passionnée les a égarés. Cet égarement, une fois encore, sera l'occasion d'une nouvelle trouvaille. Dans l'impossibilité de retrouver leur chemin, ils s'engagent dans une galerie qui, espèrent-ils, les ramènera à la salle des peintures. Ils avancent en rampant, quand enfin la voix de V. David fait écho à la leur. A leur grand étonnement, ils se retrouvent soudain face à lui, "*dans un étroit couloir décoré d'entrelacs et de gravures, parmi lesquelles une belle représentation du grand ours*". Cette gravure donnera son nom à la petite galerie : "le couloir de l'ours".

Il était 21 heures quand ils ont pénétré dans la grotte. Il est près de 4 heures du matin quand ils ressortent, épuisés, heureux, ne sachant plus se tenir debout, avançant d'un pas chancelant, "semblables à de mobiles mannequins d'argile". Longue nuit, au cours de laquelle s'est achevée la découverte de l'ensemble des salles qui seront, plus tard, ouvertes au public.

A la lecture des différents textes qui relatent cet épisode, s'impose l'idée que la nuit du 22 septembre 1922 fut pour l'abbé Amédée Lemozi une vraie prise de possession de la grotte. Car même si André David participe au périple nocturne, l'abbé est bien l'inventeur de cette partie de la grotte. Il est celui qui, le premier, a repéré le boyau d'accès à la nouvelle salle, initié et organisé l'expédition. Mais il est aussi celui qui, le premier, a identifié les représentations peintes et gravées trouvées dans les salles et couloirs explorés.

Ce qui est difficile, malgré les nombreux récits de l'abbé, c'est d'établir une chronologie précise de la découverte des salles et panneaux ornés (fig. 61). Il a souvent repris le récit de ces explorations et étonnamment s'est surtout attaché aux épisodes cocasses ou "douloureux", voire aux errances angoissantes, vécus au cours des nombreuses reconnaissances qu'il fit dans la grotte, la plupart en compagnie d'autres personnes. Moments forts qui l'ont marqué, car le réseau souterrain de Pech Merle, dangereux, compliqué, où il fallait constamment ramper dans

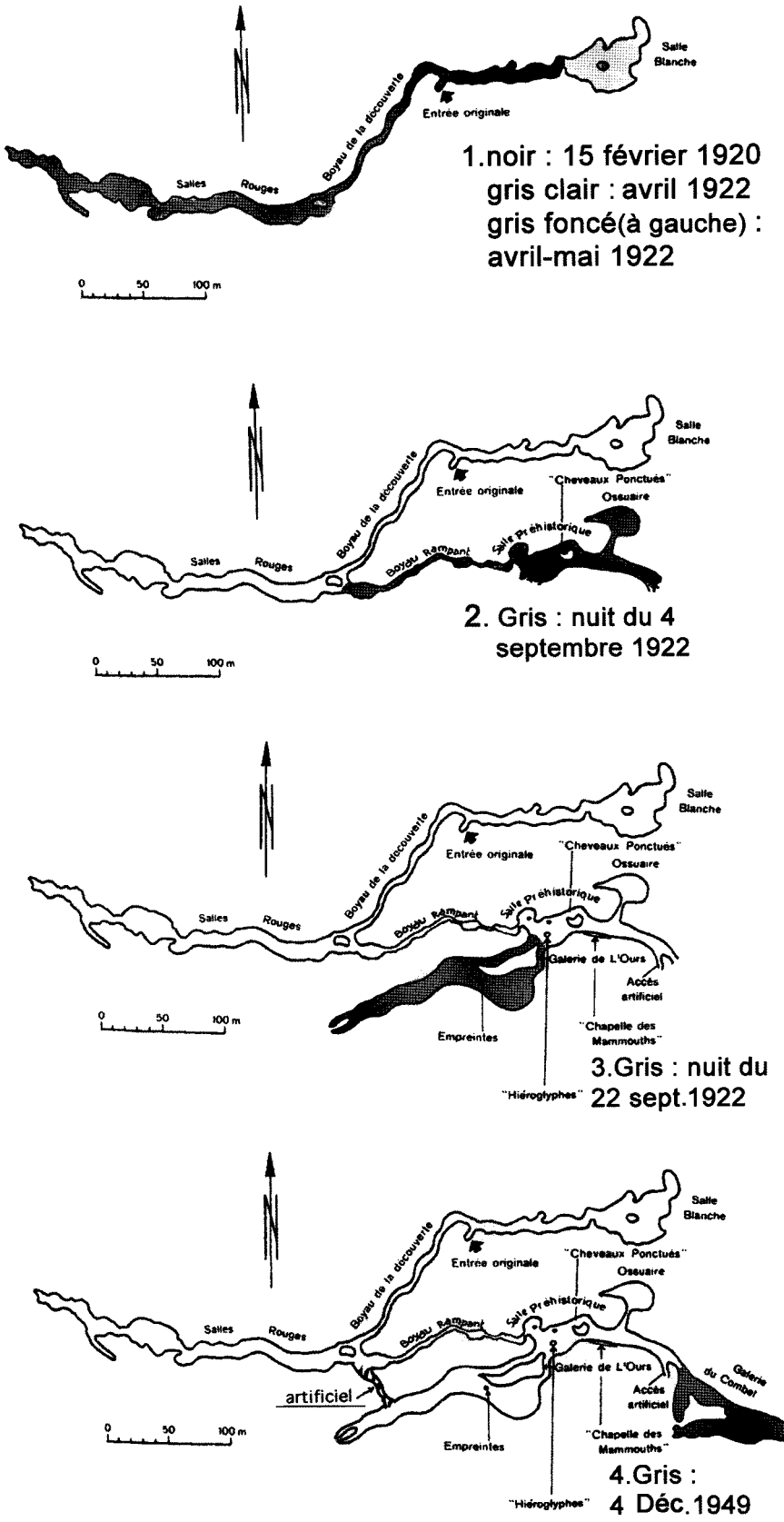


Figure 61 - Etapes de l'exploration de la "Grotte David". Reconstitution des étapes de l'exploration et de l'aménagement de la Grotte de Pech Merle (dessin M. Lorblanchet, archives privées).

d'étroits couloirs stalagmités lui ont laissé des souvenirs inoubliables. Il faut dire que la beauté des décors naturels de certaines salles, l'ont autant ému que la contemplation des décors paléolithiques. Par exemple, il est difficile de savoir à quel moment, a lieu la découverte du plafond orné. Dans un manuscrit, resté inédit, il attribue celle-ci à la visite effectuée la nuit du 22 septembre 1922 : "*Ah ! ces mystérieuses figurations féminines, d'un style inouï, contournant, absorbant, dominant toute une gamme d'animaux non moins énigmatiques...*"

Il est évident, que le temps passant, il a voulu rétablir des vérités, affirmer son implication de spéléologue et de chercheur dans la découverte de nouvelles salles et l'identification des figurations paléolithiques. Ce qui est certain, c'est qu'il y eut d'abord, lors des premières visites, une vision générale des panneaux décorés, et que la lecture de ceux-ci, la compréhension des représentations, se firent au cours des nombreuses séances qui suivirent ; qu'il s'agisse du relevé topographique du parcours qui devait être ouvert au public, ou de l'étude et des relevés des décors. Travaux qui permirent d'établir un inventaire précis de ces figurations. Mais ces récits uniques dans leur genre, puisque il est pratiquement le seul à avoir raconté cette épopée, ont une valeur historique non négligeable[23]. Ils sont les chapitres de ce qui fut une extraordinaire aventure. Ils ont également l'intérêt de restituer les difficultés et la complexité du réseau souterrain qui fut emprunté au cours des différentes explorations, qui n'est plus aujourd'hui autorisé, et de rappeler le courage de ceux qui l'utilisèrent.

Amédée Lemozi et la grotte du Pech Merle

Ce que l'abbé ignore encore, quand il sort de l'Igue David, au petit matin du 23 septembre 1922, c'est que pendant près de dix ans il va partager sa vie entre deux activités aussi prenantes l'une que l'autre. Son ministère, qu'il assumera sans faiblir, le jour, et ses travaux de chercheur qu'il réalisera la nuit. Au cours de cette période, son repos sera chaque jour de courte durée, mais il mènera à son terme les objectifs qu'il s'est fixé : l'étude des parois ornées de la grotte du Pech Merle, la rédaction d'un premier et important ouvrage sur la "grotte-Temple", sa participation à l'aménagement de celle-ci et son ouverture au public, et la réalisation d'un premier musée de préhistoire, à Cabrerets. Autant de charges qui révéleront ses compétences.

Dès septembre 1922, les événements s'accélèrent. Des décisions sont prises qui vont dès lors unir l'abbé Amédée Lemozi, à la grotte du Pech Merle et... à la famille Murat.

L'abbé a toujours porté un intérêt scientifique à l'exploration de Pech Merle. C'est sous cet angle qu'il s'est enthousiasmé à chaque découverte. Mais il s'est très rapidement rendu compte du danger que courait la grotte à être trop fréquemment visitée. Il a certes lui-même guidé des visiteurs de marque, tout en sachant que ces incursions ne pouvaient être que ponctuelles et limitées dans le temps. Mais il ne contrôlait pas tous les allers et venues, et la famille David, dont c'était la propriété, agissait en toute

[23] André David racontera sa version de l'exploration dans le livre intitulé "Pech Merle, Le Combel, Marcenac", édité en 1969.

Figure 62 - Entrée de la Grotte David, juin 1922. De Gauche à droite : G. Murat, A. Viré, Abbé Lemozi ; au premier plan : H et J. Lebaudy (photo archives Famille Lebaudy).

liberté. C'était chaque fois plus d'une heure d'un parcours dangereux et pénible pour gagner les salles paléolithiques ; autant pour revenir. Ces équipées restaient accessibles aux seuls curieux ou spécialistes particulièrement agiles et intrépides. Par ailleurs, les boyaux très "glaiseux" dans lesquels ils rampaient, les cuirassaient d'une argile qui salissait les lieux de circulation. Plus grave, certains visiteurs, inconscients et indélicats, cassaient des concrétions qu'ils emportaient en souvenir ! Il fallait trouver une solution. La famille David rêvait d'ouvrir au public un lieu aussi fastueux et d'en tirer profit. Il n'y avait à cela rien de choquant. On l'a vu, le développement d'une économie nouvelle représentée par un tourisme culturel "payant" était dans tous les esprits. Les articles enthousiastes de E. Grangié (président de la Société des Etudes du Lot, délégué départemental au Touring Club de France) et de J. Fourgous (délégué départemental au tourisme) dans le Journal du Lot, en juillet 1922, en sont la preuve. Mais une telle entreprise avait un coût qui dépassait de loin les possibilités financières de Victor David. C'est alors qu'intervinrent Melle de Gouvion Saint-Cyr et son cousin Jean Lebaudy, généreux mécènes.

Jean Lebaudy et sa femme Henriette ont passé le mois de Juin 1922 à Cabrerets. ils ont participé à la fouille du "tumulus de l'Igue" et visité, au cours de ce même mois, en compagnie de l'abbé et d'Armand Viré, qui est depuis longtemps un ami de la famille Murat, la "Salle Rouge" et la "Salle Blanche", dont ils gardent un souvenir ébloui (figs. 58 et 62).

Fortunés, généreux, il est probable que dès la découverte des salles ornées, dont ils ont été immédiatement informés, Marie-Anne de Gouvion Saint-Cyr et Jean Lebaudy aient envisagé l'acquisition de la grotte. Bien que l'acte de vente ne soit signé qu'en juillet 1923, des négociations sont rapidement engagées. L'ouverture de la grotte par un puits artificiel est de suite envisa-

gée. Les futurs acquéreurs manifestent d'emblée leur volonté de protéger à la fois la cavité et les peintures paléolithiques, qu'ils souhaitent sauvegarder de tout vandalisme. Démarche tout à fait désintéressée, car l'aménagement d'un parcours de circulation est au départ surtout destiné aux scientifiques.

Le 2 décembre 1922, l'abbé Lemozi donne une conférence à la Société des Etudes du Lot, à Cahors. Il rend compte de l'exploration de la "grotte David", et annonce officiellement son acquisition par Jean Lebaudy et Marie-Anne de Gouvion Saint-Cyr, qui financeront l'aménagement. A cette occasion, il présente ses tout premiers relevés.

Dès le début des pourparlers avec Victor David, les futurs acquéreurs ont établi un projet d'aménagement dont le point fort se trouve être le percement d'un accès artificiel. L'abbé reste à l'écart des négociations menées par la famille Murat. C'est tout étonné, qu'il apprend que des tentatives de percement ont été effectuées. En octobre, les ouvriers qui participent à ces essais, viennent le trouver et lui font part de leur crainte. En effet, à son "insu", dès septembre, un "visiteur" décide d'entreprendre le relevé d'un plan des galeries permettant de déterminer l'endroit précis où pourrait se pratiquer le puits d'accès. "*Ce monsieur n'avait cherché que l'orientation des galeries et non l'épaisseur des voûtes. Par suite d'une illusion très commune et qui consiste à regarder comme vrai ce qu'on considère ou ce qu'on a intérêt à voir se réaliser, et aussi trompées par un examen superficiel de la configuration des lieux, quelques personnes furent induites à penser que l'épaisseur de la voûte, au point indiqué sur le plan était minime et que quelques heures de travail suffiraient à opérer le percement. C'était là une bien trompeuse illusion, car ni quelques heures ni quelques jours ne suffirent : il fallut de très longs mois*" ("La grotte-Temple..."). Est-ce les acquéreurs qui ont commandé ces travaux ? Ont-ils simplement fait confiance à ce "visiteur", dont l'abbé dans ses récits tait le nom ? Ou bien ont-ils, en réalité, ignoré cette démarche ? Enfin, avertis et inquiets par la série de sondages effectués au cours du mois d'octobre, conscients de la légèreté des indices relevés, J. Lebaudy et M.A. de Gouvion Saint-Cyr font stopper les sondages et confient à l'abbé Lemozi la direction de tous les travaux d'aménagement de la grotte.

Année 1923, plus d'initiative fantaisiste. Amédée Lemozi repart de zéro, sans même prendre connaissance de ce qui a déjà été fait. C'est l'esprit libre que, presque chaque soir, en janvier et février 1923, il va établir en compagnie d'André David un nouveau plan. "*Ce fut un véritable supplice de promener, pendant des semaines dans les couloirs tortueux, boueux et surbaissés une feuille de papier, une règle, une boussole, un niveau, un fil à plomb et bien d'autres petits objets*" (La grotte-Temple...").

Malgré le mauvais éclairage dont il dispose, et ses outils rudimentaires, il va réaliser un vrai tour de force et produire un relevé d'une grande précision. On ne ferait guère mieux avec les appareils sophistiqués dont on dispose aujourd'hui. A propos des relevés topographiques, E.A. Martel écrit en 1892 : "*Il ne faut pas accorder une grande confiance aux visées faites par oeilletons et pinnules dans les grottes où l'éclairage est chose si difficile à organiser et où le point lumineux servant de but est si souvent précaire, sinon impossible à saisir*" (Martel 1892). L'abbé contourne ces handicaps, en utilisant une méthode très personnelle, qui consiste à calculer l'épaisseur de la voûte des diverses salles, en même temps qu'il dresse le plan. Cette dernière opération, très importante, fixait approximativement la durée des travaux à effectuer et... leur coût. "*Il était même convenu que si cette épaisseur était trop considérable, on renoncerait au projet de percement*" ("La grotte-Temple...").

En mars, il peut enfin "rapporter" son plan sur le terrain, à l'extérieur de la cavité : "*Combien je fus heureux de constater qu'en suivant aveuglément la ligne droite qui, de l'entrée naturelle, devait aboutir à l'extrémité des galeries, je m'arrêtais à un point distant de 60 centimètres seulement du point déjà indiqué*" ; c'est-à-dire, au point qu'il avait choisi à l'intérieur des galeries.

On ne dira jamais assez combien fut importante l'intervention de l'abbé dans ce projet. Sa connaissance du terrain certes l'a aidé, mais c'est aussi en qualité de géologue et de géomètre, voire d'ingénieur confirmé qu'il a procédé. Il représente à lui seul une équipe de trois spécialistes. Plus admirable encore, il a conduit ce travail gratuitement, prenant sa peine sur son sommeil. Déterminé et confiant, il a accepté l'entière responsabilité d'un éventuel échec.

Mars lui réserve une autre joie. Le 6 mars 1923, à la demande du Dr Capitan, il a été nommé "Membre correspondant de la Commission des Monuments Historiques (Section des Monuments Préhistoriques)", chargé en cette qualité de la surveillance des antiquités préhistoriques dans le département du Lot.

Plus qu'un titre honorifique, c'est la reconnaissance officielle de ses qualités de préhistorien. Cette nomination est la réponse des scientifiques à la longue note "si précise" que l'abbé a envoyée au Dr Capitan, après la découverte des salles ornées ; compte-rendu que ce dernier a présenté à la Commission des Monuments Historiques du 6 Mars (fig. 63). C'est d'ailleurs à l'expert que le Dr Capitan s'adresse dans un courrier daté du 24 mars. En effet, la Préfecture du Lot, de sa propre initiative et sans en référer aux nouveaux propriétaires, vient d'expédier au Ministère un "gros dossier", avec extrait d'une décision de la Commission des Sites du Département, en vue du classement de "la Grotte David" (fig. 64). Surprise de l'abbé qui n'a été nullement consulté, alors que, depuis 1920, il est membre de cette commission. Ainsi, une fois encore, il est tenu à l'écart de certaines actions. Par un juste retour des choses, c'est à lui que le Dr Capitan demande de se prononcer : "*Je ferai mon rapport conformément à votre avis*", lui écrit-il. Par ailleurs, il est intéressant de constater, dans cette lettre, que la propriétaire de la grotte est désignée comme étant Marie-Anne de Gouvion Saint-Cyr. Une promesse de vente a été signée dès l'automne 1922. Ce que semble ignorer M. le Préfet. La démarche du Préfet prouve combien la découverte d'oeuvres pariétales paléolithiques, à Cabrerets, a fait l'effet d'une bombe dans le département. Combien aussi, chacun entend tirer partie de cette affaire, selon ses intérêts. L'abbé, comme toujours, reste étranger à toute forme d'ambition. Il fait confiance aux propriétaires pour protéger, gérer la grotte et favoriser son étude.

Au printemps commence le percement du puits d'accès aux salles peintes. L'abbé estime l'épaisseur de la roche entre 12 et 14 mètres, d'après son travail de nivellement. Epaisseur plus importante que prévu, mais faisable si l'on tient compte de "l'unité de la roche qui ne présentait aucune trace de stratification". Il

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Monuments préhistoriques

LOT

Palais Royal le 12 MARS 1923

LE DIRECTEUR DES BEAUX ARTS, MEMBRE DE L'INSTITUT
à Monsieur le Docteur CAPITAN , vice président de la la Commission des Monuments Historiques , (Section des monuments préhistoriques)
5 rue des Ursulines Paris 5e

J'ai l'honneur de vous faire connaître que , par arrêté en date du 6 Mars 1923 , M. l'abbé LEMOZI , Curé de Cabrerets , a été nommé membre correspondant de la Commission des Monuments Historiques (Section des Monuments préhistoriques) et chargé en cette qualité de l'étude et de la surveillance des antiquités préhistoriques dans le département du Lot .

Par autorisation
Le chef de Bureau
des Monuments historiques

Figure 63 - Courrier du 12 mars 1903. L'abbé Lemozi est nommé "Correspondant de la Commission des Monuments Historiques" (archives Famille Lebaudy).

M. le Dr CAPITAN
5 rue des Ursulines
Paris 5e

Laissez-moi tout d'abord vous remercier d'avoir bien voulu me proposer pour être membre correspondant du Ministère des Beaux arts .
Je ne savais absolument rien du gros dossier émanant de Cahors dont vous me parlez dans votre lettre du 24 Mars 1923 (1) .
Je rends hommage à votre grande délicatesse qui n'a pas voulu me le laisser ignorer .
Vous me demandez mon avis au sujet du projet de classement de la Grotte LAVID , je vais vous le donner très franchement .
Tout en reconnaissant les intentions très nobles qui déterminent le Ministère des Beaux Arts à prendre ci et là des mesures pour la protection et la conservation des monuments artistiques , je suis persuadé que pour ce qui concerne la Grotte LAVID , il est infiniment mieux , pour des raisons toutes locales et aussi dans l'intérêt des recherches préhistoriques à faire chez d'autres propriétaires de la contrée, de ne pas faire classer .
Ceux qui insistent à faire classer doivent ignorer le nom de Melle de GOUVION SAINT CYR et de M. LEBAUDY , co-propriétaire , sinon je m'expliquerais peu leur insistance - jamais oeuvre scientifique ou artistique n'a été placée entre de meilleures mains, et comme vous le citez très délicatement , félicitons nous d'avoir trouvé deux Mécènes qui ont la fortune et la culture voulues pour conserver et protéger la Grotte LAVID .
Il est clair que ces oeuvres d'art ne courent aucun danger de destruction et que les protecteurs en question joueront leur rôle avec autant d'intelligence que de désintéressement .
Au reste vous pouvez compter que le jour où je verrais le moindre danger de destruction j'en avertirais aussitôt et très consciencieusement le Ministère des Beaux Arts .
Je serais le 1er dans ce cas à demander le classement .
Il m'est d'autant plus facile de me rendre compte que je ne suis qu'à 800 mètres de la Grotte .
Nous nous réjouissons Melle de GOUVION SAINT CYR et moi à la pensée de votre visite , elle ne nous sera pas seulement agréable , mais aussi très utile, car on a toujours quelque chose à apprendre auprès d'un savant comme vous .
Encore une fois merci pour votre délicatesse et veuillez croire .

Curé de Cabrerets

(1) Je suis pourtant membre de la Société des sites et monuments pour le Département du Lot, depuis 3 ans . c'est M. GUILLOU , ancien préfet du Lot qui m'avait fait nommer.

Figure 64 - Courrier A. Lemozi au Dr Capitan, mars1923 (archives famille Lebaudy).

dirige les travaux et rend compte régulièrement de leur avancement aux acquéreurs. Bien que n'étant pas encore officiellement les propriétaires de la grotte, M.A. de Gouvion Saint-Cyr et J. Lebaudy assurent déjà la totalité des frais. Les négociations entre les deux parties sont âpres. Les exigences de la famille David sont un frein à la conclusion de la vente, comme le prouvent les actes notariés de juillet 1923 (A.F. Lebaudy).

Les travaux vont durer environ 8 mois. La roche est si dure que les explosifs ordinaires sont inefficaces et que l'on doit recourir à la cheddite. Pour éviter toute dégradation , l'on perce à plus de cinquante mètres des peintures, là "*où il n'y avait rien de particulier à protéger*", et latéralement pour éviter d'endommager le ciel de la voûte. "*Nous faisions précéder toujours le travail de la mine d'un sondage avant-coureur de 2 m. et même de 2 m. 50. Tant que nous pouvions constater de la sorte une épaisseur minimum de 2 m. 40 à percer, nous avions la certitude que nos explosifs, enfoncés seulement à 50 centimètres, ne feraient pas éclater la roche à l'intérieur de la grotte*". Deux ouvriers seulement peuvent travailler à la fois. Les décombres sont remontés "très lentement", et l'eau se met de la partie. "*A 10 mètres de profondeur environ, les mineurs coupèrent une source et virent leur puits inondé assez rapidement. Nous dûmes installer une pompe et, de temps à autre, passer plusieurs heures à faire le vide*" ("La grotte-Temple...").

L'abbé est constamment sur le terrain. Il lui faut maintenant assurer, dans la même journée, ses activités de chef de chantier et ses fonctions de curé. Mais il entend ne pas décevoir ceux qui lui portent une si grande confiance. En outre ces travaux lui apportent des satisfactions personnelles.

Ainsi au cours de l'été 1923, deux préhistoriens, parmi les plus prestigieux, viennent lui rendre visite.

L'abbé Breuil, qui séjourne à Cabrerets du 29 au 31 Août, et à qui il fait connaître plusieurs grottes. C'est l'occasion d'une vraie rencontre entre deux hommes que tout réunit. La vocation religieuse, comme la vocation scientifique qu'ils réalisent dans l'exercice de la préhistoire. D'ailleurs, c'est bien volontiers que H. Breuil accepte d'assister à une "réunion sacerdotale" qui a lieu au presbytère dans la matinée du 30 Août. C'est dans la bonne humeur que se déroule le dîner pris au presbytère, au cours duquel il amuse son auditoire de quelques anecdotes de voyage et... de chasse, autre passion que tous deux partagent. Il est vrai que les talents culinaires de Rose Delon deviendront légendaires et que ces repas, détendus et chaleureux, participeront de la légende du Chanoine Lemozi.

Ce même jour, en fin d'après-midi, ils se rendent à la grotte de Cantal en compagnie d'un élève du Pr Boule, R. Vaufrey. Le lendemain ce sera la grotte du Pech Merle (visite à laquelle participent Raymond Vaufrey et André David) ; expédition dont l'abbé Breuil fera plus tard le récit.

"*C'était une visite réellement pénible, alors avec 417 m de galeries rompues de bas couloirs et de convexités stalagmitiques, de descente délicate, peut être le plus difficile itinéraire souterrain que j'aie jamais parcouru, excepté la Pileta (Malaga) et les grottes du Comte Begouën. Cela demandait deux bonnes heures pour parvenir à la région des peintures, c'est pourtant dans de telles conditions que l'abbé entreprit et termina... le relevé des figures..*"[24] Longue et studieuse visite au cours de laquelle H. Breuil confirme l'identification des animaux et l'exactitude des relevés que A. Lemozi a déjà bien avancés, et apporte sa contribution au "déchiffrement partiel du plafond d'argile... dont les femmes qu'il a dessinées à l'oeil". A cette occasion, l'abbé, que toute technique de relevé intéresse, note la méthode employée par H. Breuil qui

[24] Breuil H., 1950, à propos de l'affaire André Breton à la grotte du Pech Merle (A.D.).

"fait les relevés des polychromes au pastel et pour faire pénétrer les couleurs, les écrase sur le papier". La journée se terminera par la visite de la grotte Marcenac que les deux ecclésiastiques considèrent, avec E.A. Martel, comme le prolongement à la "grotte David".

Le 22 septembre, le Dr Capitan, qui est un familier de la famille Murat, se rend sur place constater l'avancement des travaux, et rencontre pour la première fois le curé de Cabrerets. Journée inoubliable où les deux préhistoriens arpentent le Pech-Merle, en repérant sur le plan le tracé de la grotte. Le Dr Capitan, trop âgé, n'a pas visité les salles peintes. Il ne cache pas son enthousiasme et exprime à l'abbé son admiration : "*C'est un travail formidable... qui a été entrepris, et je me rends compte maintenant sur les lieux des grandes difficultés que vous avez rencontrées pour établir un plan et effectuer un nivellement précis. Si vous arrivez à percer dans ces conditions ce sera un beau succès*". Rien n'est acquis en effet, et la réussite du projet repose entièrement sur le plan établi par l'abbé, sa conviction et sa connaissance du terrain. Dans son bureau-musée du presbytère, l'abbé parle de ses recherches, présente les relevés des peintures déjà réalisés. Louis Capitan, impressionné, lui demande un double de son travail et, à son retour à Paris, adresse aux Beaux Arts un rapport détaillé, extrêmement élogieux sur "Cabrerets préhistorique", dont il enverra un double à l'abbé. Ce dernier gardera de cet homme distingué le souvenir d'un "très honnête homme... très cultivé et de bon goût".

Octobre 1923 procure à l'abbé Lemozi d'autres joies personnelles. Le samedi 6, c'est la visite d'Armand Viré qui intervient en qualité de radiesthésiste. Il vient de Lacave où il a vu le Professeur Boule qui s'intéresse à Cabrerets. A son tour, il parcourt le Pech Merle et, avec son pendule, vérifie et certifie l'exactitude du relevé du plan de la grotte.

On peut sourire d'une méthode aussi empirique, mais elle valide le travail de l'abbé. Octobre 1923 est un mois difficile. Le percement tarde, les ouvriers sont fatigués et commencent à douter. A. Lemozi ne peut être que rassuré par les affirmations du savant Armand Viré qui a toute sa confiance.

Le préhistorien est à l'honneur dans la presse nationale qui s'intéresse à ses travaux et ses récentes découvertes. Ainsi "L'illustration", revue fort lue à l'époque par la classe moyenne aisée, dans son numéro du 13 octobre, lui consacre 5 pages bien illustrées, riches d'informations. Ce reportage vient au bon moment. Depuis 1920, l'archéologie a pris de plus en plus d'importance dans sa vie de curé. Cette somme de recherches qu'il a déjà accumulée, il souhaite qu'elle soit plus largement dispensée, mise à la disposition de tous ceux que la préhistoire intéresse. C'est aussi une façon positive de mesurer le chemin parcouru. N'est-il pas l'inventeur de l'art mobilier et pariétal paléolithique du Quercy ? Cet article est un hommage mérité. L'interview a lieu au presbytère, dans le bureau-musée où il est photographié. Puis c'est la visite de la grotte de Sainte Eulalie où l'abbé revit les joies de la découverte. Son art de conter le passé ravit. Le savant sait admirablement créer une ambiance, restituer les scènes de la vie quotidienne de ces premiers artistes "très civilisés", pour qui il éprouve une vive admiration, et qu'il évoque avec force détails. L'outillage récolté au cours de ses fouilles sont autant de supports, restitués dans leur contexte, qui appuient ses descriptions. Ainsi pour l'auditeur tout devient réel. Il impressionne fortement le journaliste Jean Labadié qui écrit : "*L'admirable travail de cet amateur des roches mérite d'être signalé d'autant plus que sa découverte la plus récente, à peine terminée, fera date dans la science. Il s'agit des plus belles grottes que les archéologues aient, depuis longtemps, rencontrées, un vrai sanctuaire préhistorique...* " Cet article est aussi une extraordinaire promotion de la grotte de Pech Merle.

Il fallait bien ces intermèdes chaleureux pour maintenir le moral et les certitudes de l'abbé. Malgré l'énergie déployée, les travaux avancent plus lentement que prévu. L'on escomptait le percement pour l'été, à l'automne 1923 celui-ci n'est toujours pas achevé et il faut construire un abri pour protéger du mauvais temps qui s'installe, les ouvriers et le matériel. L'impatience gagne et les nouveaux propriétaires manifestent leur inquiétude ; des bruits circulent mettant en doute la compétence du curé. "*A cause de cette lenteur qui n'était qu'apparente, quelques-uns étaient persuadés que nous avions pris une fausse direction et que le percement ne s'effectuerait jamais. Plusieurs même nous avertirent amicalement qu'ils avaient des raisons sérieuses de croire à la fausseté de mes plans et nous engagèrent à ne pas pousser plus avant les travaux qui entraîneraient des dépenses inutiles*" ("La grotte-Temple... ").

C'est une vraie victoire pour l'abbé Lemozi, quand enfin, au soir du 17 décembre 1923, les mineurs viennent le prévenir "*qu'ils avaient percé la cloison qui les séparait de l'intérieur de la grotte*", à l'endroit précis marqué sur le plan. Quant à la profondeur du puits, comme prévu, elle n'excédait pas les 12 mètres ! Immédiatement, il informe Marie-Anne de Gouvion Saint-Cyr et Jean Lebaudy de l'heureuse issue des travaux. Pour tous, c'est un soulagement. "*Tout devenait possible*", écrit-il, "*désormais on pourrait travailler avec plus de confiance*". L'abbé a tenu ses engagements. Il a prouvé ses compétences et mérité la confiance qu'on avait bien voulu lui accorder. Il a agi en homme de terrain et fait preuve d'objectivité scientifique.

Le succès du percement redonne un nouvel élan au projet, et c'est dans l'enthousiasme que débute l'année 1924. En cette période hivernale, les travaux peuvent se faire à l'intérieur de la grotte. Sans attendre, toujours en qualité de responsable du chantier, l'abbé réalise la deuxième importante opération qui consiste à supprimer tout courant d'air, en plaçant deux portes métalliques, "l'une au fond du puits, et l'autre dans le boyau" par où l'on passait avant le creusement. Car le principal souci, qui anime ces passionnés (l'abbé et les nouveaux propriétaires), est de sauvegarder les parois ornées, à la fois d'actes de vandalisme et de possible détérioration naturelle, par la mise en place rapide de mesures de protection. C'est probablement ce qu'il y a de plus extraordinaire dans ce projet. La volonté de "protéger à tout prix" (et le prix sera élevé pour les financiers !) ce sanctuaire fabuleux, considéré comme une part de l'histoire de l'humanité appartenant à tous, et, enfin, de ne l'ouvrir et ne l'aménager que pour permettre, avant tout, aux savants d'y effectuer les études nécessaires.

Ces mécènes éclairés, qui pour l'un d'eux n'a pas 30 ans, agissent avec un esprit très particulier pour l'époque. C'est ce qui, dès l'origine du projet, différencie les nouveaux propriétaires des vendeurs. Le 20 juillet 1923, à l'étude de Maître François Delfour, notaire à Lauzès, a été signé l'acte officiel de vente

de la grotte "David", qui portera dès lors le nom officiel de "Grotte du Pech Merle". Elle a été cédée, pour 5000 F, à Jean Lebaudy et sa cousine Marie-Anne de Gouvion Saint-Cyr. Chacun se portant acquéreur pour moitié, du sous-sol uniquement. Les terrains en surface (prés, bois, etc.) restant le bien des époux David. Le texte prouve que la vente a été négociée point par point, dont le plus délicat est l'ouverture du site aux visiteurs. Les époux David ont accepté un prix d'achat relativement modeste, en contre-partie les acquéreurs se sont engagés à employer une somme de vingt mille francs, pour la mise en valeur et l'exploitation du sous-sol, dans le délai le plus court possible. Ils devront même justifier de l'emploi de cette somme, par la production de "quittances ou factures". Bien que les acquéreurs restent seuls juges d'ouvrir ou non la grotte au public, la clause qui accorde aux époux David et à leurs descendants directs un droit de 60% sur les prix d'entrée, prélevés pour visiter la grotte, ne laisse aucun doute sur la volonté de voir en celle-ci un capital qu'il faut faire fructifier. Par ailleurs, "*les guides jugés nécessaires (à la visite) seront choisis de préférence dans la famille David*" (A.F. Lebaudy). Deux clauses qui seront lourdes de conséquences pour l'avenir et le développement de cette entreprise ("Les conditions particulières" inscrites dans l'acte notarié, définissent même très précisement les gratuités d'entrée qui seront accordées, notamment aux chercheurs et aux savants !). Il fallait vraiment la jeunesse et l'enthousiasme de Jean Lebaudy, ainsi que la passion des arts et la bonté naturelle de sa cousine pour signer un tel acte. Il est évident à la lecture du document que jamais les acquéreurs n'ont voulu léser les vendeurs. Grâce à ce texte, l'on comprend mieux l'impatience et les craintes que chacun a éprouvé à l'automne 1923, pour des raisons diverses, devant la lenteur des travaux et les difficultés de percement, et les pressions subies par l'abbé à ce moment-là. C'est, ensuite, la réalisation d'un escalier de 67 marches, creusé dans le roc, et l'installation d'un système de sécurité pour prévenir les accidents ; puis l'aménagement proprement dit de l'intérieur de la grotte. "*Il fallait tout protéger contre le vandalisme des visiteurs sans rien dégrader et sans rien masquer... Ce travail a coûté du temps et de la patience*", et aux financiers qui commencent à s'inquiéter de l'importance des factures !

En février 1924, l'abbé a terminé le relevé des peintures et gravures et exécuté plusieurs fouilles et sondages dans la grotte. Depuis mars, il se consacre activement aux travaux d'aménagement, en vu d'ouvrir prochainement au public.

Le 16 juin 1924, il adresse à Jean Lebaudy un courrier dans lequel il fait un large compte-rendu de l'avancement du chantier et des difficultés rencontrées "*les travaux de la grotte se poursuivent sans trêve, mais que de difficultés dans les détails ! Il nous faut encore quelques bonnes semaines pour que le public puisse visiter dans de bonnes conditions. L'élargissement des boyaux faisant communiquer les diverses salles, nous a beaucoup coûté, car il a fallu tout faire au burin. L'escalier sera bientôt terminé et sera d'un très bel effet. L'entrée sera même très imposante et tout le monde se rendra compte qu'elle a demandé beaucoup de travail et de patience*".

En avril 1924, Jean Lebaudy a chargé l'abbé de s'occuper de la construction d'une route. Car on ne parvient alors au Pech Merle que par des sentiers inadaptés à la future fréquentation de visiteurs. Celui-ci s'est tout de suite attelé à cette tâche supplémentaire. L'acte de vente stipule que les époux David acceptent l'installation sur leur propriété de routes et chemins, pour accéder à l'entrée de la grotte, ce qui permet d'engager immédiatement les travaux. En juin 1924, un parcours de 800 mètres est déjà réalisé qui rattrape le chemin communal. A. Lemozi, dans un courrier daté du 26 juin, informe J. Lebaudy de la situation : "*A cause des travaux des champs, il a fallu payer les ouvriers un peu plus cher ou s'en passer, mais ils font tous dix bonnes heures et quelque fois un peu plus. La route présente pas mal de difficultés venant de ce que nous étions très limités au point de vue terrain, néanmoins j'espère qu'avec quelques travaux de remblayage elle sera très convenable. Elle a partout 4 mètres de large et aux tournants 8 mètres. Nous en avons déjà fait 800 mètres et avons rejoint le chemin public. Ici je m'attendais à des difficultés : c'est de tradition à Cabrerets. Mes prévisions se sont réalisées... J'ai écrit en votre nom à Mr le maire de Cabrerets... (qui) m'a répondu que seul le Conseil municipal avait qualité pour décider...* " (souligné dans le texte).

L'abbé juge la délibération, prise par le Conseil municipal, "nébuleuse", "pleine de pièges" et d'ajouter : "*Les pièges sont ici de tradition. L'auteur cherche des complications et des difficultés et si nous acceptons de le suivre sur son terrain, dans dix ans le tronçon de route en question ne sera pas encore commencé, sans compter les litiges qui seront soulevés plus tard*".

Redoutant les longueurs procédurières de la municipalité à prendre des décisions, il propose, pour achever la voie d'accès à Pech Merle, l'achat de terrains privés : "... *Elle serait de la sorte un peu plus longue, un peu plus coûteuse, mais beaucoup plus douce et surtout toute la route serait votre propriété...*" (souligné dans le texte). Proposition sensée, et acceptée, mais qui nécessite des rencontres avec les propriétaires des terrains concernés, et des pourparlers multiples. Or l'ouverture du site est impérative, et très attendue du public. Au mois d'avril, E. Grangié a publié, dans "le Journal du Lot", un article enthousiaste et détaillé où il rend compte des travaux considérables entrepris pour l'aménagement de la grotte et sa conservation. Il faut trancher. Les véhicules resteront à Cabrerets et c'est à pied que les premiers visiteurs graviront le chemin nouvellement tracé qui mène au Pech Merle.

Qu'importe les difficultés, l'abbé est heureux. Les principaux aménagements assurant la protection de la grotte et des oeuvres pariétales, et la réalisation de l'escalier d'accès étant achevés, l'ouverture au public est annoncée.

Le jeudi 3 juillet 1924, moins de deux ans après la découverte des peintures préhistoriques, l'abbé Lemozi accueille les premiers visiteurs et non les moindres. La Société des Etudes du Lot, a été invitée à tenir sa dernière séance, avant les vacances, dans la grande salle des peintures, où l'on a installé pour l'occasion des "bancs de fortune". "*Jamais Société n'eut pour délibérer cadre plus émouvant ni plus magnifique*" (Grangié E., journal du Lot, 9 juillet 1924). Mise en scène formidable où l'abbé et le Président de la Société, du haut de la corniche, dominant de 10 mètres l'assemblée, prennent à tour de rôle la parole. A. Lemozi donne à ses collègues la primeur du premier chapitre de son livre, qu'il a déjà rédigé : "l'historique de la découverte". A ses côtés, ajoutant à l'émotion du moment, un jeune homme de 17 ans, l'intrépide découvreur, éclaire les feuillets que lit l'abbé. Il apparaît nécessaire de rappeler, à cette occasion, combien A. Lemozi a toujours tenu compte du rôle joué par André David dans la découverte de la grotte du Pech Merle.

Il a été son compagnon pendant plus d'un an, au cours de l'exploration et de l'étude du site, et l'a volontiers associé à ses travaux de relevés.

L'on croyait pourvoir tout achever rapidement. Mais les travaux s'avèrent plus compliqués et surtout plus onéreux que prévu. L'acte de vente indique une somme unique de 20.000 Francs pour l'aménagement de la grotte. Le 21 avril 1925, alarmé par l'importance des dépenses, Jean Lebaudy somme le notaire de suspendre les travaux : "*Je viens de recevoir une lettre de Melle de Gouvion Saint-Cyr me disant qu'il lui est absolument impossible, pour l'instant de continuer les travaux entrepris à la grotte, même les plus urgents. Je ne vous cacherai pas que, de mon côté, les dépenses engagées commencent à me gêner sérieusement. Nous avons dépensé à la grotte du "Pech Merle" 140.000 Francs depuis l'année dernière. C'est une grosse partie de nos revenus que nous y avons consacrée ma cousine et moi... Nous allons désormais être obligés d'attendre qu'un bénéfice quelconque sur les entrées de la grotte nous permette de continuer les travaux...*" Soit un surcoût de 120.000 Francs !

A ces lourdes dépenses il faut ajouter l'établissement et l'entretien d'une voie privée, longue de 1300 mètres et tracée en plein bois. Pour sa construction, Jean Lebaudy, le 19 Novembre 1924, s'est rendu acquéreur de trois parcelles, payées comptant. Cette réalisation exécutée par tronçons nécessite, chaque fois, un financement supplémentaire dont le coût élevé, c'est évident, échappe à l'abbé.

Jean Lebaudy, à la fois inquiet et excédé, met brutalement un terme à ces demandes sans cesse renouvelées. Dans le même courrier, il écrit à Maître Delfour : "*Pourtant comme je tiens tout particulièrement à être agréable à M. l'abbé Lemozi, vous lui direz que, personnellement, je mets à sa disposition une somme de quinze mille francs pour qu'il termine la route, de façon à ce qu'elle soit à peu près carrossable (la largeur n'y fait rien, pourvu qu'une voiture puisse passer). Je vous serais reconnaissant de lui faire remarquer que cette somme, qui va lui paraître insignifiante, est un véritable sacrifice que je lui consens. Je pense qu'il ne m'en voudra pas, mais il nous est impossible à Mademoiselle de Gouvion Saint-Cyr et moi-même d'agir autrement*" (A.F. Lebaudy).

L'on se demande vraiment ce que l'abbé est allé faire dans cette galère ! De chef de chantier, il est devenu le représentant à Cabrerets de la famille Murat, en charge de responsabilités qui vont bien au-delà de ses attributions de curé. En contact avec la population, connaissant chaque famille, respecté, écouté, et surtout s'exprimant comme eux en langue occitane, il a été désigné comme le seul capable de dénouer les situations délicates. Dans cette affaire, le prêtre a cédé la place au préhistorien. Il a voulu ignorer les mentalités et s'est laissé guider par sa passion d'archéologue, et son rôle dans l'aménagement de la grotte et surtout l'installation de cette route suscitera quelques inimitiés qu'il subira jusqu'à son départ de Cabrerets, quelques quarante ans plus tard.

Il faudra attendre 1929 pour estimer les travaux terminés. Ce qui ne veut pas dire que les soucis posés par l'exploitation de la grotte soient résolus. La clause qui accorde aux époux David un gain annuel de 60% sur les recettes, obligera la famille Murat à puiser, constamment, dans ses propres ressources pour l'entretien de la grotte.

La famille Murat, "ces généreux mécènes", ne sera guère récompensée par la collectivité qui semble avoir totalement oublié leur oeuvre désintéressée, quand ils ont agi pour le bien de la science et de la communauté villageoise. Lors de la parution du livre "la Grotte Temple de Pech Merle", un représentant des "Beaux-Arts", bien informé, leur rendra hommage en disant à L'abbé Lemozi : "*Sans cette généreuse intervention, on aurait mis cinquante ans à aménager cette grotte, ou plutôt on ne l'aurait jamais aménagée*".

Toujours pour les mêmes raisons de conservation et d'études des parois ornées, Jean Lebaudy acquiert, en 1932, les droits au sous-sol au lieu-dit "le Combel", qui comprend la grotte dite de "Marcenac".

Pourtant l'abbé n'a pas chômé. Depuis octobre 1922, l'on se demande quand il a pris le temps de dormir ? Travailleur acharné, discipliné, organisé et... infatigable, il assume sept jours sur sept, son rôle de curé, organise le catéchisme, les fêtes religieuses, assure les messes, les confessions. Il se rend auprès des malades, des mourants, visite les nécessiteux, ou vient simplement, en ami, prendre des nouvelles de ses paroissiens. Chaque jour, il est sur le chantier, discute avec les ouvriers, fixe le prix de l'heure, rend compte aux nouveaux propriétaires de l'avancement des travaux, négocie avec les entreprises. En même temps, tard dans la nuit, il établit le plan de la grotte pour le percement, entreprend presque immédiatement après leur découverte le relevé des peintures, mais encore il termine la rédaction d'un article de synthèse sur ses travaux à l'Abri Murat.

Le 28 Janvier 1924, lors de la séance de la Société Préhistorique Française, Armand Viré rend un vibrant hommage à l'abbé Amédée Lemozi, préhistorien et curé de Cabrerets, et présente les travaux qu'il a réalisés sur le Causse de Rocamadour et la vallée de l'Alzou de 1910 à 1919, dont la magnifique découverte de l'Abri Murat et l'étude qu'il en a faite. C'est probablement Armand Viré qui l'a poussé à publier dans la S.P.F., malgré les tâches qui l'accablent, ce long article d'une soixantaine de pages. L'abbé n'a pu se rendre à Paris. Et c'est vraiment regrettable. Il méritait de vivre ce moment inoubliable où la communauté scientifique, vivement intéressée par son parcours étonnant, applaudit son travail. La qualité de ses relevés des plaquettes et galets gravés de l'Abri Murat, et l'étude des salles ornées de Pech Merle qu'il vient de terminer, le confirme comme étant celui qui a révélé l'Art paléolithique en Quercy, sous ses deux aspects indissociables : l'art mobilier et l'art pariétal.

La grotte Temple, étude du site

La première campagne de relevés[25], commencée en mars 1923, s'est achevée le 12 février 1924, avec l'étude du plafond "des Hiéroglyphes". La rapidité de ce premier travail est d'abord due à son énergie remarquable, mais c'est aussi la caractéristique d'une époque. Aujourd'hui l'étude d'une grotte ornée telle que Pech Merle demande plusieurs années de travail à toute une équipe. C'est une période d'intense activité, d'effervescence intellectuelle, où les deux aspects de la personnalité d'Amédée Lemozi, le prêtre et le préhistorien, s'harmonisent. C'est un don

[25] Michel Lorblanchet effectuera ses campagnes de relevés entre 1978 et 2001.

du ciel que cette grotte ornée dont il a initié la découverte ; un magnifique cadeau que cette étude. Qui d'autre que lui pouvait assurer un tel travail, compte tenu aussi des conditions dans lesquels il l'exécute ?

Il a déjà été ébloui par ces artistes paléolithiques dont la qualité lui a été révélée à l'Abri Murat. Voici, maintenant, les oeuvres grandioses qui les identifient comme des "croyants", car très vite le site est compris comme un "Temple", dans lequel les hommes ont exprimé leurs croyances. C'est plus qu'une simple "église", c'est une cathédrale où leurs oeuvres artistiques s'accordent au décor que la nature a mis en place.

Car Pech Merle avec ses salles magnifiquement concrétionnées, et ses superbes panneaux ornés est parmi les plus belles grottes paléolithiques connues. En 1924, en France, elle est peut être même la plus belle.

Il commence le relevé des peintures, immédiatement après avoir terminé le plan de la grotte. A peu près au moment où débute la construction de l'escalier d'accès. Mais pour l'abbé rien ne change. Pour effectuer ce travail, il continue d'emprunter le chemin spéléologique, toujours en compagnie d'André David. Cette fois il leur faut "traîner" tout un matériel de dessinateur : mètre, ficelle, crayons, fusains, rouleaux de papier, etc. Auquel s'ajoute le ravitaillement. Ce sont chaque fois de longues séances qui durent parfois jusqu'à 13 heures consécutives, à peine interrompues par un repas rapide. "*Le voyage à travers les boyaux conduisant aux peintures était si pénible que nous préférions travailler plus longtemps et venir moins souvent*". Les relevés sont particulièrement délicats. La hauteur pour atteindre certains dessins les oblige à escalader des blocs rocheux, comme c'est le cas pour accéder à la corniche. Situation périlleuse, rendue plus pénible encore par les dimensions des figures : certains panneaux ont jusqu'à 8 mètres de long sur 3 mètres de haut, qu'il est "préférable de relever en une fois". L'éclairage reste lui aussi rudimentaire, encore a-t-on remplacé la bougie par la lampe à acétylène (fig. 65). "*Nous devons ici rendre hommage à la patience et la ténacité du jeune André, qui, pendant de longs mois, a consenti à nous éclairer, en portant d'une main une lourde lampe à acétylène, tandis que de l'autre il retenait immobiles nos panneaux en papier*". Travail de relevé qui tient de l'exploit !

L'abbé utilise le calque direct, et procède en divisant les panneaux en une série de portions égales, raccordées ensuite, entre elles, au presbytère. Son outillage paraîtrait aujourd'hui bien sommaire : des crayons gras et un papier calque, d'une transparence toute relative, qui tient plus du papier sulfurisé que de la cellophane. "*Il était parfois impossible de calquer les scènes à reproduire, le papier étant peu transparent et l'original manquant de netteté*". Il applique en cela les techniques en cours à l'époque qui voulait que l'on relevât directement sur la paroi, avec les risques pour les peintures que cela pouvait comporter. Peu, comme Henri Breuil, était capable de "dessiner à l'oeil". Michel Lorblanchet, lors de ses campagnes successives de relevés (de 1978 à 2001), a noté que l'abbé Lemozi n'avait laissé aucune trace sur les parois, ce qui prouve les précautions prises et son respect constant des peintures. Ce ne fut pas tout à fait le cas de l'abbé Glory, dont j'ai moi-même à Roucadour, au cours d'un relevé, enregistré les "traces" de crayon.

Figure 65 - Exploration à la bougie de "l'Aven Armand" découverte en 1897. L'inventeur, Louis Armand, se déplace sur une corniche, le dos collé à la paroi. La bougie, qu'il tient droit devant lui, n'éclaire que faiblement le gouffre profond de 90 mètres qui s'ouvre sous ses pieds. Ce dessin d'Ernest Rupin illustre parfaitement les conditions d'exploration extrêmement difficiles de la grotte de Pech Merle et la précarité d'un éclairage à la bougie.

Il procède, bien sûr, différemment pour les gravures réalisées sur le mondmilch de certaines parois. "*Nombre de gravures se retrouvent sur des enduits argileux, trop fragiles, qu'on ne peut toucher d'aucune façon, sans quoi, tout s'oblitère et disparaît...*" ("La grotte-Temple..."). Il met donc au point une technique qui consiste à pratiquer devant la paroi un relevé "géométral" : découpage par portions avec des cordes tendues, se coupant en petits losanges, et de relever ensuite à "main levée" les traits inscrits dans chaque losange. C'est la méthode qu'il applique pour le relevé du "plafond des Hiéroglyphes", en installant son quadrillage, immédiatement sous le plafond. "*En prenant successivement chaque losange, le travail de relevé nous a été plus facile. Quelques grandes dalles détachées du plafond nous servant à la fois de banc et de table de travail*".

Il exécute un travail d'une grande précision, en conservant toujours : les distances, les dimensions, les superpositions et les couleurs de l'original. Les documents qui illustrent son ouvrage "La Grotte-Temple du Pech Merle" montrent l'intérêt qu'il a accordé aux dessins eux-mêmes, en respectant la largeur des traits, leur finesse ou au contraire leur épaississement, les pleins et les déliés. Il a effectué une véritable étude des tracés digitaux,

concise presque expérimentale. Il explique précisement pourquoi il rejette la théorie que ces tracés aient pu être exécutés à l'aide d'un silex, d'un bâtonnet, ou d'un instrument "pectiné", et observe que quelques lignes ont été faites avec l'ongle du pouce : "*chaque groupe de traits a été produit par des instruments à pointes mobiles et indépendantes, comme les doigts*".

Il y a, semble-t-il, une certaine progression dans la réalisation de cette étude. L'abbé commence par "l'ossuaire" qui lui permet de tester et mettre au point les méthodes qu'il va utiliser : le calque direct et le quadrillage avec des cordes. Puis il continue par la "Frise noire" qu'il appelle "la chapelle des mammouths" (fig. 66), le panneau des "chevaux", le "bison fonçant", les représentations de la "salle du trône", celles de la salle de "l'Homme blessé", puis le plafond de la "salle du géophile", le couloir de l'ours, enfin le "plafond des Hiéroglyphes". Ce dernier ensemble gravé lui donne les plus grands soucis . Qui a participé un tant soit peu au relevé de ce plafond, sait combien ce travail est physiquement "douloureux". Il demande d'avoir la tête constamment levée en arrière, la vue souvent brouillée par cette "forêt" d'entrelacs où il faut discerner les figures, les situer dans l'espace. Encore est-on aujourd'hui servi par un éclairage qui faisait alors défaut. Plus que pour les autres panneaux encore, il lui a fallu s'adapter à la configuration des lieux, et deux longs mois pour parvenir à reproduire, en grandeur naturelle, les gravures situées à 6 mètres du sol. Il écrit : "*Ce qui rend l'étude de cette scène particulièrement pénible, c'est la difficulté d'éclairer un pareil sujet ; c'est l'impossibilité de pouvoir toucher aux gravures, la fragilité de l'enduit argileux ne permettant aucun contact ; c'est enfin l'obligation où se trouve l'observateur de travailler le dos collé au sol*". Cette position restant malgré tout la moins fatiguante. A propos des tracés digitaux, Michel Lorblanchet qui a relevé intégralement le "Plafond des Hiéroglyphes" en 1988/1989, écrit : "*J'ai noté combien l'abbé avait été prudent dans sa reproduction des tracés digitaux en s'abstenant d'utiliser le calque direct qu'il employait sur les autres panneaux. J'ai pu aussi mesurer la précision fréquente du regard de l'abbé qui sut enregistrer les détails utiles*" (Lorblanchet 2006:63). C'est tout particulièrement au plafond que s'est intéressé l'abbé Breuil, lors de sa visite en août 1923, dont il a dessiné "les femmes" à main levée. Le quadrillage n'étant apparemment pas encore installé. L'abbé Lemozi a sollicité ses compétences, car relevé et interprétation de ces figures "très mêlées" se sont avérés extrêmement difficiles et complexes, et Henri Breuil est le grand spécialiste de l'art paléolithique. Il a déjà étudié et publié, souvent en collaboration avec Eugène Carthaillac, Louis Capitan, Denis Peyrony et Henri Begouën, de nombreuses grottes ornées en France et en Espagne : Altamira, les cavernes de la région Cantabrique, la Pileta, la Pasiega, Font-de-Gaume, les Combarelles et il a commencé l'étude notamment de la grotte des "Trois Frères" et des cavernes pyrénéennes, Gargas, Marsoulas. Une demi-douzaine de ces monographies ayant été édité avec le concours du Prince Albert 1[er] de Monaco. Qu'Henri Breuil ait fait le déplacement jusqu'à Cabrerets a été une chance pour l'abbé, mais l'on comprend aussi que ce spécialiste avait hâte de voir ce site exceptionnel[26]. Ces longues et douloureuses séances nécessitent ensuite, au presbytère, de

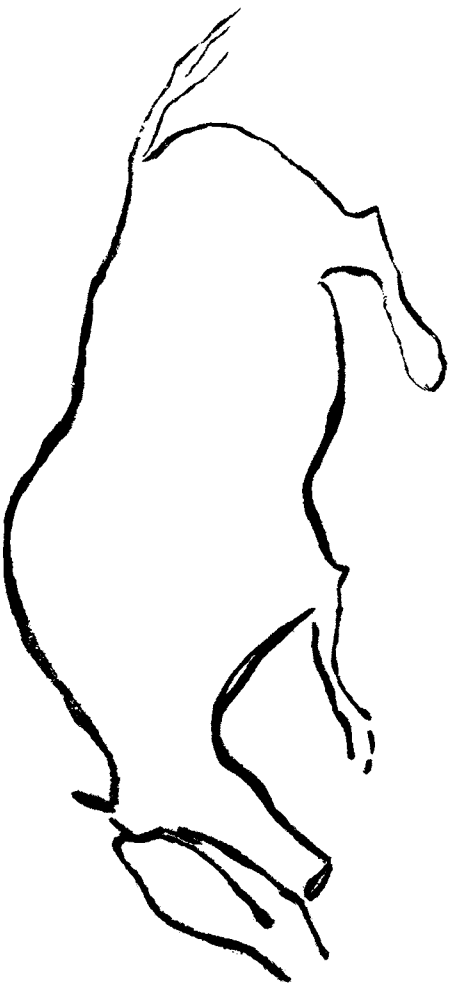


Figure 66 - Pech-Merle : la chapelle des mammouths, vache tombante (relevé A. Lemozi, "La Grotte-Temple du Pech Merle", 1929).

grandes heures de mise au propre, que complètent les lectures d'ouvrages scientifiques qui éclairent son analyse des figures.

Au travail de relevé il a ajouté la photographie : "*Le dessin et la photographie... se complètent à la perfection. Le dessin donne des parties de scènes que l'appareil n'a pu saisir, et les portions photographiées nous disent si le dessin a été exécuté fidèlement et n'a rien changé au caractère de l'original*". Il va donc utiliser relevé au trait et photographie, tout en sachant les défauts que comporte chacune de ces techniques : "*Le danger de la photographie, c'est de faire prendre pour des couleurs et des lignes intentionnelles des traits et des colorations naturelles, comme aussi de présenter, avec peu de netteté et des ombres, les parties de la scène qui se trouvent dans le creux de la dépression de la paroi. Le danger du dessin c'est de dénaturer le sujet*" ("La grotte-Temple..."). La plupart des clichés publiés dans "la Grotte-Temple du Pech-Merle" sont de Jean Lebaudy. Ce qui permet de croire que celui-ci, à l'exception semble-t-il du plafond des Hiéroglyphes, a réalisé la couverture photographique des panneaux ornés. La photographie est l'une de ses nombreuses passions. Il possède un matériel perfectionné, digne d'un professionnel, comme une chambre photographique ; et les très beaux clichés reproduits, prouvent le talent de photographe de l'auteur. En participant ainsi à l'étude du site, il a précisement connu les travaux engagés par l'abbé et appréciés leur exactitude. Ces séances de prises de vue, auxquelles immanquablement A. Lemozi participait, ont été pour le mé-

[26] En août 1923, l'abbé Henri Breuil venait de chez le Comte Begouën et des Pyrénées où il avait étudié les figures d'animaux en argile (dont un ours sans tête) de la grotte de Montespan nouvellement découverte.

cène le moyen de découvrir le site dans toute sa diversité. Sorte de prise de possession de la grotte, et l'on comprend son désir, que partage l'abbé, de protéger cet ensemble fastueux.

Armand Viré, excellent photographe lui aussi, a réalisé plusieurs clichés du plafond des hiéroglyphes, particulièrement utiles au déchiffrement des figurations qui posaient de grands problèmes à l'abbé.

Ces séances, en compagnie d'interlocuteurs prestigieux, lui ont été un bienfait. Avec eux il a pu échanger non seulement des impressions mais encore faire part de ses interrogations, de ses difficultés d'interprétation ou de lecture des figurations. Car la seule aide d'André David, aussi dévoué soit-il, ne permet pas de dialogue scientifique.

Il a fallu attendre la mise en place de l'escalier pour que ces photographies puissent se faire. En effet, il était impossible de "traîner" dans "l'affreux" chemin spéléologique (selon les propres termes de l'abbé Lemozi), un matériel aussi encombrant et aussi fragile que celui utilisé en 1924, qui nécessitait une chambre noire, des pieds (même pliables), des plaques etc. Certaines prises de vue ont peut-être même attendu, pour être réalisées, une première et rudimentaire installation électrique.

La réalisation de l'ensemble de ces relevés a donc comporté plusieurs étapes :
- le calque intégral des panneaux, salle par salle, en notant soigneusement ses observations,
- la mise au propre de ses dessins, au fur et à mesure, au presbytère,
- les prises de vue photographiques, auxquelles il a participé,
- la comparaison et la vérification de l'ensemble dans la grotte,
- l'interprétation finale des figurations.

Cet énorme travail, minutieux et très complet pour l'époque, a duré finalement plusieurs années et donné naissance à l'ouvrage "La Grotte-Temple du Pech Merle, un nouveau sanctuaire préhistorique", publié en 1929. Cette monographie largement illustrée des relevés de l'abbé reste aujourd'hui encore un ouvrage de référence.

Ce qui est à noter d'emblée c'est la pertinence de ses observations, quand il laisse l'homme de terrain s'exprimer. Ainsi ses remarques sur la salle de l'ossuaire sont-elles particulièrement intéressantes :
- Il décrit l'abondance des ossements de carnassiers, observe qu'il y a des crânes d'ours isolés et par ailleurs des amas de membres séparés des crânes.
- Il note la présence de monticules d'argile sur toute l'étendue de l'ossuaire et fait preuve à cette occasion d'une réelle objectivité scientifique.

Avec raison, il écarte les interprétations du moment, comme le culte de l'ours alors à la mode, ainsi que ces fameux monticules qui pouvaient être rapprochés des "taupinières" de Montespan, "*restes de corps modelés, en argile, représentant plusieurs carnassiers, surmontés d'une tête naturelle*". Il a informé le Comte Bégouën de sa découverte qui lui répond le 1er février 1927 : "...*Un placement intentionnel et par conséquent rituel paraît indéniable*".

Si ses premières constations l'amènent d'abord à croire que les monticules, où se trouvaient les deux premières têtes d'ours, sont des arrangements intentionnels considérés comme une marque d'intervention humaine, il réfute très vite cette hypothèse, en affirmant : "...*aucune preuve décisive ne nous a permis jusqu'ici de tirer une conclusion certaine à ce sujet. D'un côté, ces monticules ont pu être formés par l'eau et par les suintements argilo-calcaires de la voûte et d'un autre côté, aucun d'eux ne représente clairement le corps d'un animal. Il est difficile de conclure à un travail humain*". Or les recherches ultérieures ont montré que c'était des phénomènes naturels. Dans les grottes servant de repaires aux carnassiers, les animaux, en circulant toujours dans le même sens, déplaçaient eux-mêmes les ossements jonchant le sol et les plus grosses pièces, dont les crânes, étaient rejetées sur les côtés. Il ne se laisse pas impressionner par la mode ou l'autorité des personnalités de l'époque, comme H. Begouën ou A. Viré, mais réfléchit par lui-même et se fonde sur des observations précises et non des théories. Même, il met en doute le culte de l'ours, et s'il envisage des rites de conjuration il n'en conclut pas pour autant à l'exactitude de la théorie. Ces réflexions l'amènent tout naturellement à rechercher le passage par lequel entraient les ours. Il rappelle que le boyau particulièrement étroit conduisant à l'ossuaire, au moment de la découverte, n'a pu être emprunté par des animaux de grande taille. Ses observations géologiques du lieu l'amène à penser qu'il s'agissait, à l'origine, d'une importante galerie que la création d'un plancher stalagmitique a, au cours du temps, modifiée.

La réalisation de sondages et la découverte de charbons de bois, en 1924, relèvent de la même démarche scientifique. Les 25, 27 et 28 février, il fouille le couloir et la salle de "l'Ossuaire". Le 7 mars, il réalise un sondage devant la "Frise noire", ("la Chapelle des mammouths"), où il remarque la présence de charbons de bois dans la couche superficielle, à 5 cm de la surface, ainsi que des dents de bovidés : "*Ces débris de charbon doivent indiquer le niveau du sol à l'époque où les chasseurs de mammouths ont décoré le panneau*". C'est aussi la découverte, le même jour, au-dessous des gravures du plafond, d'un "*gros morceau de matière charbonneuse, de forme aplatie, mesurant 20 centimètres de long, 5 de large et 4 d'épaisseur. Cette pièce a quelque analogie avec la base d'une énorme sagaie, en matière ligneuse*". Enfin les 8 et 11 mars, il fouille la "Galerie de l'ours", où il trouve de "nombreux coprolithes... incrustés dans la stalagmite et... bien fossilisés".

L'étude attentive des parois lui a appris à distinguer les traits représentés. Il ne s'est pas trompé quant à la grotte de Sainte-Eulalie il a affirmé que le léger trait remarqué sur la paroi stalagmitée était un trait gravé. C'est avec la même précision qu'il fait la différence entre des griffades de carnassiers, aussi fines soient-elles, et des traits gravés par l'homme. Et là, il ne se trompe pas. Il note même dans "l'ossuaire", plusieurs glissades "très nettes". Il écrit : "*C'est à tort que nous les avions d'abord considérées comme des traces de doigts humains. Le fond de l'alvéole se rétrécit en effet et a été manifestement creusé par une griffe. Quelques empreintes sont très profondes et supposent des carnassiers de grande taille...*"

Il s'est attaché à comprendre par où et comment les Paléolithiques ont pénétré, et a essayé de retrouver leur cheminement, attentif au moindre détail. Ainsi, dans l'entrée de la galerie de l'ours, il remarque, à 50 centimètres de hauteur, un passage taillé

par l'homme qui a permis aux préhistoriques de pénétrer facilement dans la "salle des pas". "*Au cours de notre première exploration de la galerie de l'ours, nous avons été surpris... de remarquer, à la base de la tribune du mammouth, à travers un rideau de stalactites, un passage fait de main d'homme*". Cette acuité du regard, est une de ses qualités de chercheur. C'est l'habitude du spéléologue qui sait circuler dans la pénombre, mais également de l'archéologue qui sur le terrain repère le moindre indice. Il fallait sa compétence pour noter si judicieusement une fréquentation humaine répétée, à l'entrée du réduit de "l'homme blessé", où il observe l'usure de la paroi par frottement : "*Cette scène si dissimulée a fait jadis l'objet de fréquentes visites : ce qui le prouve c'est, dans la région du dessin, l'usure de la paroi rocheuse, manifestement polie par les ... initiés qui avaient le privilège de pénétrer dans la caverne...*" Ce qui le caractérise aussi, c'est cette capacité à se mettre à la place des Paléolithiques, à suivre non seulement leur cheminement dans la grotte, mais aussi à comprendre la position des corps lors de l'exécution des figures, à respecter dans le détail l'oeuvre pariétale, dans un souci d'exactitude. C'est ce qu'il fait lors du relevé d'un mammouth, situé près du plafond des hiéroglyphes, dans un endroit très dangereux. Pour dessiner l'animal, l'artiste a dû s'étirer sur la pointe des pieds, le corps "*tellement collé à la paroi que l'oeil de l'exécutant ne pouvait suivre le mouvement de la main, le recul manquant pour cela, à cause de l'abîme*". L'artiste dessine de mémoire une silhouette stylisée que L'abbé reproduit avec fidélité, épaississant le trait jusqu'au point final de l'exécution. Point ancré dans la paroi. Voici ce qu'il note le jour même dans son journal de fouille : "*ce mammouth a été tracé avec une bûchette de charbon, dont le dernier fragment est resté fixé à l'extrémité du trait représentant la trompe*". Il y a aussi des erreurs qu'il ne commet pas. Par exemple, il s'agace de l'appellation "chevaux pommelés" donnée au panneau des chevaux adossés. Il remarque que les ponctuations se trouvent à la fois à l'extérieur et à l'intérieur des animaux et qu'il ne peut s'agir d 'un pommelage. Pourtant, longtemps les guides de Pech Merle ont continué à nommer ce panneau : "les chevaux pommelés". Enfin, il recense toutes les preuves d'authenticité de ces peintures :

- caverne inaccessible ne possédant pas d'entrée naturelle,
- représentations d'animaux d'espèces disparues comme le mammouth, le bison,
- absence de culture des "inventeurs", inaptes à dessiner la faune représentée (éteinte), avec réalisme, en respectant les associations de figures que l'on trouve partout dans les grottes ornées.

Il tient compte aussi des dépôts naturels, ainsi les concrétions sur le Mégacéros de "l'Ossuaire". Il s'agit du premier Mégacéros découvert dans l'art paléolithique, et que Henri Breuil a reconnu comme tel. Il le date de l'Aurignacien parce qu'à Gargas, l'on a trouvé des ossements de Mégacéros dans un niveau de "l'Aurignacien supérieur" (c'est à dire aujourd'hui "Gravettien"). Là encore, il raisonne en scientifique. L'abbé Lemozi appliquera d'ailleurs "ces preuves d'authenticité" à d'autres grottes. Il élargira la question avec un article de 45 pages rédigé et présenté au Congrès Spéléologique de Cahors, en 1959, non publié : "*L'authenticité de l'industrie et des oeuvres d'art préhistoriques*", mais retrouvé aux archives diocésaines.

Sur le terrain, ses dons d'observation, sa compréhension des lieux, et une objectivité scientifique réelle, le définissent encore aujourd'hui comme un bon préhistorien. Il en est différemment de son interprétation et analyse des figures. Il s'est laissé impressionner par ses lectures et a donné souvent trop libre cours à son imagination. Michel Lorblanchet écrit : "*L'évolution des recherches en préhistoire, marquée par le souci de rigueur et d'objectivité, m'a pourtant amené à prendre de la distance avec sa lecture des oeuvres pariétales. Dans les images féminines du grand plafond, par exemple, il voyait "des femmes masquées", "orantes à bras levés" alors qu'en réalité leurs bras sont réduits à des moignons ! Ces dames "penchées en avant" se "livraient", selon lui à "des évolutions se rapportant à une danse rituelle masquée, préparatoire à la chasse!" Un instant l'abbé s'étonne de la nudité de ces femmes : "faut-il voir là une preuve d'immoralité ?" mais il répond aussitôt par la négative... dans ces entrelacs de "macaronis" (selon le terme de H. Breuil), il distingue aussi, spontanément et sans discussion, des têtes de "cheval", de "renne", un "félin", un "archer", un "masque de bovidé", un "ovibos"... tous pour le moins très douteux, alors qu'il n'y décèle pas un profil dorsal de mammouth stylisé, bien réel celui-là ! Il considère les fameux motifs - ultérieurement baptisés "femmes-bisons" par Leroi-Gourhan comme des croquis de "bisons passant ventre à terre dans la pénombre, à une certaine distance !" Leroi-Gourhan en fera des motifs bivalents, à la fois "femmes" et "bisons" et mes relevés ont montré qu'il s'agit simplement, en réalité, de femmes stylisées, aux seins bien nets, associées au mammouth, comme celles du grand plafond. Pour l'abbé, tout tracé dans la grotte est figuratif, et lorsqu'un dessin est simplifié, c'est un "croquis pris sur le vif" (d'où l'absence de détails) ; tout ce qui n'est pas clairement réaliste est forcément "maladroit", donc archaïque, donc "aurignacien !"* (Lorblanchet 2006:63).

Pourtant sa question sur "la nudité des femmes du plafond" n'est pas si naïve. Elle correspond aussi aux interrogations que se posait le public, ignorant tout de cet art ancien. L'on a encore, en 1920-1930, un rapport discret avec son propre corps qu'il est indécent de trop montrer. Il est évident pour l'abbé qu'au Paléolithique, à l'Age glaciaire, les femmes comme les hommes sont habillés. Il a compris que ce n'était pas la représentation d'une personne humaine, mais la femme en général qui était figurée, et même la féminité avec tous ses attributs naturels. Cependant, il est vrai qu'il étonne parfois par un lyrisme qui n'a rien de scientifique. Ainsi pour l'un des galets gravé de l'abri Murat, écrit-il sous le relevé : "*Félin chassant, sournois, prudent, hypocrite, gravé sur galet calcaire... L'animal marche à pas comptés, comme un chat qui inspecte tout sur son passage. En réalité, c'est l'impression que donne un tigre en mouvement, la synthèse d'un animal qui se déplace avec prudence. C'est l'oeuvre d'un grand artiste... N.B - (quelques traits peuvent représenter des pièges)*" (fig. 67). Il y a du fabuliste dans cette description et une interprétation littéraire très personnelle. Mais en donnant à l'animal représenté des caractères humains, il permet aussi à un public non initié une approche plus sensible de la gravure. Est-il vraiment si éloigné de la tendance actuelle qui fait appel à l'éthologie dans l'interprétation de l'oeuvre paléolithique ? Sur son travail réalisé dans la grotte du Pech Merle, l'on peut conclure en citant Michel Lorblanchet qui écrit : "*son travail fut remarquable pour l'époque*".

Le voyage en Angleterre

Depuis 1922, après la découverte des premières grottes ornées des vallées du Lot et du Célé, nombreux sont les passionnés de préhistoire qui se sont rendus à Cabrerets, ont rencontré l'abbé ; cet homme aimable et chaleureux, toujours heureux de communiquer son savoir et son expérience. Le bureau-musée qu'il a installé au presbytère est devenu, au cours des années, un

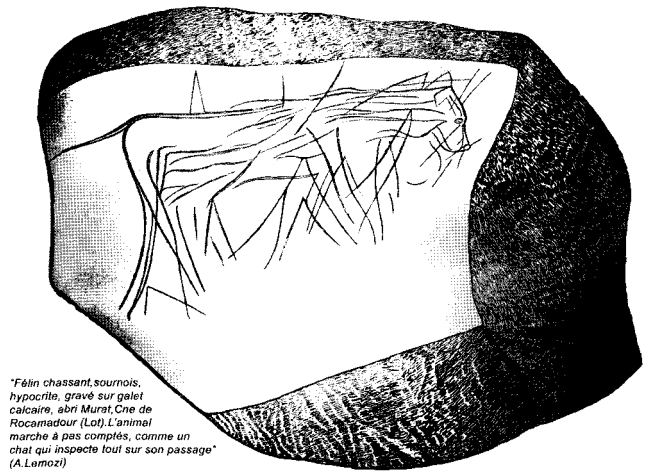


Figure 67 - Abri Murat : "le Félin", galet gravé (relevé A. Lemozi [inédit], ACR).

lieu de rencontres. L'impressionnant travail qu'il a réalisé à Pech Merle a suscité admiration et curiosité, et attiré des centaines de visiteurs, dont beaucoup d'anglais. Au point de se sentir harcelé, lui qui apprécie avant tout le calme propice à l'étude et à la réflexion. Et son "bonheur" s'est parfois "teinté de tristesse".

C'est ainsi qu'en mai 1929, année où paraît son ouvrage "La Grotte-Temple du Pech Merle, il reçoit un groupe de l'Alliance Française, conduit par Eugène Grangié, qui l'invite à venir en Angleterre parler du "Quercy préhistorique". L'abbé a souvent rêvé de traverser la Manche. Il a toujours eu de la sympathie pour les britanniques. N'est-il pas devenu l'ami de M. Nicol, artiste peintre d'origine écossaise, que la vallée du Célé a séduit et qui s'est installé avec sa famille à Cabrerets ? Ses premières rencontres datent de l'époque où il était vicaire à Rocamadour, où les touristes anglais venaient déjà nombreux visiter le sanctuaire ; parfois, sur le causse, il croisait l'un d'eux, marcheur solitaire, comme lui épris de la beauté sauvage des lieux. Plus tard, pendant la guerre, à l'hôpital de Marmande, il s'est lié d'amitié avec des soldats anglais qu'il a soignés. L'humour qu'ils professent, même dans les périodes les plus noires, leur distinction, leur courtoisie lui plaisent. Depuis 1919, les deux pays sont restés très unis. L'attitude de certains militaires français comme le Maréchal Foch qui déclare peu avant sa mort : "J'ai conscience d'avoir servi l'Angleterre aussi bien que si elle avait été mon propre pays" a joué dans le rapprochement des 2 pays. Il y a en 1929 le projet d'élever, à Londres, une statue à sa mémoire. Dans cette période de l'entre-deux guerres se multiplient les échanges culturels et commerciaux, et il est déjà question d'un tunnel qui traverserait la Manche, unissant davantage les 2 pays : ces "*frères siamois du progrès européen*", selon la formule de l'abbé.

L'abbé répond pourtant négativement, considérant ce voyage comme moralement impossible. Ces cinq dernières années ayant été en grande partie vouées à la préhistoire, il n'ose solliciter davantage l'Evêché de Cahors. En septembre, un second groupe se rend à son tour à Cabrerets et renouvelle l'invitation, arguant cette fois de l'intérêt qu'il y aurait pour le Clergé français à accepter ce voyage. Ce serait l'occasion, entre autre, de détruire des "préjugés" qui nuisent à l'Eglise catholique de France, souvent jugée réactionnaire.

Enfin, avec "l'assentiment de l'autorité diocésaine", le vieux rêve se réalise. Ce voyage est une récompense que l'on accorde au préhistorien pour toutes ces années d'efforts, de travail acharné. Mais on charge le prêtre d'une mission, celle de rendre compte en Angleterre des oeuvres de l'Eglise catholique. Le 9 Janvier 1930, sous la double bannière de la préhistoire et de la religion, il quitte Cahors, et entreprend, "sous les auspices de l'Alliance Française", une tournée de conférences qui va le conduire à travers l'Angleterre. C'est son premier grand voyage, si l'on excepte bien sûr la longue marche qui, en août 1914, l'a mené jusque dans les Ardennes ! De Paris, où il ne passe qu'une nuit, il retient la politesse intéressée des parisiens et le bien-être du chauffage central dont jouit l'hôtel. Dans le train il a le regard de l'enfant que tout intéresse et surprend, et se plaît à comparer ce qu'il découvre avec ce qu'il connaît. C'est habillé "en clergyman", comme il se plaît à l'écrire, qu'il voyage ; en fait un simple costume civil gris avec une croix discrète au revers de la veste. Lui qui n'abandonne jamais la soutane et la barrette, même dans ses expéditions souterraines ! Et il remplace momentanément son bréviaire par un petit dictionnaire français-anglais. Le vendredi 10 janvier, en début d'après-midi, il embarque à Calais sous un beau soleil d'hiver. Première émotion. Il découvre la mer qu'il n'a jamais vue. La température relativement douce lui permet de voyager sur le pont, et pour qu'il ne manque rien au souvenir de cette traversée, il connaît pour la première fois le "*mal de mer, avec une pénible angoisse et l'impression que tout va finir ici bas*". Londres, où il arrive en fin de journée, n'est que lumière. Il est émerveillé par cette ville dont la population représente 25.000 fois celle de Cabrerets, sa paroisse. Il gardera de la ville un souvenir ébloui qu'il évoquera sa vie durant. (J.P. Lemozie, com. or). Tout l'enchante. L'accueil empressé et chaleureux qu'on lui réserve, l'Hôtel Rubens où il est logé, situé face à Buckingham Palace, "le palais du Roi". L'élégance, le confort du bâtiment et les multiples services dont dispose la clientèle, le laissent confondu. Il ne s'attendait pas à un tel luxe. L'art de vivre des anglais, qu'il va découvrir au cours de ce voyage, et tout particulièrement le "breakfast" et le "tea time", le ravissent. Lui que les soins du corps ont rebuté au séminaire prend plaisir aux ablutions à "l'eau chaude". Sur le sol britannique, l'hygiène corporelle devient une vertu et la propreté un signe d'élégance. Le soin porté à l'habitation, même modeste, lui est une nouveauté qu'il remarquera également dans les campagnes, comme il en fera l'expérience au pays de Galles où, croyant entrer dans une "pauvre maisonnette", il se retrouve dans un intérieur luxueux qui le laisse stupéfait. Il est vrai qu'en Quercy, à cette époque, l'intérieur des maisons et le mode de vie sont des plus rudimentaires. Il saura se souvenir du raffinement anglais, et l'inscrira dans l'éducation donnée aux jeunes filles, avec les cours d'art ménager qui seront dispensés, à la "Maison des Oeuvres" de Cabrerets. Il retiendra aussi les leçons d'organisation et de sélection des cultures qu'on lui montre au parc d'horticulture de l'Université de Reading, ainsi que la basse-cour où s'ébattent plus de 200 volailles "blanches comme des mouettes", précurseur de l'élevage en batterie. Au cours de ce voyage, seuls lui manquent le pain et le vin, absents des repas.

Une douzaine de conférences à donner, onze villes à visiter : Londres où il séjourne plusieurs jours, Portsmouth, Derby, Southampton, Reading, Leicester, Blackpool, Newport, Cardiff, Bristol, Oxford. Sa curiosité naturelle fait de lui un bon touriste. Il voyage en train, en 2e ou 3e classe, se débrouille seul

Figure 68 - "Souvenir de Conférence à Bristol, 27 janvier 1930". Dessin (caricature). Collection J.P. Lemozie.

avec ses encombrants bagages, les horaires, les changements, aidé par quelque âme charitable qui le remet sur la bonne voie ou dans le bon train. Il s'abandonne au confort des banquettes rembourrées, en tissu de velours rouge, s'adaptant fort bien à cette vie nomade. Ce sont souvent des omnibus qui traversent en douceur la campagne qu'ainsi il visite, prenant garde de respecter les consignes de sécurité, sentences qui le mettent en joie, comme "ne jamais risquer un désastre, c'est le premier et plus sûr moyen de salut". L'abbé hérite peu à peu de l'humour anglais (fig. 68). Il s'amuse des grandes affiches publicitaires qui jalonnent les voies de chemin de fer, et s'éprend des grands espaces verts battus et réservés au tennis, golf, foot-ball. "Mens sana in corpore sano" écrit-il. On est loin du séminaire ! En homme ayant toujours vécu à la campagne, il note tout. Les "bibliothèques" à toutes les gares, l'importance des troupeaux de moutons, sans bergers, sur lesquels veillent des chiens, les vaches laitières grasses et dociles, les porcheries, même les volières peuplées de poules blanches. Tout lui paraît propre, coquet, à l'exemple des petites maisons pimpantes qui défilent sous ses yeux. "*Il y a, à chaque instant, tant de symétrie et de propreté, les maisons ont une allure si coquette qu'on a l'impression de se trouver dans un grand parc qui se continue à travers toute l'Angleterre*". S'il goûte tant de netteté, les paysages paisibles, il n'oublie pas que la nature est imprévisible et qu'il n'est pas de lieu idéal où vivre. L'hiver 1929-1930 a été très pluvieux et propice aux inondations. Sensible aux drames humains, il juge le moindre cours d'eau, les rivières, évalue les risques d'éventuelles crues et évoque les "méfaits de l'inondation en Angleterre". Chaque hiver, les populations sont soumises aux crues brutales qui détruisent tout et noient les hommes. La France n'est pas épargnée, et il connaît les catastrophiques montées des eaux des vallées lotoises. A Derby, "*ce pays noir où les hommes restent blonds*", il découvre la misère des mineurs au chômage. Malgré une phase de croissance, très sensible en Europe en 1925-1926, le Royaume-Uni est confronté à l'inadaptation de son appareil industriel, désormais obsolète. Le pays n'arrive pas à retrouver son équilibre économique des années 1920, et connaît une forte agitation ouvrière (grève générale de 1926). Les partis s'opposent. L'abbé écoute, réfléchit, et quand on accuse les ouvriers d'être payés à ne rien faire, et ainsi de participer à l'augmentation du coût de la vie, il répond : "*sans travail, sans rien à produire... en attendant une solution meilleure, il faut bien pourtant que le chômeur ait de quoi manger* ", et de rappeler la richesse des colonies anglaises et leur exploitation qui font que "*les Anglais souffrent moins que d'autres de la crise minière*". Il n'a pas tort. Après le crash boursier de Wall Street, en octobre 1929, qui va avoir pour l'Europe des conséquences dramatiques, notamment en matière de commerce international, le Royaume-Uni se repliera principalement sur son empire et commercera d'abord avec les pays membres du Commonwealth, établissant avec eux des tarifs préférentiels. Malgré l'admiration qu'il porte au peuple anglais et au pays, l'abbé remarque qu'il y a "*partout de pauvres gens*".

Il prend le temps de visiter les villes, enregistre chaque scène de la vie quotidienne, et comme il ne possède pas d'appareil photographique, dessine à la hâte les monuments, les églises, ou achète des cartes postales. Sa curiosité est insatiable. Il veut se souvenir, raconter ce qu'il aura vu. Il s'attarde près des monuments aux morts, fraternité douloureuse, comme à Derby justement avec la stèle érigée en hommage aux 3350 cheminots morts pour "sauver la liberté du monde", qu'il reproduit. Ses observations ne sont pas de simples notes qu'il rédige, à l'intention de futurs lecteurs ou auditeurs, mais la traduction de ses impressions, de ses émotions.

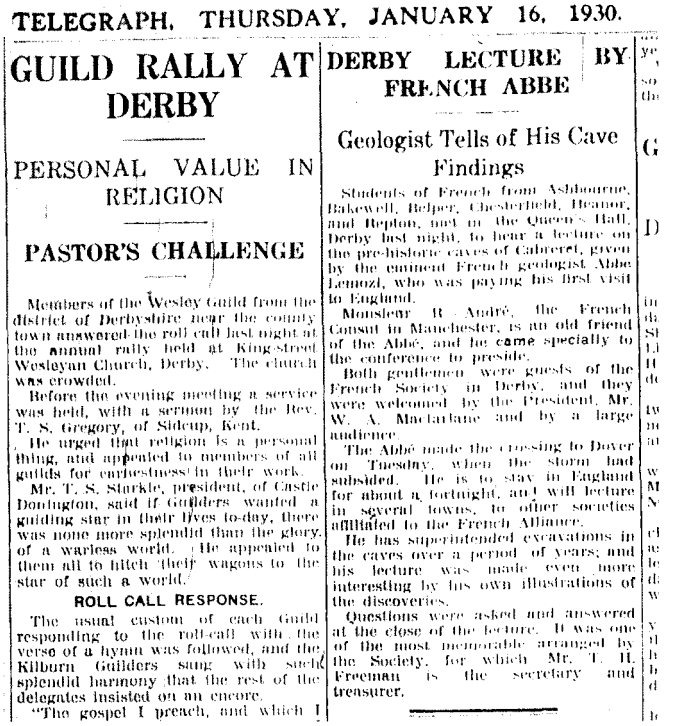
A Portsmouth, il retrouve la mer qui est toujours pour lui "*un spectacle impressionnant...*" et, de la fenêtre de sa chambre, il contemple l'île de Wight où se trouve un important monastère. Heures paisibles où son esprit est en harmonie avec les lieux. Au milieu "*de milliers de mouettes blanches*", il va méditer sur le rivage où "*le bruit des vagues est plus favorable au recueillement que le bruit des villes...*" Il lui semble être plus près de Dieu et de ses oeuvres, "*... plus conscient de sa grandeur, de sa puissance, de son immensité*". Les beautés marines l'émeuvent. Il en éprouve un bonheur physique, une plénitude. A Southampton, ce sont les chantiers navals et les grands paquebots transatlantiques qui l'impressionnent, comme le "Bérengaria", ce géant sorti de l'eau, "élevé sur un immense radeau pour subir des réparations". A Blackpool, jeune ville balnéaire bâtie quarante ans plus tôt, "prospère, remuante, passionnée de musique", il contemple la mer d'Irlande, tourmentée, aux rivages brumeux.

Le préhistorien est à l'honneur. Il est accueilli chaque fois avec empressement, et la première conférence qu'il donne le soir du samedi 11 janvier 1930 à l'Institut littéraire de la Cité, à Londres, est un vrai succès. 300 personnes environ occupent la salle parmi lesquelles "M. Errikon", vice-chancelier de l'Université de Londres et "M. de Bercegol", représentant de l'ambassade de France. Il a longuement préparé son intervention qu'il donne en français, avec à ses côtés un traducteur. Mais la conférence n'est pas qu'un long discours décrivant l'aventure de Pech Merle. Par souci de pédagogie, pour que la beauté de l'art paléolithique soit mieux perçue, il a réalisé une exposition mobile, qu'il va emporter avec lui tout au long de son voyage, composée de panneaux de toile, faciles à installer et que l'on peut rouler pour le transport. En grandeur naturelle, il a reproduit, "aussi fidèlement que possible", les ensembles de figures les plus importants, trou-

vés dans les cavernes préhistoriques du Quercy. L'on sait l'art de la parole que cet homme, habituellement discret et réservé, possède quand il s'agit de préhistoire et combien il peut enthousiasmer son auditoire. L'enthousiasme est sûrement à son comble qui transforme une soirée londonienne sérieuse en un spectacle animé et bon enfant. La conférence se termine par des "cantilènes de Noël chantées par toute l'assistance... et quelques monologues comiques, récités par Charles Pond, artiste bien connu à Londres..." Qu'importe, Amédée Lemozi qui apprécie cette joie de vivre, est heureux.

L'organisation de sa conférence est établie une fois pour toute. Reconnaissance, dans l'après-midi, de la salle où la causerie est donnée. Puis, installation de l'exposition. Il y aura toujours de jeunes étudiants, passionnés de préhistoire, pour l'aider à mettre en place les panneaux lourds et encombrants. Beaucoup d'entre eux parlent français, sinon l'abbé utilise ses rudiments de la langue anglaise pour s'exprimer. La soirée débute à vingt heures et dure environ deux heures, en tenant compte de l'intervention des auditeurs. Public soigné, composé en partie d'étudiants, d'érudits locaux, d'enseignants et de notables de la ville. C'est, chaque soir, une centaine de personnes qui assistent à la réunion. Ce qui en soit est appréciable. Au cours de son allocution, il se présente, parle de son enfance, de son attirance dès son plus jeune âge pour l'archéologie, les choses du passé, sa nomination à Rocamadour et ses premières recherches. Il développe le sujet avec la trouvaille et l'étude de l'Abri Murat, puis les découvertes des grottes ornées des vallées du Lot et du Célé et s'attarde surtout à la description de cet art magnifique. Il dit aussi sa sympathie, son estime pour ce peuple avec lequel depuis longtemps il a noué des liens étroits, et rappelle la proximité de langage (l'anglais, sur 38.000 mots en possède 15.000, d'origine française). Au cours de ces soirées, il retrouve parfois des anglais venus lui rendre visite à Cabrerets et leurs félicitations chaleureuses pour son intervention et la présentation des panneaux décorés lui vont droit au coeur. C'est qu'il a disposé de peu de temps, après l'accord de son diocèse, pour préparer son voyage, l'exposition et son exposé.

Les invitations qu'il reçoit sont nombreuses. Ainsi le 16 janvier, à Londres, il est invité par M. Kényon, ancien vice-consul à Paris, qu'il a connu à Rocamadour, alors jeune homme venu apprendre le français, dix sept ans plus tôt. Une amitié qui a franchi le temps. C'est dire aussi combien la personnalité chaleureuse de l'abbé a suscité de fidèles affections. Ce soir là, il boit dans des verres achetés à Figeac, et écoute, ému, son hôte évoquer la grotte Delnaud et sa source incrustante, où il a déposé quelques violettes dans l'espoir de les reprendre un jour, "pétrifiées", en souvenir de "notre douce France". Au cours de ce périple, il est chaleureusement reçu par de nombreuses personnalités et dignitaires français ou anglais. Comme à Derby, où l'attendent le Président de l'Alliance Française, M. Macparlane, grand amoureux de notre Pays, et surtout du Sud-Ouest, qui est à l'origine de son voyage en Angleterre, et M. André, Consul de France à Manchester, venu tout exprès présider la soirée. Le "Derby Daily Telegraph" et le "Derby Daily Express", consacreront chacun un article à l'abbé Lemozi dans leur numéro du 16 Janvier 1930 (fig. 69). A Southampton, la ville d'Angleterre où le cercle français est le plus vivant, il est applaudi par les consuls du Brésil et du Portugal. A Cardiff, il retrouve M. Tre-



TELEGRAPH, THURSDAY, JANUARY 16, 1930.

GUILD RALLY AT DERBY

PERSONAL VALUE IN RELIGION

PASTOR'S CHALLENGE

Members of the Wesley Guild from the district of Derbyshire near the county town answered the roll call last night at the annual rally held at King-street Wesleyan Church, Derby. The church was crowded.

Before the evening meeting a service was held, with a sermon by the Rev. T. S. Gregory, of Sidcup, Kent.

He urged that religion is a personal thing, and appealed to members of all guilds for earnestness in their work.

Mr. T. S. Starkie, president, of Castle Donington, said if Guilders wanted a guiding star in their lives to-day, there was none more splendid than the glory of a warless world. He appealed to them all to hitch their wagons to the star of such a world.

ROLL CALL RESPONSE.

The usual custom of each Guild responding to the roll-call with the verse of a hymn was followed, and the Kilburn Guilders sang with such splendid harmony that the rest of the delegates insisted on an encore.

"The gospel I preach, and which I

DERBY LECTURE BY FRENCH ABBE

Geologist Tells of His Cave Findings

Students of French from Ashbourne, Bakewell, Belper, Chesterfield, Heanor, and Repton, met in the Queen's Hall, Derby last night, to hear a lecture on the prehistoric caves of Cabreret, given by the eminent French geologist Abbe Lemozi, who was paying his first visit to England.

Monsieur R. André, the French Consul in Manchester, is an old friend of the Abbé, and he came specially to the conference to preside.

Both gentlemen were guests of the French Society in Derby, and they were welcomed by the President, Mr. W. A. Macfarlane and by a large audience.

The Abbé made the crossing to Dover on Tuesday, when the storm had subsided. He is to stay in England for about a fortnight, and will lecture in several towns, to other societies affiliated to the French Alliance.

He has superintended excavations in the caves over a period of years; and his lecture was made even more interesting by his own illustrations of the discoveries.

Questions were asked and answered at the close of the lecture. It was one of the most memorable arranged by the Society, for which Mr. T. H. Freeman is the secretary and treasurer.

Figure 69 - The Derby Daily Telegram : "Derby lecture by french abbe". Article du jeudi 16 janvier 1930 (archives P. Bahn).

moulet, consul de France, originaire du Quercy, avec qui, ce jour là, il abandonne la langue anglaise au profit du patois. Une pause dans ce séjour linguistique.

Il noue de nouvelles relations, pénètre l'univers intellectuel des universités anglaises, ou celui de la grande bourgeoisie. Si son passage à Reading, où l'ont précédé des célébrités (romanciers, poètes, académiciens, avocats, sociologues, explorateurs) est une marque de reconnaissance de ses qualités de savant, sa soirée à l'Université d'Oxford, où bien des années auparavant Emile Carthaillac a été invité, est un grand moment de son séjour. Le Recteur Marett, seigneur de Jersey, le reçoit au Collège Exeter, en grand manteau et en bonnet carré. Avec lui, il parle anthropologie, psychologie religieuse, histoire des religions, de l'éducation donnée aux jeunes gens, où il retrouve des valeurs qui, en France, lui semblent perdues : "*En même temps que le respect de la religion, on inspire aux étudiants des sentiments de noblesse et de loyauté. Aujourd'hui avec de l'argent on achète tout. On n'achète pas la valeur, le courage, la noblesse, la vertu, me disait le Recteur. Nous visons à faire de l'étudiant un athlète, un savant, un gentilhomme, ami de la vérité et de l'honneur*". A Newsbury, il est reçu par la famille Holden, fondatrice du journal "The Time" qui l'invite à "Goldwell", la propriété familiale. S'il s'enchante de la volière magnifique, qui abrite des espèces rares de perroquets, son admiration va surtout à la splendide bibliothèque comprenant les principaux ouvrages de préhistoire. En compagnie du conservateur, il visite le musée de la ville où il "remarque des ossements fossiles prélevés dans les tourbières d'Angleterre" qui lui rappellent les vestiges (restes de cerf) trouvés dans les tourbières de la Sagne, près de Cabrerets. Il a le même réflexe en visitant le Musée des Sciences Naturelles, à Londres, où les galeries de paléontologie le ramènent au Pech Merle et aux traces d'ours qu'il a découvertes.

Merveilleux musées où il aimerait tant s'attarder, mais que des horaires implacables l'obligent à visiter au pas de course. Il s'attarde longuement à la richesse du British Museum dont il dit : "*grâce à son immense empire colonial, à ses gouverneurs, à ses explorateurs, à ses officiers de marine, l'Angleterre a pu recueillir plus d'objets que beaucoup d'autres peuples*". Toutes les civilisations l'intéresse, et l'ethnographie tout particulièrement retient son attention. Il trouve, cependant, l'archéologie préhistorique moins riche en Angleterre qu'en France, et une certaine fierté de son pays lui fait dire : "*Par contre, nous autres français, nous pouvons nous glorifier d'avoir chez nous, en particulier dans le Sud-Ouest de la France, de nombreux spécimens d'un art très primitif qui compte de vrais chefs-d'oeuvre*". Malgré l'émerveillement d'une telle abondance et diversité des pièces archéologiques, il conserve un esprit suffisamment critique pour constater "*l'importance relative de certains objets qui ont leur correspondants dans nos collections de Cabrerets et qui ont jeté un peu de lumière sur la destination de ces derniers. De petits instruments en bois de cerf trouvés en Angleterre (Burn-Heathey), rappellent certains objet exhumés de la grotte de Linars...*"

C'est une joie supplémentaire quand, le 17 janvier au matin, il est reçu en privé par le conservateur, M. Reginald Smith, qui lui fait l'honneur de très belles collections "cachées au public". Il peut admirer "entre autres choses", les plus belles lames solutréennes recueillies aux Eyzies, du type des lames de Volgu. Lui qui rêve l'installation d'un musée à Cabrerets, reste saisi par l'importance des locaux privés, vaste temple de la connaissance : la bibliothèque immense, avec "*quatre millions de volumes reliés, abrités sous une coupole*" et les bureaux, "*occupés par des centaines de chercheurs, prêtres, pasteurs, étudiants, etc..., en quête de quelques documents*". Il en a presque le tournis. Après les violences de la "séparation des Eglises et de l'Etat" qu'il a connues, il reste confondu devant cette aisance relationnelle, cette tolérance intellectuelle, qui met le laïc et le religieux sur un pied d'égalité quand il s'agit de la connaissance et de la recherche.

Les bibliothèques privées où il est introduit le fascinent. Comme à Leicester où l'accueille M. Muschamp, ce francophile érudit, entomologiste, bibliophile qui professe plusieurs langues. Avant de quitter la ville, l'abbé lui demandera la permission de revoir son impressionnante bibliothèque, à sa connaissance "la plus fournie et la mieux tenue" où il a remarqué "plusieurs incunables et un certain nombre de vieilles éditions avec riches enluminures". "*Quel dommage d'être si pressé*", quand il aimerait tant s'attarder !

Le savant, l'intellectuel, sont comblés. Mais, à la lecture de la brochure qu'il rédige peu après son retour en France, s'il fait oeuvre de journaliste dans la description si précise et anecdotique de son séjour, le prêtre est constamment présent dans ce voyage. Ce n'est pas la salle de conférence, ni son emplacement, ni son équipement qui le préoccupe lors de son arrivée dans une ville nouvelle, mais le lieu, l'église ou la chapelle, où il pourra le lendemain matin dire sa messe. Amédée Lemozi est prêtre avant tout et, dans cette inquiétude, il n'y a aucunement la volonté de plaire à son diocèse, mais celle de vivre en tout lieu son engagement auprès de Dieu. Il commence en beauté son séjour, avec une première messe célébrée, le 11 janvier, dans une chapelle de la nouvelle cathédrale de Westminster, qu'il trouve "trop moderne" à son goût. Le même jour, à l'église des Oratoriens, il assiste à une messe chantée en latin dont il apprécie toute la beauté. Mais il sera tout aussi heureux dans la simple chapelle des religieuses franciscaines de Southampton.

Se faisant, il s'acquitte avec conscience de la mission, toute religieuse, dont l'a chargé son évêque. Il est évident que cette "enquête" sur le développement et l'implantation des catholiques en Angleterre lui convient. Après chaque messe, après avoir fait signer son "celebret"[27], l'heure du "breakfast", qu'on l'invite à partager, est l'occasion d'une rencontre, d'une discussion, au cours de laquelle on l'informe bien volontiers des difficultés et des réalisations des communautés catholiques.

Il n'y a pas en Angleterre, comme en France, de revendication laïque et les communautés religieuses peuvent créer et gérer, sans distinction, des bibliothèques, des établissements scolaires, des hospices, et assurer les soins donnés aux malades (souvent à domicile). Les collèges, comme à Portsmouth où les élèves apprennent le français, sont tout particulièrement appréciés et ne reçoivent pas, d'ailleurs, seulement de jeunes catholiques, mais des enfants venus d'horizons très divers. La qualité des cours et des enseignants priment sur toute autre considération. A Ewelme, près de Reading, il visite l'hospice constitué de petites maisonnettes indépendantes où les personnes âgées du village sont soignés gratuitement jusqu'à leur mort. Structure à gestion privée qui bénéficie de donations, de rentes accordées par des bienfaiteurs. En Angleterre, l'abbé découvre "une Eglise catholique prospère", largement financée par des dons privés qui lui ont permis de se développer et d'assurer peu à peu son indépendance. Elle est respectée, mène une véritable action sociale et éducative, et les prêtres disposant "*de plus de ressources que ceux de France, peuvent plus facilement se retirer chez eux*". Enfin, le Clergé catholique anglais est bien représenté par le Cardinal Bourne (69 ans à l'époque), surnommé "le géant d'Angleterre", homme de caractère et de bon sens, qui "*jouit d'un vrai prestige auprès du gouvernement anglais*".

C'est toute la différence avec la France où le Clergé n'a plus aucun rôle et doit trouver de nouveaux financements pour continuer les "oeuvres", notamment sociales, dont il a longtemps eu la charge. Depuis la loi de Séparation de 1905, l'Etat français entend gérer, non seulement "l'enseignement" qu'il souhaite avant tout laïc, mais encore les hôpitaux, les crèches, les hospices, etc. Plus de financement pour l'Eglise, juste une tolérance de la présence religieuse quand on manque de structure ou de personnel qualifié, comme pour les hôpitaux.

Car les finances nationales ne permettent pas la réalisation rapide et efficace du programme social où tout est à construire.

L'abbé n'est pas seulement là pour s'informer de l'organisation et du développement de l'Eglise catholique anglaise, mais pour prouver que l'Eglise catholique en France est bien vivante et qu'elle se reconstruit. Quand l'abbé parle de "la

[27] Pièce de l'autorité ecclésiastique qui autorise un prêtre à dire la messe en tout lieu.

Maison d'oeuvres" en cours de réalisation à Cabrerets, qui aura pour mission d'assurer l'éducation donnée aux jeunes filles et les soins à domicile, il met sur un pied d'égalité les actions dirigées par les Eglises catholiques d'Angleterre et de France.

Par ailleurs, en permettant à un simple curé de devenir un préhistorien, c'est-à-dire un scientifique, en autorisant ce déplacement à l'étranger, elle affirme son ouverture d'esprit. L'abbé, d'ailleurs, est plutôt satisfait de la déception de "ses collègues" qui s'attendaient à recevoir un éminent professeur, enseignant dans un grand collège de France (voire de Paris), et ne trouvent qu'un modeste curé de campagne, desservant "deux petites paroisses" dans le Sud-Ouest de la France. Son humble origine le grandit, comme elle grandit son diocèse. Elle met le "modeste curé" au même degré que l'enseignant d'une grande école. C'est appliquer une règle démocratique qui ne tient pas compte du rang social, ni de la hiérarchie, quand il s'agit de la valeur de la personne et de la connaissance.

Ainsi remplit-il la double mission qui lui a été confiée : faire connaître les fabuleuses découvertes en art pariétal paléolithique du Quercy, mais aussi par sa propre personne et ses compétences, témoigner de la renaissance et des progrès de l'Eglise catholique de France, de son ouverture à la science et de ses nouvelles missions.

Pour l'abbé, ce voyage aura été la rencontre avec un peuple qu'il estime hautement, un enrichissement intellectuel de chaque jour, la découverte d'un pays dans sa diversité géographique et économique, et le bonheur de porter à l'étranger un peu de cette France quercinoise, qu'il représente. C'est probablement l'épisode le plus heureux de sa vie, qu'il évoquera toujours avec les mêmes sentiments de joie et de reconnaissance pour l'accueil qui lui a été fait en tant que scientifique. On peut regretter qu'il n'ait pu bénéficier d'autres déplacements de ce type, qui auraient fait de lui un préhistorien de renommée internationale.

Le 30 Janvier 1930, s'achève le séjour de l'abbé Amédée Lemozi, en Angleterre. Il n'y aura plus jamais pour lui de "*méditation sur le rivage, au milieu de milliers de mouettes blanches et d'autres oiseaux que le créateur semble avoir répandus sur les mers pour distraire et tromper l'ennui des matelots et des voyageurs*".

D'Oxford, sa dernière étape, où il reviendra souvent par la pensée, il emporte avec lui six noix offertes par Mr Marett et qui proviennent de ses terres de Jersey. De modeste apparence, pas plus grosses qu'une noisette, mais exquises et très parfumées, déjà sèches, elle vont être soumises à rude épreuve : "*changement de terrain, changement de climat, invasion par les fourmis au fond du récipient où la germination avait déjà commencé, changement de pot, transplantation en pleine terre, soleil brûlant du midi ; elles ont victorieusement résisté à tout et se sont parfaitement adaptées à leur nouveau milieu*". En décembre 1932, "*leurs pousses sympathiques*" atteignent déjà trente-cinq centimètres !"[28]

[28] Les citations en italique sont extraites de l'ouvrage : Lemozi (A)., 1934. *De Cabrerets en Angleterre. 1930.* Orléans, impr. des Oeuvres.

Le Musée régional de préhistoire de Cabrerets

L'accomplissement d'un rêve

C'est un homme heureux, chargé de forces neuves, qui rentre d'Angleterre et se remet immédiatement au travail. Les vacances sont terminées, et il n'en connaîtra plus jamais d'aussi longues, d'aussi savoureuses et enrichissantes. Il obtiendra seulement des autorisations d'absence pour les pèlerinages qu'il organise à l'intention de ses paroissiens, ou ceux auxquels, exceptionnellement, il participe. Le prêtre a la responsabilité de deux paroisses, Cabreret et Orniac, à la population plus importante qu'aujourd'hui, à laquelle il est totalement dévoué. Mais en ce mois de février 1930, il vit encore dans l'euphorie de ce voyage magnifique qu'il vient d'effectuer, de ce statut de savant qu'on lui reconnaît, et c'est avec bonheur qu'il envisage la concrétisation de deux projets qui lui tiennent à coeur :

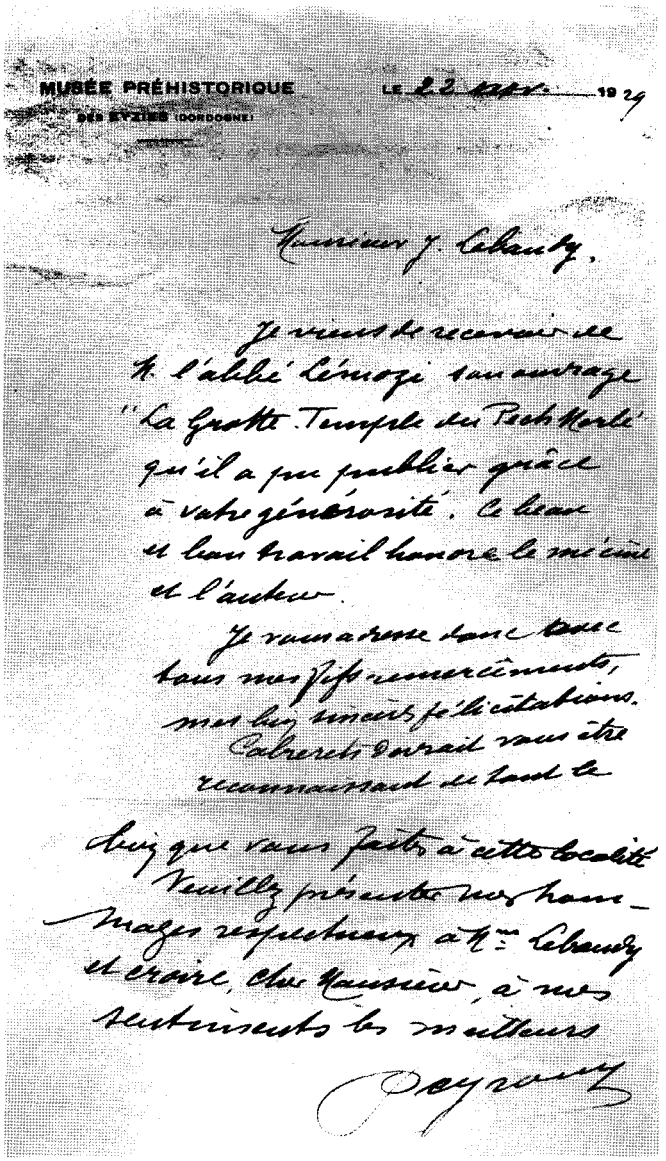
- la mise en place, enfin, d'un premier musée de préhistoire à Cabrerets ,
- et la construction d'une "Maison d'Oeuvres ou Maison familiale", destinée aux jeunes filles et à l'apprentissage des "Arts Ménagers", réalisations qui vont être menées conjointement.

Le préhistorien peut être fier de la tâche accomplie en dix ans. Ses recherches dans les grottes ont révélé l'existence d'un véritable art paléolithique en Quercy, et il est à l'origine de l'incroyable découverte de la grotte ornée du Pech Merle. Il a procédé à son étude et son aménagement, et publié un ouvrage qui fait alors référence, "La Grotte-Temple du Pech-Merle". L'abbé Breuil a signé l'introduction et le Chanoine Albe a rédigé, peu avant sa disparition en 1926, un chapitre sur le village de Cabreret (fig. 70).

En ce printemps 1930, il est tout à la joie de pouvoir enfin réaliser un projet, conçu en esprit dès ses premières trouvailles sur le causse de Gramat, l'aménagement d'un musée de préhistoire.

Un besoin réel de partager la richesse d'un étonnant passé. Le prêtre ne possède rien, rien ne lui appartient et le préhistorien souhaite que toute connaissance soit mise à la disposition de chacun. Amédée Lemozi est un homme dénué d'ambition personnelle, et sa rencontre avec Jean Lebaudy, qui partage la même éthique est une chance exceptionnelle. Le projet prend forme dès le 14 juillet 1924, sous forme d'un contrat de vente, déposé chez le notaire, Maître Delfour, à Lauzès, qui stipule que : "*tous les objets, dessins et documents intéressant la préhistoire vendus par M. Lemozi à M. Lebaudy seront classés dans le musée par les soins de M. Lemozi qui aura le droit, sa vie durant et quand bon lui semblera, de les compulser pour ses études, de même qu'il pourra quand il le jugera utile, faire visiter le musée aux savants à ses parents et amis qui seront comme lui exonérés du prix d'entrée... M. Lemozi s'engage en outre et ce sans indemnité, envers M. Lebaudy qui accepte cet engagement, de déposer à l'avenir au musée de M. J. Lebaudy tous les objets sans exception, qu'il pourra découvrir concernant la préhistoire ou présentant quelque intérêt particulier susceptibles d'enrichir le musée et dont M. Lebaudy accepterait le dépôt*" (A.F. Lebaudy).

Ce qui signifie que l'ensemble du matériel archéologique récolté par l'abbé (dont la prestigieuse collection de l'Abri Murat), devenu par cet acte propriété de J. Lebaudy, est destiné au futur


MUSÉE PRÉHISTORIQUE
DES EYZIES (DORDOGNE)
LE 22 nov. 1929

Monsieur J. Lebaudy,

Je viens de recevoir de M. l'abbé Lémozi son ouvrage "La Grotte-Temple du Pech Merle" que il a pu publier grâce à votre générosité. Ce beau et bon travail honore le mécène et l'auteur.

Je vous adresse donc tous mes plus remerciements, mes bien sincères félicitations. Cahrerets devrait vous être reconnaissant de tout ce que vous faites à cette localité.

Veuillez présenter mes hommages respectueux à Mme Lebaudy et croire, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs

Peyrony

Figure 70 - Lettre manuscrite de Peyrony à J. Lebaudy, 22 nov. 1929 (archives Famille Lebaudy).

musée ; mettant ainsi à l'abri d'une dispersion possible des pièces d'une valeur inestimable. Il en est de même pour tout le matériel que l'abbé va récolter au cours de ses fouilles dans la grotte du Pech Merle et des relevés des panneaux ornés. Bien que ce soit d'une pratique courante à l'époque, l'Abbé Lemozi a souvent manifesté sa désapprobation face au profit réalisé par la vente d'objets archéologiques, dont beaucoup sont cédés à des musées étrangers. Pourtant il s'agit bien d'un acte de vente, et non d'une donation, qui fait de J. Lebaudy le propriétaire des collections du curé, et l'on peut s'étonner que ce dernier ait à son tour opéré une telle transaction. Plusieurs raisons ont motivé cette décision :

• Les collections de l'abbé, en vingt ans, sont devenues très importantes et le presbytère n'offre pas de locaux suffisants pour les abriter, encore moins pour les exposer. Une cure n'ayant d'ailleurs pas vocation d'être un musée. C'est l'occasion pour lui de dissocier, matériellement, la double activité qui régit sa vie. D'un côté, le prêtre et les responsabilités de la cure, de l'autre le musée et le préhistorien. C'est aussi espérer retrouver les moments de calme et de solitude dont il a besoin pour méditer ou travailler en paix.

• En cédant ses collections à J. Lebaudy, il permet un archivage et un classement corrects de celles-ci, leur étude, et la réalisation à Cabrerets d'un centre culturel, grotte et musée, où pourront être enseignées toutes les périodes de la préhistoire dans leur grande diversité. Projet à la fois scientifique et touristique qui est celui-là même qui verra le jour en 1981 à Pech Merle, avec la création d'un musée-site, conçu et dirigé par Michel Lorblanchet, en relation étroite avec la grotte ornée. Il y a en 1924, un élan, un enthousiasme, une communion de pensée entre l'abbé et le jeune industriel, qui justifient cette décision.

Enfin, et conséquence heureuse, ce curé, aussi pauvre que sa paroisse, pourra disposer de quelques revenus. Car cette vente ne s'effectue pas par le versement d'une somme unique et déterminée, mais par l'attribution d'une rente, certes modeste, mais qui lui assurera un minimum vital toute sa vie. Si le prêtre a donné naissance au préhistorien, cette fois c'est le préhistorien qui va aider le prêtre à subsister.

En 1929, le musée prend corps avec la restauration et la réhabilitation d'un joli bâtiment du XV^{e} siècle (fig. 71), probablement une ancienne remise dépendant du château Gontaud, et situé face à l'église. Afin de faciliter l'aménagement extérieur et un éventuel agrandissement, J. Lebaudy s'est rendu acquéreur d'une petite grangette (qui disparaît à cette occasion), sise au lieu dit des "Redouillères" et qui appartient à l'abbé.

"*Les soussignés expliquent que Monsieur Lebaudy construit actuellement, sur les mêmes fondations de la grange cédée par Monsieur Lemozi, une maison devant servir de musée pour y abriter une collection d'objets et de dessins concernant la préhistoire et Monsieur Lemozi fait édifier lui-même sur l'immeuble reçu en échange de Monsieur Jean Lebaudy, une maison d'habitation qui servira pour une maison d'oeuvres*" (A.F. Lebaudy, acte notarié, 26 novembre 1929).

Echange, qui donne à l'abbé l'occasion de créer cette "maison familiale" dont il rêve depuis fort longtemps, et de posséder ainsi un lieu où vivre, même pauvrement, après qu'il aura pris sa retraite. Si A.M. de Gouvion Saint-Cyr finance en partie son aménagement, le bâtiment est la propriété de l'abbé qui le léguera plus tard à l'association diocésaine de Cahors.

A. Lemozi résume très bien cette situation dans le discours qu'il écrit pour sa conférence en Angleterre. Parlant de lui à la troi-

Figure 71 - Le premier musée de préhistoire en cours de restauration (archives diocésaines, P.N.C. n° 16, 1934).

sième personne, il dit : "*Les visiteurs devenant nombreux, et, d'autre part, le ministère, faute de prêtres, se compliquant du service de deux paroisses, l'Abbé Lemozi songera à organiser... à l'avenir : d'un côté, création avec l'aide de M. Jean Lebaudy, d'un musée de préhistoire indépendant du presbytère ; de l'autre, aménagement d'une maison d'oeuvres... C'est la conjugaison de l'oeuvre de bienfaisance et l'oeuvre scientifique, celle-ci au service de celle-là*" ("De Cabrerets en Angleterre").

Ainsi il affirme sa double filiation, religieuse et scientifique, tout en précisant la nécessité matérielle de les scinder en deux domaines distincts : la cure d'un côté, le musée de l'autre.

Après signature de ce contrat d'échange, commencent les travaux pour l'établissement du musée dont l'abbé va assurer la surveillance. Il veillera également à l'aménagement des locaux. Il faut quatre ans pour rénover l'ancien bâtiment et la construction de l'annexe, la création et la mise en place des vitrines "en bois de chêne".

En 1933, enfin, l'abbé procède à l'installation des collections, comprenant plus de 20.000 objets, dont 15.000 présentés sur des panneaux de contre-plaqué et plus de 2.000 dessins "*exécutés à la plume ou au pinceau, quelque fois réduits, le plus souvent agrandis*". Ceux-là même qu'il a portés en Angleterre et qui "*reproduisent les peintures et gravure pariétales ou les diverses figurations sur objets manuels, ou encore les principaux spécimens de l'industrie préhistorique de nos grottes, de nos abris sous roche ou de nos gisements de plein air*" (Lemozi 1950:2).

Si l'abbé s'étend peu sur l'aménagement intérieur du bâtiment et le volume disponible pour accueillir collections et visiteurs, il définit, par contre, l'esprit dans lequel l'exposition a été conçue. "*Etant donné la vaste dispersion dans le temps et dans l'espace des stations préhistoriques, le nombre déjà très important des documents exhumés et la difficulté de les interpréter... le musée que nous avons créé à Cabrerets n'est pas une simple collection, mais avant tout une étude minutieuse et ordonnée autant que possible. Pour le pseudo-archéologue qui veut faire sensation, l'objet rare, la belle pièce seuls importent. Le collectionneur, a dit Saint-Just Péquart, ne tient pas compte des détails, des éléments qu'il regarde comme secondaires. Au cours de ses fouilles, il dédaigne le caillou, le vulgaire tesson de poterie indigne de sa vitrine, l'objet détérioré sans valeur à ses yeux... Ramasser quelques objets au hasard, ne conserver et n'exhiber que les plus beaux, sans d'ailleurs accompagner ses récoltes d'observations utiles, est une pratique absolument contraire à l'esprit scientifique. Agir ainsi c'est mutiler et défigurer la vérité au lieu de la servir. Le véritable archéologue ne doit pas être un vulgaire sélectionneur, mais un fidèle et minutieux enregistreur. Le visiteur du musée de Cabrerets ne sera donc pas étonné si "les débris échappés au naufrage" ont été rassemblés ici avec tous leurs minuscules détails et si les plus modestes fragments, aussi bien que les belles pièces, ont été numérotés, accompagnés de notes, de dessins explicatifs, d'études comparatives, classés et ordonnés en séries dans le temps et dans l'espace*" (Lemozi 1950:18).

On est loin des cabinets de curiosité et des collectionneurs du XVIII[e] et XIX[e] siècles. A. Lemozi a vingt ans de pratique scientifique, et, surtout, il a découvert les grands musées londoniens pour servir son expérience. Il n'opère pas de sélection et présente tout : pièces, éclats, esquilles qu'il accompagne de textes explicatifs et de dessins, souvent agrandis ; comme il le fait par exemple pour les galets de l'abri Murat.

L'idée est neuve de mettre côte à côte, par exemple, un tesson de poterie et le dessin de la poterie reconstituée à laquelle il appartient ; tout comme ses relevés peints des panneaux ornées des grottes paléolithiques qu'il a étudiés, sont à la fois le moyen de les découvrir dans le détail et de les comprendre. Quant au comparatisme ethnographique, qu'il utilise dans l'exposition, il permet au visiteur de reconsidérer l'objet dans son utilisation pratique et, grâce à lui, de faire surgir l'homme qui l'a créé. A l'inverse, ce qui étonne aujourd'hui, c'est la volonté de certains muséographes de présenter, hors contexte archéologique ou ethnographique, des objets retenus pour leur seule beauté ou valeur artistique.

Ainsi grâce à l'excellence du travail de Lemozi, le produit de ses fouilles à l'abri Murat, notamment, sera conservé, étiqueté, dans le respect total de la stratigraphie. Ce qui autorise aujourd'hui une publication complète du site et permettra probablement même la datation au radiocarbone d'objets découverts 90 ans plus tôt.

Dans un article, publié le 22 décembre 1933 dans le "Journal du Lot" Eugène Grangié, président de la Société des Etudes du Lot, donne son impression et des informations précieuses sur cet aménagement :
"*Récemment, la Société des Etudes du Lot vint à Cabrerets visiter cette installation à la veille d'être terminée. Mes compagnons et moi fûmes émerveillés tout ensemble par l'extraordinaire abondance d'objets exposés et par la perfection de leur présentation. Silex taillés et gravés, ornements et armes, bois de renne, ossements, tout un vaste trésor de reliques précieuses et souvent uniques, se trouve disposé en belle lumière et en ordre parfait dans des vitrines, qui, sur plusieurs rangs, remplissent la large pièce. Grâce à la disposition adoptée par M. Lémozi - et quel travail suppose cette organisation - le visiteur peut, sans la moindre explication* (orale), *suivre, de ses premières investigations à ses plus récentes découvertes, toute la carrière d'un préhistorien aussi heureux qu'actif*" (fig 72).

Le 27 août 1934 a lieu la double inauguration du musée et de la maison d'oeuvres, elle aussi achevée, en présence de Monseigneur Giray, Evêque de Cahors, venu bénir l'assemblée et... les bâtiments. Journée extraordinaire où se confondent les personnalités scientifiques (les préhistoriens amateurs et professionnels sont venus nombreux) et les ouailles du curé, et, où, dans une même bénédiction l'évêque associe science et religion. Par ce geste et sa présence, il consacré l'abbé Lemozi dans sa double vocation de curé de campagne et de scientifique.

Cet important aménagement terminé, chacun se tourne vers l'avenir. Cet ensemble archéologique, comprenant une "grotte-temple" aux décors paléolithiques magnifiques et un musée présentant de nombreuses collections, n'est comparable qu'au centre préhistorique des Eyzies. Jean Lebaudy a confiance en l'abbé, de qui il attend le développement intellectuel du site. Scientifique reconnu, l'accueil chaleureux que celui-ci réserve aux passionnés de préhistoire est un atout majeur dans l'évolution de ce qui est compris déjà comme un "Centre de Préhistoire". Par un singulier retour des choses, ce sont les activités de l'abbé, étrangères au sacerdoce, qui font, de ce petit village, un lieu de rendez-vous avec la préhistoire, et lui amène renommée et prospérité. C'est sa personnalité qui anime et favorise les rencontres, car nul mieux que lui ne sait présenter le musée,

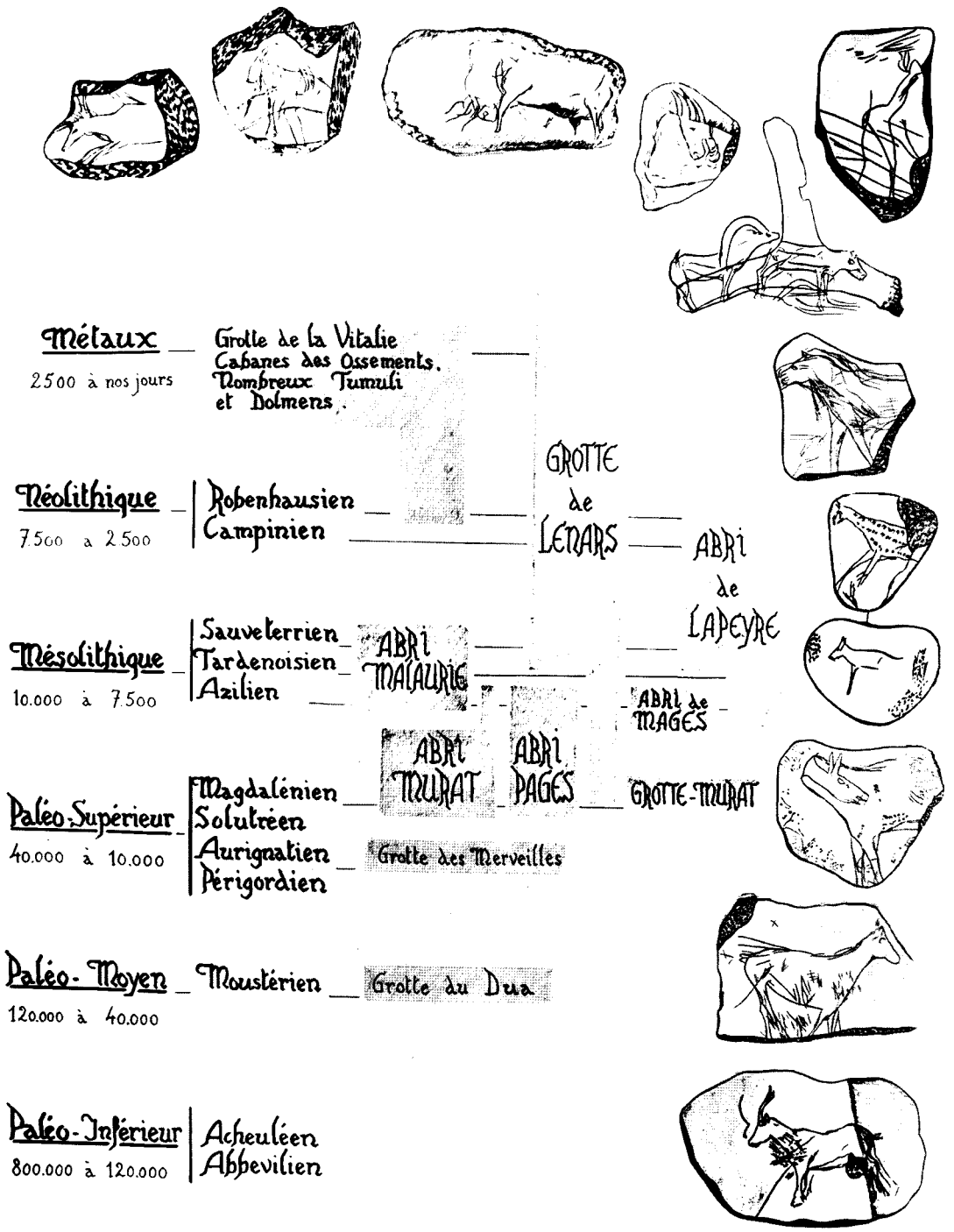


Figure 72 - Préhistoire de la vallée de l'Alzou, région de Rocamadour (dessins A. Lemozi [inédits], ACR). Ce panneau réalisé par A. Lemozi pour un projet de musée à Rocamadour (1964) donne un aperçu de ceux qui furent conçus pour le musée de Cabrerets.

rendre à la grotte le souffle puissant du passé quand il guide la visite. C'est son nom que l'on accole à celui de Cabrerets et de la grotte du Pech-Merle, et sa disponibilité reste inchangée. A l'archéologie, il ajoute les saveurs du terroir, et les repas qu'il offre au presbytère ou organise au restaurant du village font partie de la légende. Nombreux sont ceux qui ont envie de découvrir et l'Homme et le Pays. "*Allons vers la France*" titre le "Times" en 1922. Ce que font bien volontiers les anglais, avec une préférence pour le Sud-Ouest de l'Hexagone. Le voyage en Angleterre a affermi les liens entre les deux communautés scientifiques et l'abbé recevra nombre de touristes et personnalités britanniques qui se rendront à Cabrerets entre 1930 et 1939.

Au cours de cette période des chercheurs du monde entier viennent le voir, comme ce groupe de savants de la Société suisse de Préhistoire, qu'il reçoit le 1er juin 1931. Cette mis-

sion, "annoncée officiellement par voie diplomatique", rentre d'un voyage d'études dans le Midi de la France et le Nord de l'Espagne. Sous la direction de l'abbé, le groupe visite la grotte. C'est l'enthousiasme. Le 21 mai paraît dans la revue "la Neue Zürcher Zeitung" un article de M. Keller-Tarnuzzer (président de la Société Savante de Suisse), consacré à cette visite, dans lequel il écrit : "*Nous avons vécu une belle aventure... depuis la Hollande jusqu'à la Perse, nous avons parcouru et étudié les stations préhistoriques les plus connues. C'est à Cabrerets que nous éprouvons la plus forte impression*". Les remerciements s'adressent à l'abbé, "*cet homme remarquable, cet explorateur sûr* ", avec cette remarque : "*la grotte sanctuaire de Pech-Merle... occupe le visiteur une heure, le chercheur, des années*". C'est le Dr Pei Wen-Chung, paléontologue, qui a fouillé le gisement de Choukoutien en Chine qui lui remet son ouvrage publié en 1933, abondamment illustré, sur "le rôle des animaux et des causes naturelles dans la cassure des os" (Pei Wen Chung 1933). D'abord sous la direction de l'abbé Breuil, puis seul, le chercheur s'efforce de répondre à la question "comment reconnaître l'action humaine sur un débris osseux ?" Cette recherche est effectuée, avec la même objectivité, dans la ligne des travaux du Dr Henri Martin, fondateur de l'étude scientifique des marques sur les ossements. L'on peut deviner la longue discussion passionnée qu'ils eurent à ce sujet. Il en est de même des préhistoriens, comme le Comte Begouën, professeur de préhistoire à Toulouse, et son fil Louis, qu'il accueille au musée le 15 septembre 1934. Ces rencontres, l'échange intellectuel qu'il a alors avec ses confrères, sont pour A. Lemozi un enrichissement personnel. Souvent ces visites s'accompagnent du don d'un ouvrage, récemment paru, comme le fait le chanoine Frédéric Hermet, lui aussi prêtre-archéologue, qui lors de sa venue, le 28 juillet 1936, lui dédicace son livre sur "la Graufesenque" (fig. 73). Sa bibliothèque, déjà bien fournie, s'accroît d'ouvrages, de revues de qualité qu'on lui offre ou envoie.

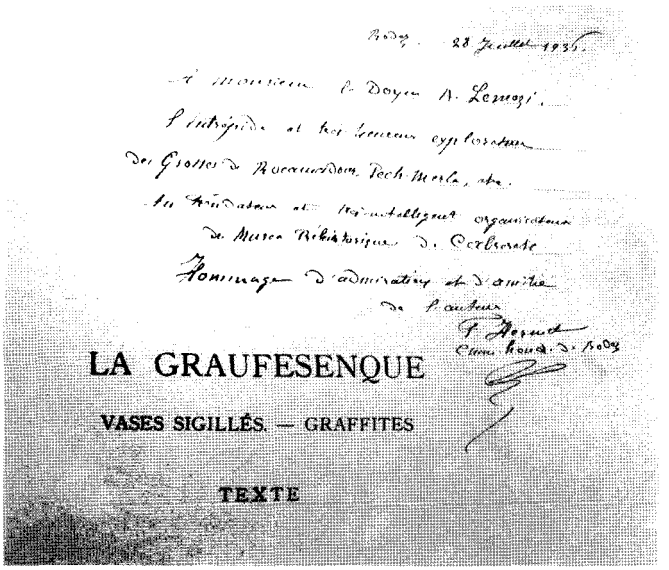


Figure 73 - Dédicace de F. Hermet à "Monsieur le Doyen A. Lemozi", 28 juillet 1936 (bibliothèque du Musée de Cabrerets).

Si ses activités, en préhistoire, sont moins spectaculaires que lors de la découverte et l'aménagement de la grotte du Pech Merle, elles n'en sont pas moins nombreuses et prenantes. Outre l'accueil des visiteurs du musée, des personnalités qu'il guide dans la grotte, de l'inventaire et de l'archivage de ses collections, il entreprend une série d'actions culturelles qui sont aussi à considérer comme une promotion de la préhistoire locale et de Cabrerets.

En 1931, à son initiative, paraît un carnet de 15 cartes postales détachables, comme cela se fait alors, intitulé "Grotte-Temple du Pech-Merle". Conçu comme un petit ouvrage didactique, il comprend : un texte, "rapide résumé copieusement illustré" de l'ouvrage édité en 1929 ; des vues de la caverne et des photographies des relevés des panneaux ornés. En 1932, du fond de la grotte de Pech-Merle, il donne une conférence radiophonique dont les premiers mots sont un hymne à sa paroisse : "*En examinant son site, en étudiant son triple passé, historique, légendaire et préhistorique, on peut dire : Cabrerets, pays de rêve*". Sa causerie est reproduite dans le journal diocésain "La Défense" le 28/8/1932. Après la radio, outil médiatique d'une grande écoute à l'époque, il utilise "la bonne presse" pour attirer le touriste à Cabrerets. A son tour, il publie le texte de sa causerie dans la revue paroissiale mensuelle, qui paraît pour la première fois en mars 1933. Intitulée "Le petit nouvelliste de Cabrerets-les-grottes (Lot) et du Canton de Lauzès", elle est vendue au profit des oeuvres de bienfaisance. Grâce à ce bulletin, qui a surtout vocation de relater la vie religieuse locale, l'abbé publie une série d'articles sur ses recherches scientifiques. Bien écrits, ponctués d'anecdotes amusantes, ses récits sont un moyen d'informer ses paroissiens de ses travaux, des études menées par des confrères, mais aussi de restituer à la population un patrimoine culturel qu'il estime lui revenir. Enfin, et ce n'est pas négligeable, ces bulletins, d'apparence modeste, donnent au village et au canton une dimension intellectuelle exceptionnelle. Il rend même compte des ouvrages récemment acquis, souvent accompagnés d'une petite analyse ou note explicative, comme pour le livre que lui adresse Miss Dorothy Garrod, en 1937 "Fouilles préhistoriques au Mont-Carmel" : "*Miss Garrod est une célébrité du monde de la préhistoire. Elle a écrit en français et en anglais, son étude sur les grottes de la Palestine. Les grottes en question se trouvent au pied du Mont-Carmel, à 18 km de Caïffa. Les fouilles ont été subventionnées par l'Ecole Britannique de Jérusalem et par l'Ecole Américaine de Recherches préhistoriques. La Mugharet-el-wad (grotte de la vallée), comprend six niveaux qui vont du Mésolithique au Moustérien*". Au presbytère, où il continue ses études scientifiques, le lecteur peut consulter sur place les ouvrages de sa bibliothèque. Considérée comme une revue culturelle, beaucoup de quercinois s'abonnèrent alors au bulletin paroissial. Bien des bibliothèques, des malles dans les greniers de maisons lotoises, gardent aujourd'hui encore, jalousement, ces précieux documents édités jusqu'en 1939, et rédigés par l'abbé. Très recherchés, ces éditions, qui renferment l'épopée des découvertes et l'ensemble des études archéologiques de A. Lemozi, sont devenus introuvables chez les bouquinistes locaux.

Au cours de cette décennie il poursuit ses recherches et ses publications : il effectue la seconde campagne de fouilles à l'abri Murat et commence la rédaction d'une monographie du site, qui ne sera jamais publiée. Il participe à la XII[e] session du "Congrès Préhistorique de France" (1936) où il présente l'art quaternaire du Quercy et les figurations humaines préhistoriques dans la région de Cabrerets. Il rédige un article sur l'étude de la Grotte Cantal, publié dans le bulletin de la SPF (1937). Il participe à

l'hommage rendu au Comte H. Begouën, avec un article qui traite notamment du renne gravé de la grotte de Sainte-Eulalie (Mélanges de Préhistoire et d'Anthropologie, 1938) et étudie le "Cuzoul de Mélanie" (1937). Cette fois encore, le curé Amédée Lemozi aura donné souvent priorité au savant.

Mais rien n'est simple et l'enthousiasme qui a donné naissance à l'ouverture de la grotte au public et la création du musée, s'est peu à peu éteint au cours de ces années. Le bilan de fonctionnement à la veille de la déclaration de la guerre, en 1939, est désolant. Le contrat de vente qui assure aux époux David "un droit de 60% sur la vente des billets" est un "crève-budget". Il faut veiller à l'entretien de la grotte et continuer l'aménagement ! Par ailleurs, l'obligation de choisir en priorité les guides dans la famille David est un vrai problème. Ce sont finalement les époux David, leur fils André ensuite, qui gèrent le développement de l'entreprise. C'est-à-dire des personnes sans réelle formation scientifique, au discours très personnel, qui considèrent la fréquentation de la grotte en terme d'exploitation commerciale occasionnelle, puisqu'elles doivent, par ailleurs, surmonter les contraintes d'une exploitation agricole. Situation inextricable pour Jean Lebaudy qui voit, parallèlement, des sites comme le gouffre de Padirac, les grottes de Lacave ou encore les grottes de Presque devenir de vraies structures touristiques. Parfaitement organisées, avec des guides en nombre suffisant, souvent bien formés, elles satisfont la demande du public. Malgré ses interventions promotionnelles (conférence à la radio, etc.) l'abbé ne joue aucun rôle dans la gestion de la grotte. Il ne guide la visite que lorsqu'il reçoit des scientifiques, des sociétés savantes, ou est sollicité par la famille Murat. Par ailleurs, le musée dont il a la charge, ne présente aucune activité ni organisation particulières. On l'ouvre à la demande, en s'adressant, selon les cas, au presbytère ou à la "maison d'oeuvres", ce qui réduit considérablement la fréquentation. Le bâtiment est à vocation scientifique, non réellement touristique.

Au cours de cette décennie, sa double charge de prêtre et de préhistorien lui pèse lourdement. Nommé "Curé-doyen" du canton de Lauzès en 1933, ses fonctions se sont accrues, et il ne peut négliger son service auprès des paroisses dont il a la responsabilité. Il a aussi besoin de calme, de solitude pour travailler, méditer, et souffre de l'invasion des curieux qui le sollicitent depuis son installation à Cabrerets. En 1930, déjà, il écrit son goût de l'isolement : "*resté rural au fond de l'âme et homme de plein air, rien ne favorise le travail de la pensée ... comme les fouilles solitaires, au milieu des grands arbres ou sous les voûtes grandioses d'une caverne, loin de tout ce qui nous attache, nous limite, loin du monde et de ses conversations*". A toute cette agitation qui a troublé sa vie, il donne pourtant un sens, disant : "*...tout est providentiel ici bas et ... il peut y avoir dans ce mouvement vers Cabrerets matière à un nouveau genre d'apostolat*" ("de Cabrerets en Angleterre"). Ainsi le curé s'arrange-t-il avec le scientifique.

En tant que chercheur, il a accompli sa tâche, et le religieux a trop à faire pour s'investir comme par le passé, et participer au nouvel essor touristique de Cabrerets. Jean Lebaudy et sa tante, Melle Georgina Murat, comprennent que des solutions doivent être rapidement trouvées, d'autant que le musée lui-même s'avère trop petit devant l'abondance des pièces rassemblées. Il reprennent l'idée de M.A. de Gouvion St-Cyr, décédée en 1938, qui souhaitait créer un nouvel espace, plus vaste et mieux organisé, en destinant certaines salles du château aux collections de l'abbé (Lemozi 1938:9).

Un nouveau musée à Cabrerets

En décidant l'agrandissement du musée, Jean Lebaudy raisonne en homme d'affaire. Il envisage la fondation d'un véritable centre à la fois touristique et scientifique. Il songe à une vraie structure, avec du personnel pour l'accueil des visiteurs, un conservateur pour gérer les collections, leur présentation au public, leur classement et archivage. Ce ne sont plus uniquement les recherches de l'abbé qui l'intéresse, mais aussi tous les travaux archéologiques connus dans le département et dont il souhaite acquérir les collections. Enfin l'exposition de collections ethnographiques africaines (il a financé certaines expéditions en Afrique) souligne l'ambitieuse extension du musée. Le but étant, grâce aux recettes générées par ce nouvel établissement plus attractif, d'assumer les frais occasionnés par le fonctionnement de la grotte et qui sont à sa charge.

Le projet prend corps en 1942, avec la décision de transformer une partie du château de Cabrerets, devenu propriété de J. Lebaudy et de "Melle Murat", en un centre archéologique et ethnographique (fig. 74). La gestion de ce réaménagement, qui va nécessiter de grands travaux, est confiée à un administrateur, R. Tétart ; proche collaborateur de l'industriel. Le fondé de pouvoir est d'abord un financier, qui comprend le projet en terme

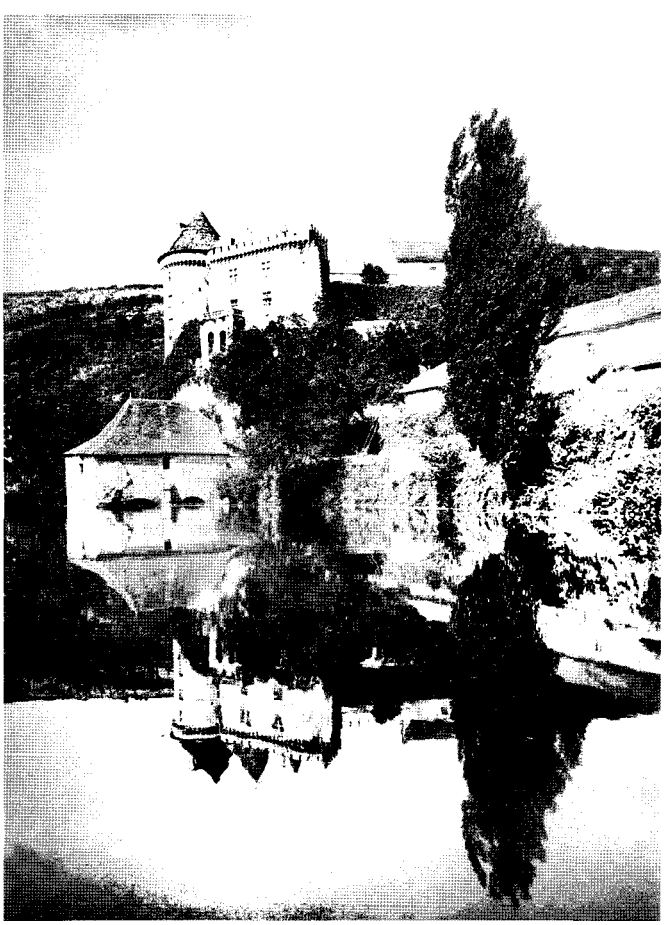


Figure 74 - Le château de Cabrerets, 1930 (photo Collection Lebaudy).

Figure 75 - 1942 : nouvelles salles d'exposition au château de Cabrerets, en cours d'aménagement (photo Collection Yves Sarrazy). Le nombre de documents exposés se réduira au fur et à mesure des modifications muséographiques.

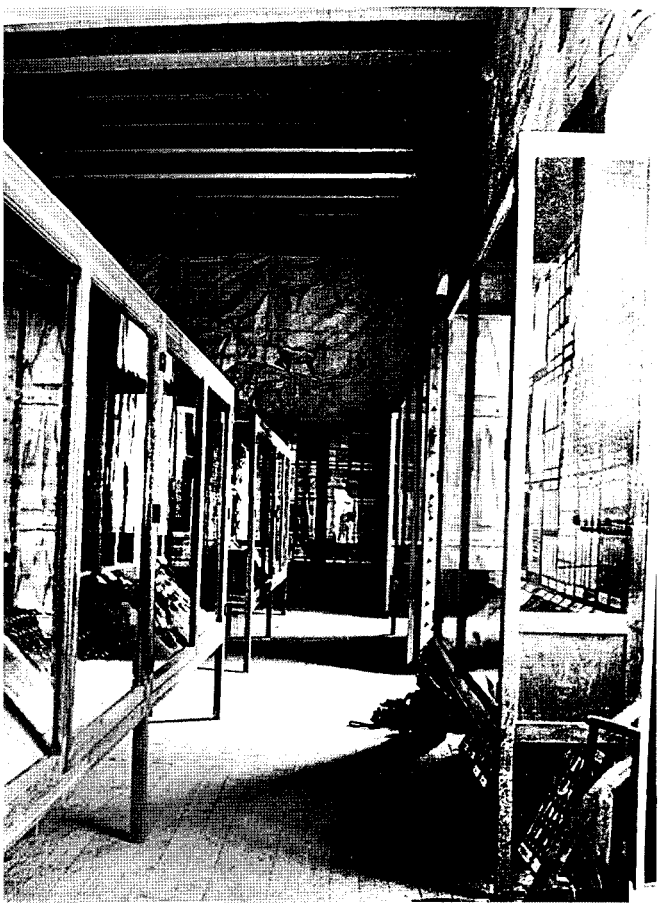


Figure 76 - Pour que ces relevés, affichés sur les murs, soient visibles pour tous, l'abbé Lemozi les a parfois exagérément agrandis, en particulier l'art mobilier de l'abri Murat (photo Collection Yves Sarrazy).

d'investissement et de rentabilité. Il a pour mission de créer une structure à vocation culturelle et scientifique suffisamment forte, dynamique et attractive pour attirer, à Cabrerets, un nombre important de visiteurs. Efficace, pragmatique, il agit en homme d'affaire qui doit solutionner des déficits.

Les transformations sont importantes. Il faut réaménager un petit appartement pour G. Murat, prévoir le logement du gardien, des chambres à l'intention des chercheurs qui séjourneront au château, des sanitaires pour les visiteurs et, enfin... installer trois salles d'exposition : la salle dite du balcon, celle des deux cheminées, l'ancien dortoir (figs. 75 et 76). Ici l'on refait les parquets, ailleurs on modifie les espaces, on consolide les murs, on revoit les charpentes. Il faut songer à installer l'eau courante, et à restaurer certains murs de façade. Le projet compte même la réorganisation du parc du château, que l'on pense ouvrir au public, avec la création d'un point de vue donnant sur le Célé, et d'une allée y conduisant, qui nécessite la réunion de plusieurs parcelles. Dans un acte notarié du 31 décembre 1942, A. Lemozi accepte l'échange d' "*une partie de lande avec un vieux pigeonnier et divers droits de servitude... contre un immeuble dont* (J. Lebaudy) *était propriétaire à Cabrerets, au lieu dit "le Barry"* ". Ce sera, dans cette affaire, la seule implication de l'abbé (A.F. Lebaudy).

Si le projet bouleverse l'ordonnance du château et son environnement, il bouleverse aussi la vie d'Amédée Lemozi. Car dès le début, R. Tétart poursuit de sa vindicte le chanoine qui n'est plus l'interlocuteur privilégié de l'industriel, et ses courriers montrent le peu d'estime qu'il lui porte. C'est là un vieux réflexe qui consiste, pour un nouvel ordonnateur, à vouloir écarter celui qui a tenu ce rôle précédemment. 1942 représente le passage entre les années heureuses et riches d'expérience, que l'abbé a connues, et l'amorce d'une mise à l'écart, d'une solitude qui préfigurent sa vieillesse. Jean Lebaudy une fois encore investit lourdement, et les frais engagés l'obligent même à chercher des aides, comme il le fait auprès de la compagnie du Gaz pour une part de la restauration de la "salle du balcon". Dans cette situation, il ne peut plus faire de sentiment. Ce ne sont plus les collections de l'abbé qui vont meubler à elles seules les vitrines, comme l'envisageait M.A. de Gouvion Saint-Cyr, mais celles des principaux chercheurs du Lot. Pour enrichir son nouveau musée, Jean Lebaudy achète les collections de : Armand Viré, André Niederlender (1943), du Docteur Cadiergues (1946), auxquelles s'ajoutent celles de l'ethnologue Marcel Griaule dont il finance plusieurs campagnes d'exploration en Afrique, entre 1933 et 1938 (Lemozi 1929:5). Ce projet est dans l'esprit des grandes réalisations culturelles qui ont vu le jour au cours de la dernière décennie. L'ethnographie de terrain s'est développée, permettant d'accroître les collections du "Musée d'Ethnographie du Trocadéro", créé en 1878, puis celles du "Musée de l'Homme" en 1937 et acquises dans le cadre des missions ethnographiques.

En 1942, l'abbé, comme on le lui demande, transfère ses collections au château. Autour de l'administrateur une nouvelle équipe se constitue qui évince peu à peu l'abbé. Dès 1943, A. Niederlender assure les fonctions de conservateur et gère le classement des collections ; à ses côtés, son maître et ami, Armand Viré. Nomination prestigieuse si l'on tient compte du contexte et de l'époque. Enfin Marcel Griaule pour qui l'on installe, dès septembre 1943, une chambre à demeure, impose très vite son autorité.

A. Niederlender, âgé d'une cinquantaine d'années, éprouve le besoin d'une reconnaissance scientifique. Il est le préhistorien du causse de Gramat où s'est exercée son activité de fouilleur. Ce musée, qui a l'ambition de devenir un centre archéologique et ethnographique international, ainsi que les fonctions qu'on lui accorde, valorisent ses travaux.

Armand Viré est le scientifique par excellence, pluridisciplinaire, comme l'étaient les chercheurs de sa génération, au renom national depuis longtemps acquis. Il est une des figures dominantes du département du Lot. Sa présence dans l'équipe garantit le sérieux de l'entreprise, à laquelle il apporte surtout ses nombreuses compétences, sa connaissance parfaite du département et des sites archéologiques. Par contre ses collections personnelles sont, à l'époque, déjà réduites à peu de choses, les plus belle pièces ayant été vendues à des musées étrangers (Etats-Unis) ou des collectionneurs privés. Il ne dispose plus que de copies (que l'on retrouvera lors du classement des collections, en 1978-1980).

Le commandant Marcel Griaule bénéficie lui aussi d'une renommée nationale. Ethnologue de grand mérite, il a seulement 33 ans, quand il dirige l'importante mission, la plus notoire, "Dakar-Djibouti" (mai 1931- février 1933) qui devait rapporter des milliers d'objets et faire connaître des arts majeurs, comme l'art Dogon. C'est une sommité. Il est, depuis 1942, titulaire de la première chaire d'ethnologie à la Sorbonne.

A aucun moment, ni pour l'aménagement des salles ni pour la réalisation ou la modification des meubles d'exposition, l'on ne consulte l'abbé. Les lettres de R. Tétart à J. Lebaudy montrent le peu d'intérêt qu'il accorde au chanoine. "*Une nouvelle vitrine double est nécessaire pour compléter cette pièce et, une fois les collections provenant de Monsieur l'abbé Lemozi, apurée des pièces en double, il sera possible avec les vitrines libérées et cette nouvelle vitrine, de loger dans... cette salle, les pièces provenant de la collection Niederlender actuellement en caisse*" (A.F. J. Lebaudy; 23 sept. 1943). "Apurée des pièces en double", c'est dire à quel point l'administrateur attend du prêtre un grand ménage dans la présentation des objets ! Plus tard, il écrit : "*Je dois, pour mon compte, me mettre dès maintenant en rapports épistolaires avec Monsieur Lemozi pour amener celui-ci à évacuer complètement la salle aux deux cheminées et à se cantonner pour son ancienne collection dans la salle au balcon, ce qui serait très facile du moment qu'il consentirait à supprimer ses dessins plus ou moins fantaisistes, j'espère réussir à le décider*".

Le harcèlement visible de R. Tétart, son animosité constante, fatiguent l'abbé, contraint de déplacer ses collections à chaque nouvel aménagement des salles. Mais il est évident qu'il prend son temps avant de répondre aux mises en demeure dont il est l'objet.

Le savant a perdu son crédit de compétence et le fondé de pouvoir s'attaque à tout ce qu'il a si minutieusement créé. Tout particulièrement ses "dessins", entre autres les scènes représentant la vie quotidienne des préhistoriques, qui sont certes plus pédagogiques qu'artistiques. Ceux-là même qu'il avait emportés en Angleterre avant de les exposer dans le premier musée. Il est probable que R. Tétart a des idées très personnelles sur les moyens nécessaires au développement économique de l'entreprise et que les documents présentés par l'abbé, dont celui-ci ne semble pas décidé à se défaire, sont en contradiction avec les ambitions du moment. Les consignes qu'il a reçu de Jean Lebaudy jouent leur rôle. Cette fois l'on voit très grand, très cher et les fausses notes ne sont pas permises. Il ne s'agit pas seulement de la présentation au public de pièces archéologiques, mais aussi de la mise en valeur d'un patrimoine bâti, dont la visite pourra tout autant séduire. C'est faire du château, bâtiment historique prestigieux, un lieu de promenade où le visiteur, charmé, doit, si possible, revenir.

C'est un peu comme si l'on disait à l'abbé : "posez ici vos affaires ; laissez, l'on va s'en occuper". Toute exclusion est douloureuse ! Le contexte permet au prêtre de prendre ses distances. En 1942, c'est la guerre. Le curé s'investit auprès de ses paroissiens, et, on le verra plus tard, auprès des réfugiés. Sa tâche est lourde et avant tout humaine. La préhistoire vient bien après. Peut-être trouve-t-il aussi cette entreprise disproportionnée pour l'époque, et face à des personnalités si brillante (Marcel Griaule) et autoritaire (R. Tétart), il préfère s'effacer.

Tous les textes prouvent l'estime que Jean Lebaudy avait pour l'abbé. Mais dans ce grand chambardement il délègue son autorité et, même s'il invite son administrateur à plus de délicatesse, Cabrerets, où il vient peu, est loin de Paris.

Il est une chose, pourtant, sur quoi le curé n'a pas cédé : son potager ! L'homme d'affaire a bien essayé de le faire déménager, de reprendre ce lopin de terre où il jardine, pour tracer l'allée majestueuse qui doit mener au point de vue, mais sa hargne s'est usée devant la volonté du prêtre. Il a dû, saison après saison, le voir, en compagnie de sa gouvernante, bêcher, planter, biner, arroser, récolter ses légumes. Ce qu'ignore le fondé de pouvoir, c'est que le précieux jardin sert à nourrir les immigrés, les fugitifs qui ne font que passer et qui n'ont plus rien. Il en est de même du verger et des fruits récoltés. A une agitation toute parisienne, le chanoine Lemozi, non sans malice, oppose la lenteur et une obstination toute campagnarde.

Le projet de "modernisation" s'accompagne de l'établissement d'une importante bibliothèque scientifique à l'intention des spécialistes et des chercheurs. L'abbé n'a pas oublié les bonheurs que lui procurèrent celles qu'il visita en Angleterre. Pourtant il se contente de remettre une partie de son fonds personnel mais reste étranger à son installation. En 1945, apparaît un nouveau personnage, le Révérend Père Lehembre, un proche de la famille Lebaudy, chargé des fonctions de bibliothécaire. Décision qui exclut définitivement l'abbé. Sur ces événements, qui incontestablement bouleversèrent sa vie, l'abbé reste muet et les écrits qu'il produit par la suite, sur ce nouvel aménagement, sont d'une grande neutralité. Parfois, un mot, la brièveté de l'information, laissent percer de la déception. Ce n'est qu'auprès de

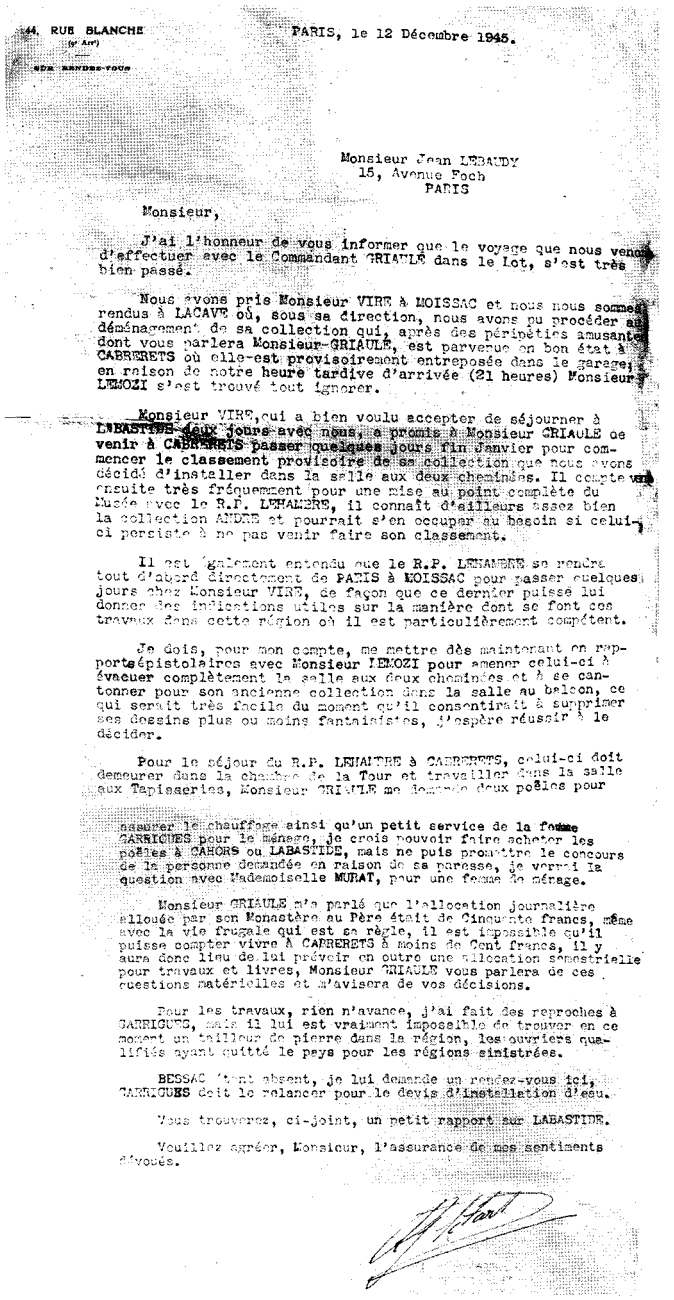
ses proches, certains membres de sa famille, qu'il confie ses démêlés avec l'administrateur du château, et combien ces conflits l'accablent (J.P. Lemozie, com. or.).

Ce quotidien conflictuel, n'a jamais été dans l'esprit d'Amédée Lemozi, ce jeune séminariste qui s'était engagé à ne jamais médire et qui, toute sa vie, s'est conformé à sa décision. Aujourd'hui encore les témoignages recueillis prouvent combien il a détesté les querelles et s'en est tenu écarté. Les relations entre les membres de l'équipe se sont aussi modifiées avec le temps. Frictions avec les uns, rapprochement avec les autres. L'arrivée du fondé de pouvoir, financier avant tout, très parisien d'esprit, a représenté pour le curé une rupture certaine avec les chercheurs. La lettre que R. Tétart adresse à Jean Lebaudy, le 12 décembre 1945, est un rapport court, mais très clair de l'évolution de la situation (fig. 77).

Dès 1944, l'équipe, très parisienne, regroupant l'administrateur de biens, R. Tétart, MM Griaule, Lehembre et Viré, a pris les choses en mains, laissant peu de place aux préhistoriens locaux. A. Niederlender, lui-même, lassé de tant de complications, ne vient guère à Cabrerets en 1945. On tient le chanoine et le conservateur dans l'ignorance des démarches effectuées, des collections acquises, des modifications d'aménagement. L'on s'étonne, après le rôle fondamental que le prêtre a joué dans le développement de la préhistoire locale que même Armand Viré, cet ami et confrère si respecté, qui l'a si souvent encouragé dans son travail, ait à son égard une telle attitude. Ces petites mesquineries étonnent, comme d'arriver de nuit, d'entreposer clandestinement du matériel archéologique dans un garage, et... d'oublier de l'informer. "Monsieur le curé" méritait mieux.

Pourtant c'est à lui que l'on demande de rédiger un petit ouvrage, à l'usage des visiteurs, présentant à la fois le nouveau musée, la grotte du Pech-Merle, et le village qu'il intitule : "Cabrerets (Lot), son site, ses environs, ses particularités, son histoire, ses légendes, sa préhistoire". Le temps qu'il met à le rédiger, plus d'une année, prouve son manque de motivation. Il faut dire que R. Tétart, dans un courrier à J. Lebaudy, ne cache pas son mépris pour les travaux littéraires de "Monsieur le Curé" : "*Vous ne trouverez pas le projet de guide de Monsieur Lemozi car, malgré ma réclamation, je l'attends encore ; comme je n'ai pu le lire, je fais d'ailleurs toutes réserves sur son texte et si Monsieur le Curé y renonçait de bon coeur, nous trouverons facilement, Monsieur Griaule et moi quelqu'un qui rédigerait ce texte d'une manière intéressante*" (A.F. Lebaudy, rapport du 26 mars 1946).

Paru en 1948, ce petit ouvrage, d'une trentaine de pages présente une monographie intéressante de l'histoire locale. C'est un document synthétique bien composé, pédagogique si l'on tient compte que chacun peut y trouver matière à une démarche personnelle : le promeneur, des circuits de randonnées agréables, bien décrits ; l'amateur d'histoire, une approche du village de Cabrerets, de ses deux châteaux et de ses environs ; les croyants, celle de Notre-Dame de Cabrerets ; les jeunes, des légendes ; enfin une brève présentation de la préhistoire quercinoise et de la grotte du Pech-Merle. Certains paragraphes sont la reprise d'articles, légèrement modifiés, parus dans le "Petit Nouvelliste". Quant au musée, il représente tout juste une ligne de la conclusion ! "*Chers lecteurs, venez en toute confiance visiter notre site, nos monuments, nos grottes si anciennes et si "nouvelles" et aussi notre musée quercynois de préhistoire*". Si je m'attarde sur ce modeste document, c'est qu'il est le reflet des déceptions de l'abbé dans ce projet d'un nouveau musée, et du dédain dont il fut l'objet en l'absence de M. Lebaudy. L'exemplaire que possède Michel Lorblanchet, annoté de la main de l'abbé probablement vers 1960, laisse apparaître, malgré le recul, son agacement, peut-être des ressentiments. Ainsi devant le nom de l'auteur, il ajoute au crayon bic le mot "chanoine". Cette nomination fut pour lui un honneur, une reconnaissance de ses qualités d'ecclésiastique à laquelle il fut très sensible. Le priver de ce titre, c'était le rendre à un certain anonymat, lui dénier sa double vocation de prêtre et de préhistorien. A la dernière page, il note la date à laquelle le manuscrit fut remis au conservateur : "*Cabrerets, 6 février 1947*", rappelant ainsi que l'ouvrage pouvait paraître beaucoup plus tôt.



44, RUE BLANCHE (9e Arr)
SUR RENDEZ-VOUS

PARIS, le 12 Décembre 1945.

Monsieur Jean LEBAUDY
15, Avenue Foch
PARIS

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que le voyage que nous venons d'effectuer avec le Commandant GRIAULE dans le Lot, s'est très bien passé.

Nous avons pris Monsieur VIRE à MOISSAC et nous nous sommes rendus à LACAVE où, sous sa direction, nous avons pu procéder au déménagement de sa collection qui, après des péripéties amusantes dont vous parlera Monsieur GRIAULE, est parvenue en bon état à CABRERETS où elle est provisoirement entreposée dans le garage; en raison de notre heure tardive d'arrivée (21 heures) Monsieur LEMOZI s'est trouvé tout ignorer.

Monsieur VIRE, qui a bien voulu accepter de séjourner à LABASTIDE deux jours avec nous, a promis à Monsieur GRIAULE de venir à CABRERETS passer quelques jours fin Janvier pour commencer le classement provisoire de sa collection que nous avons décidé d'installer dans la salle aux deux cheminées. Il compte ensuite très fréquemment pour une mise au point complète du Musée avec le R.P. LEHAMBRE, il connaît d'ailleurs assez bien la collection ANDRE et pourrait s'en occuper au besoin si celui-ci persiste à ne pas venir faire son classement.

Il est également entendu que le R.P. LEHAMBRE se rendra tout d'abord directement de PARIS à MOISSAC pour passer quelques jours chez Monsieur VIRE, de façon que ce dernier puisse lui donner des indications utiles sur la manière dont se font ces travaux dans cette région où il est particulièrement compétent.

Je dois, pour mon compte, me mettre dès maintenant en rapports épistolaires avec Monsieur LEMOZI pour amener celui-ci à évacuer complètement la salle aux deux cheminées et à se cantonner pour son ancienne collection dans la salle au balcon, ce qui serait très facile du moment qu'il consentirait à supprimer ses dessins plus ou moins fantaisistes, j'espère réussir à le décider.

Pour le séjour du R.P. LEHAMBRE à CABRERETS, celui-ci doit demeurer dans la chambre de la Tour et travailler dans la salle aux Tapisseries, Monsieur GRIAULE me demande deux poêles pour assurer le chauffage ainsi qu'un petit service de la femme GARRIGUES pour le ménage, je crois pouvoir faire acheter les poêles à CAHORS ou LABASTIDE, mais ne puis promettre le concours de la personne demandée en raison de sa paresse, je verrai la question avec Mademoiselle MURAT, pour une femme de ménage.

Monsieur GRIAULE m'a parlé que l'allocation journalière allouée par son Monastère au Père était de Cinquante francs, même avec la vie frugale qui est sa règle, il est impossible qu'il puisse compter vivre à CABRERETS à moins de Cent francs, il y aura donc lieu de lui prévoir en outre une allocation semestrielle pour travaux et livres, Monsieur GRIAULE vous parlera de ces questions matérielles et m'avisera de vos décisions.

Pour les travaux, rien n'avance, j'ai fait des reproches à GARRIGUES, mais il lui est vraiment impossible de trouver en ce moment un tailleur de pierre dans la région, les ouvriers qualifiés ayant quitté le pays pour les régions sinistrées.

BESSAC étant absent, je lui demande un rendez-vous ici, GARRIGUES doit le relancer pour le devis d'installation d'eau.

Vous trouverez, ci-joint, un petit rapport sur LABASTIDE.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments dévoués.

Figure 77 - Lettre de R. Tétart à J. Lebaudy, du 12 décembre 1945 (archives Famille Lebaudy).

Deux ans plus tard, en 1950, "les Sociétés académiques et savantes de Languedoc-Pyrénées-Gascogne, à l'occasion de leur 6e Congrès, tenu à Cahors et à Cabrerets", lui demandent l'historique du Musée régional de Cabrerets, rendant ainsi hommage au préhistorien et à la qualité de ses recherches. Le tiré à part de cet article sera très largement diffusé. Intitulé "Historique du Musée régional du château de Cabrerets (Lot)", ce petit mémoire de 24 pages, aujourd'hui encore, reste un ouvrage de référence où l'on peut rapidement trouver l'essentiel de l'oeuvre d'Amédée Lemozi, mais encore un inventaire succinct des collections qui furent acquises par Jean Lebaudy lors de la création du nouveau musée dans le château de Cabrerets, et qui furent par la suite données à la commune de Cabrerets. Ce fut pour lui l'occasion de rappeler le rôle important qu'il joua dans la découverte et l'étude de la grotte du Pech-Merle et l'abondant travail qu'il fournit, sur de nombreux sites, en préhistorien capable d'aborder et étudier des périodes anciennes très diverses. En 1957, J. Calmon et A. Niederlender, toujours conservateur du musée, s'inspirèrent largement de ces deux ouvrages pour la rédaction d'un article paru dans le bulletin de la Société des Etudes du Lot. Adapté au nouveau contexte, il s'agit cette fois, uniquement, de la présentation du village de Cabrerets, du château et de l'historique des lieux. La grotte et le musée faisant alors l'objet de deux gestions séparées : communale pour la grotte, privée pour le musée. Cet article fut édité sous forme de plaquette, et proposé aux visiteurs du musée, à l'entrée du château, sous le titre : "Cabrerets-sur-Célé, Lot" (Calmon & Niedermender 1958).

Au printemps 1946, s'achève l'aménagement du nouveau musée. Un rapport de R. Tétart, rédigé en mars, montre la portion congrue qui est laissée à l'abbé pour le classement de ses collections : "*L'abbé Lemozi a abandonné entièrement la salle aux deux cheminées et procède à un reclassement de sa collection en utilisant deux vitrines installées en plus dans l'embrasure de la fenêtre de la salle au balcon et, grâce à l'aménagement de l'alcôve se trouvant dans le mur du fond... et à deux petits panneaux à fixer de chaque côté de ladite alcôve, sa collection pourra tenir*". Une embrasure de fenêtre, une alcôve, voilà tout ce qui est permis à l'abbé. En quatre ans, le fondé de pouvoir de Jean Lebaudy a réduit à peu d'espace la présence et le travail du curé. Il continue d'ailleurs sur le même ton : "*Malgré l'offre que j'ai faite à Monsieur Lemozi de classer tous les dessins encombrant les vitrines dans un album qui serait à la disposition des visiteurs sur une table, celui-ci préfère les laisser à leur place et de la manière dont il prend cette question, bien que ma proposition semble logique, il est impossible, actuellement, de lui faire modifier son point de vue sans le fâcher*". Les compromis sont de plus en plus difficiles et l'abbé, lassé, perd plus facilement son calme légendaire et développe une tendance à se "fâcher". Cette hargne ne s'adresse pas d'ailleurs uniquement au curé, mais aussi à A. Niederlender, autre lotois que l'administrateur a pris pour cible. Ce dernier s'est vu peu à peu écarté de ses fonctions de conservateur au profit du Père Lehembre, qui, en plus de ses attributions de bibliothécaire, assure le classement des collections, le secrétariat, et est devenu, sur place, l'homme de confiance de R. Tétart.

Certes la tâche de l'homme d'affaire n'est pas facile. Il lui faut conjuguer la présentation des collections de préhistoire locale et d'ethnographie africaine de Marcel Griaule, en particulier la mise en valeur de très belles pièces comme les masques Dogons. Chacun des archéologues souhaitant pour ses collections la meilleure place. Il est d'ailleurs étonnant de voir l'importance que tiennent les collections d'Armand Viré qui dispose pour leur présentation de plus du double des vitrines accordées au chanoine. Lors de l'installation du musée-site à Pech-Merle, en 1980, Michel Lorblanchet, alors conservateur, a noté, au contraire, la modestie de celles-ci. Aujourd'hui, encore, elles tiennent peu de place dans les archives[29].

L'exploitation conjuguée du musée et de la grotte s'avérant un problème quasi impossible à résoudre, du fait du contrat établi aux époux David pour la grotte du Pech-Merle, il est créée le 26 juillet 1946 une Société Mixte, qui prend la dénomination de "Musée et Grottes de Cabrerets", et dont le siège est au manoir de Cabrerets (Lot). Elle a pour objet : "*L'exploitation d'un musée, centre d'études et de recherches préhistoriques, archéologiques, historiques et folkloriques pour le département du Lot et les départements voisins intéressant les anciennes régions du Périgord, Quercy et Rouergue, et, en général, le Sud-Ouest de la France*".

Cette Société à responsabilités limitées est constituée des biens (meubles et immeubles), collections archéologiques et financement apportés par Melle Georgina Murat, M. Jean Lebaudy, M. Marcel Henri Griaule, le révérend Père Lehembre, agissant au nom de Mme Solange de Ganay (soeur de Mme Lebaudy). Elle permet de protéger les intérêts de chacune des parties, et de distinguer les recettes du musée de celles de la grotte. Le but étant bien sûr de trouver à court terme un financement pour l'entretien de la grotte et même son réaménagement, devenu nécessaire à la protection des oeuvres pariétales. Le calcul des bénéfices, qui assureraient la réalisation de ce programme de restauration à Pech-Merle, est basé sur la fréquentation de la grotte enregistrée en 1938, soit 5.000 visiteurs ; chiffre appréciable malgré une organisation sommaire des visites. A ce parcours muséographique et archéologique, Jean Lebaudy pense joindre la visite guidée de la grotte de Marcenac (dont il est propriétaire) et dont la "Société mixte" serait seule bénéficiaire du droit d'entrée.

La complexité des droits relevant de la grotte est telle que l'administrateur est parfois contraint de s'adresser au curé. Le seul qui, à Cabrerets, connaît parfaitement l'historique des tractations engagées pour l'acquisition des terrains et de la grotte. Répondant à un courrier de R. Tétart, il rappelle même qu'une partie de la grotte du Pech Merle n'a jamais été propriété de la famille David : "*un détail à noter, à savoir qu'une bonne partie de la grande salle où se trouvent les "empreintes de pas" et qui est visitée par le public n'a jamais appartenue à D.V.* (David Victor) *du Pech-Delmas, mais à un autre David Louis domicilié à Combe d'Igol et qui a vendu toute sa part à Monsieur Lebaudy ; sur cette part, Monsieur Lebaudy a donc le droit de percevoir cent pour cent, moins les frais de guide*".

[29] En 1946, il expose au musée de Cabrerets des pièces en provenance d'Hawaï, où il a travaillé, et des gisements qu'il a fouillé dans les Vosges. En 1980, M. Lorblanchet dresse des collections de A. Viré, l'inventaire suivant :
- des poteries provenant de ses fouilles de tumulus dans le Nord du lot,
- quelques pièces gallo-romaines provenant des oppida du Quercy,
- quelques moulages en plâtre des pièces magdaléniennes des abris des environs de Lacave (Lot) dont les originaux ont été vendus à des musées américains,
- des pièces d'Haïti,
- des poteries de l'Age du bronze et du fer provenant de ses recherches dans d'autres régions de France, notamment dans le Jura (Baume les Messieurs).

Dans ce courrier, d'ailleurs, il fait preuve d'un grand sens pratique quant à l'organisation des visites, et les conditions de travail qu'il préconise pour les guides seront appliquées pendant plusieurs décennies. Entre autre chose, il suggère la création d'un lieu où ils pourront se reposer et faire "chauffer" leur repas pendant la pause de midi (toujours existant). Le texte juridique de la "Société" prévoit également un "centre d'études ayant pour but la formation des jeunes préhistoriens, archéologues, amateurs de folklore et, en outre, indirectement des ethnographes en leur donnant sur le territoire métropolitain une première formation avant de partir faire des recherches en Asie ou en Afrique". A quoi il faut ajouter "la formation d'une bibliothèque spécialisée réunissant toutes les matières, documents et matériaux nécessaires aux recherches. La parution de bulletins, notions, articles, livres ayant trait à ces recherches".

Le 1er juillet 1946 a lieu l'inauguration du nouveau musée, qui devient officiellement : "Musée de Préhistoire régional". Je peux témoigner du succès que ce musée a rencontré auprès du public, dès son ouverture. Ils sont nombreux ceux qui, dans les années 1980, venus découvrir le musée-site de Pech-Merle nouvellement créé, ont dit leur émerveillement et le souvenir ravi qu'ils gardaient du château de Cabrerets et des collections qu'il abritait. Il est évident que Jean Lebaudy et ses partenaires ont alors atteint le but recherché et que c'est une fois encore tout le village qui en a bénéficié. Combien ces anciens admirateurs ont regretté que la commune n'ait pas maintenu le musée dans le château. Car tout les enchantait : autant les collections archéologiques (figs. 78 et 79) que les bâtiments anciens qui leur étaient ainsi restitués, devenant un bien commun à tous. La promenade dans le parc les menait au point de vue donnant sur le Célé, d'où ils découvraient le village et ses paysages alentour, à quoi certains d'entre eux ajoutaient, comme au temps de l'abbé, la gastronomie locale.

Pourtant c'est un bilan alarmant que R. Tétart adresse aux actionnaires en juin 1948. Ce rapport sur les opérations et les comptes du 1er exercice, pour la période du 1er juillet 1946 au 31 décembre 1947, inclut deux saisons touristiques. Malgré une fréquentation du musée en "progression constante par rapport aux années précédentes", les problèmes financiers se sont accrus des lourdes dépenses engagées pour un appartement de fonction. La décision "*de procéder à des fouilles préhistoriques et archéologiques...*" place le musée de Cabrerets sous contrôle de l'Etat. Ce qui a pour conséquence immédiate la nomination officielle d'un conservateur (André Niederlender) par l'administration des Beaux-Arts, avec mise à sa disposition d'un logement confortable. A quoi s'ajoute "une installation complète d'adduction d'eau depuis la rivière" (A.F. Lebaudy, statut de la société mixte). Enfin "pour les collections d'ethnologie africaine il a fallu créer de toutes pièces des maquettes de présentation et établir des vitrines". Cela pour le seul musée, car côté grotte les difficultés restent insurmontables : "*La grotte de Pech-Merle est... grevée d'une réserve en faveur de ses anciens propriétaires sur les recettes d'exploitation... qui atteint 60%... Malgré tous mes efforts et eu égard à la situation générale actuelle, il m'a été impossible d'obtenir jusqu'ici une atténuation à cette réserve qui nous empêche d'apporter aux installations matérielles de la grotte, les améliorations qui seraient nécessaires pour en assurer une meilleure exploitation*". Situation irréversible qui ne laisse apparaître aucune solution possible. Et si l'administrateur a pu

Figure 78 à 80 - Château de Cabrerets. En haut, salle d'exposition : les objets de la collection A. Niederlender ; au milieu, salle d'ethnographie africaine ; en bas, Musée-château de Cabrerets, 1946 (photo Collection Lebaudy).

améliorer l'accès à la grotte, c'est "en cédant (au nom de Jean Lebaudy) le tronçon de route à l'administration départementale" qui , fin 1947, assure "la remise en état de cette voie desservant uniquement Pech-Merle".

La conclusion du Fondé de pouvoir laisse peu d'espoir quand il ajoute que le nombre des visiteurs "reste encore très insuffisant en raison, tout d'abord, de l'éloignement de Cabrerets des grands centres touristiques, de la pénurie de carburant pour les

voitures et du manque de publicité". Pourtant en matière de promotion, tous les moyens en oeuvre à l'époque ont été tentés et Jean Lebaudy a fait appel au Touring Club de France, pour le financement des panneaux indicateurs et publicitaires.

Afin de donner au musée l'essor qu'il mérite, Jean Lebaudy et Melle Georgina Murat vont prendre la difficile décision de se séparer de la grotte du Pech-Merle. L'impasse relationnelle à laquelle, apparemment, ils sont arrivés avec André David, compromet l'avenir de la grotte ; celui-ci refusant toute modification de l'acte de vente du 23 juillet 1923. Il semble bien pourtant que, si R. Tétart avait fait confiance au chanoine Lemozi, ce dernier, en usant de patience, eut pu persuader les époux David à plus de souplesse et un nouvel accord eut pu être passé. Mais l'homme d'affaire n'a rien voulu entendre et, surtout, a nié les qualités de négociateur de "Monsieur le curé". Pour faire évoluer la situation, il fallait accepter un médiateur local, plus diplomate certes que ne le fut le fondé de pouvoir. Le 31 août 1949, le maire de Cabrerets, M. Théron, fait part aux conseillers municipaux de "ses entretiens avec Monsieur Lebaudy et Melle Murat ayant trait à la volonté de donation à la commune des droits que ceux-ci possèdent sur la grotte de Pech-Merle". Après délibération, le conseil municipal de Cabrerets accepte à l'unanimité le principe de cette donation.

Tournée vers l'avenir, avec pour préoccupation le développement du musée de Cabrerets (fig. 80), que viendront enrichir de nouvelles collections africaines et régionales, la Société mixte accepte la proposition de "*la municipalité de Cabrerets de prendre en charge la grotte de Pech-Merle moyennant abandon complet des droits de propriété sur celle-ci*" (A.F. Lebaudy, rapport du 31 décembre 1949).

Derniers travaux : 1950 - 1964

Le vingt avril 1950, la grotte du Pech-Merle devient officiellement propriété de la commune de Cabrerets.

Au cours de l'Assemblée Générale extraordinaire du 29 janvier 1950, a lieu la cession de la grotte de Pech-Merle à la commune de Cabrerets, avec tous les droits que possédait la Société Mixte. Les Sociétés ne pouvant faire de dons, la grotte est cédée à la municipalité pour la somme symbolique de trente mille francs, que Jean Lebaudy prend à sa charge (A.F. Lebaudy, acte notarié du 29 janvier 1950).

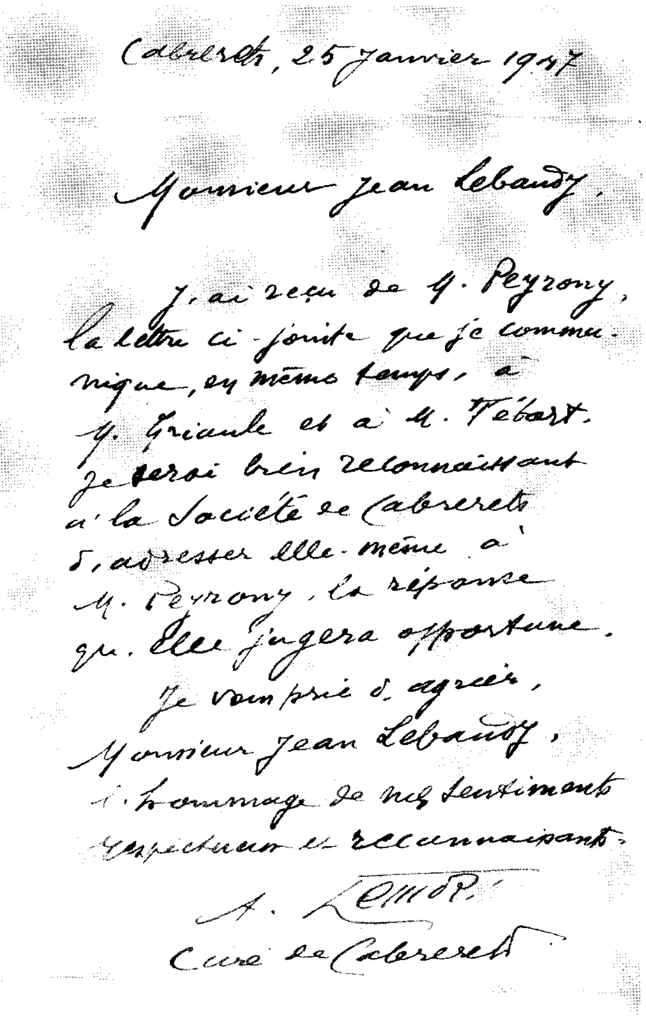
La cession de la grotte à la commune marque la fin d'un rêve. Celui de créer un Centre culturel de haut niveau comprenant à la fois une grotte ornée paléolithique, un musée de préhistoire et d'ethnographie et un centre de recherche. Un lieu où touristes et chercheurs auraient pu se côtoyer, qui aurait donné à la commune une dimension internationale. C'était faire de cette région de confluences, Lot et Célé, l'équivalent de la région des Eyzies en Dordogne riche en sites prestigieux, dont la grotte de Lascaux découverte en 1940.

Chaque structure va désormais évoluer indépendamment l'une de l'autre. La commune ayant le souci de rentabiliser rapidement un site archéologique dans lequel elle doit investir près de 3 millions de francs, pour la remise en état des couloirs de circulation, de l'éclairage et surtout de la protection des peintures. "*Les installations intérieures très usagées ne répondaient plus à une exploitation rationnelle et présentaient même en raison de leur vétusté, de gros risques pour la visite*" (A.F. Lebaudy, "note de A. Bessac à R. Tétart", 14 déc. 1949). Quant à la Société mixte pour la gestion du château-musée elle entend continuer un développement avant tout scientifique, rassurée par la croissance de fréquentation du musée. Selon le rapport annuel de R. Tétart, le nombre des visiteurs (malheureusement non indiqué) en 1949 "atteint près du double de celui de l'année 1948 ; les recettes du petit inventaire de cartes postales et livres annexés au Musée sont passées de 4 956 francs lors de l'exercice précédente à 25.675 francs en 1949, montrant l'intérêt que les visiteurs prennent de plus en plus aux collections du Musée".

Dans cette nouvelle situation, quelle place a-t-on réservé au chanoine Lemozi, qui fut pendant plus de trente l'une des personnalités scientifiques importantes du Quercy ?

Malmené par l'administrateur de biens de J. Lebaudy, mal à l'aise au sein de l'équipe scientifique qui s'est constituée à partir de 1942, le chanoine n'a aucune responsabilité et ne possède plus au musée, après la guerre, qu'une place modeste. Les pièces archéologiques exposées, ainsi que les quelques relevés qu'il a pu préserver dans l'exposition, ne rendent plus compte de l'importance de ses travaux, et lui-même se tient à l'écart de la vie scientifique du musée. Ainsi en 1947, D. Peyrony, Directeur des Antiquités Préhistoriques, lui adresse une lettre enthousiaste à l'annonce de la création du centre préhistorique à Cabrerets "à l'image de celui du Périgord". Le préhistorien sollicite que les collections de "l'Abbé Derville", qui a fouillé les tumulus de Carennac, soient déposées au musée, et suggère que la Société mixte se réserve les fouilles dans le département du Lot et demande le classement des gisements. L'abbé transmet le courrier à Jean Lebaudy, ainsi qu'une copie à M. Griaule et R. Tétart. C'est finalement Marcel Griaule qui répondra à D. Peyrony, et fera auprès des Musées Nationaux la démarche nécessaire au classement des gisements (fig. 81) (A.F. Lebaudy).

Dès 1949, l'éloignement de M. Griaule, en mission en Afrique, et le départ du Père Lehembre qui a rejoint sa communauté, permettent aux scientifiques locaux de resserrer leurs relations. Cette même année, A. Niederlender fait appel au chanoine pour l'étude de "l'abri de la Peyre" qu'il fouille dans la vallée de l'Ouysse. Dans un courrier du 10 décembre 1949, il rend compte au chanoine du résultat de ses travaux, qu'il trouve décevant et l'invite à visiter le site. A. Lemozi écrit : "*Selon le désir de Mr André Niederlender, j'ai été voir l'abri de la Peyre... J'ai pu voir chez Mr André une trentaine de petits silex, la plupart lamellaires, avec encoches comme au Cuzoul, un microburin tardenoisien, deux petits grattoirs, quelques pointes en os cassées, une pierre calcaire portant un signe gravé losangé, etc.*" Le texte est accompagné de quelques dessins (en 1964, dans le cadre d'un musée à Rocamadour, pour plus d'informations, il s'adressera au père Bergougnioux qui a participé aux fouilles avec Niederlender). Modeste intervention mais qui suffit à son bonheur, car c'est toujours avec la même émotion qu'il retrouve le causse de Gramat et les vallées de l'Ouysse et de l'Alzou. Quelques mois plus tard, c'est lui qui invite A. Niederlender a fouillé la grotte de la Salpêtrière dans la vallée de Vers (fig. 82) (lettre du 28 avril 1950, archives Yves Sarrazy).


Cabrerets, 25 janvier 1947

Monsieur Jean Lebaudy,

J'ai reçu de M. Peyrony, la lettre ci-jointe que je communique, en même temps, à M. Griaule et à M. Tétart. Je serai bien reconnaissant à la Société de Cabrerets d'adresser elle-même à M. Peyrony, la réponse qu'elle jugera opportune.

Je vous prie d'agréer, Monsieur Jean Lebaudy, l'hommage de mes sentiments respectueux et reconnaissants.

A. Lemozi
Curé de Cabrerets

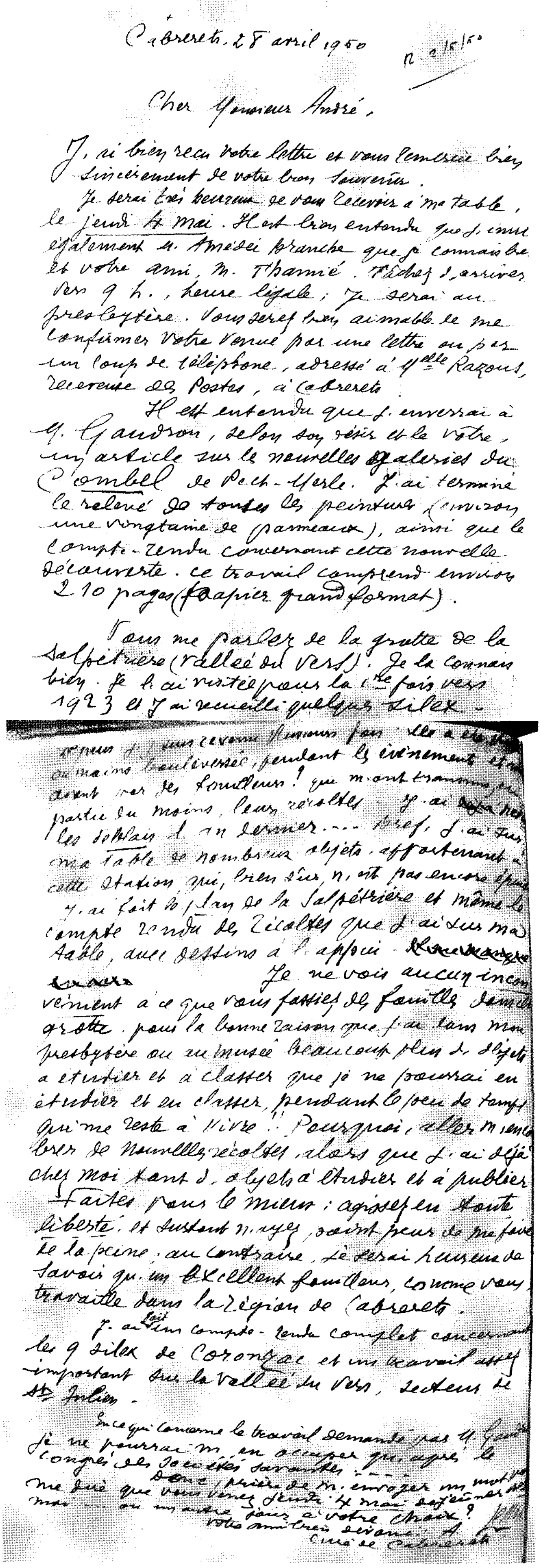
Figure 81 - Lettre manuscrite de A. Lemozi à J. Lebaudy, du 25 janvier 1947 (archives famille Lebaudy).

Figure 82 (à droite) - Lettre manuscrite de A. Lemozi à A. Niederlender, du 28 avril 1950 (archives Yves Sarrazy).

C'est donc dans un climat apaisé que s'organise le "Musée de préhistoire et d'ethnographie". Les fonctions des principaux responsables sont clairement définies. R. Tétart assure la gestion financière du centre culturel qui comporte la gestion du personnel d'accueil et l'organisation matérielle des visites. André Niederlender, nommé officiellement conservateur par les Beaux-Arts, bénéficie d'une rémunération[30] et d'un logement de fonction. Chargé de l'accueil des scientifiques, il gère également le classement des collections et leur acquisition, le fonctionnement de la bibliothèque.

De son côté, en 1950, c'est en qualité de chercheur que A. Lemozi intervient au 6e Congrès des Sociétés savantes de Languedoc-Pyrénées-Gascogne, qui se déroule à Cahors et Cabrerets. Il a non seulement "l'honneur" de présenter l'historique du musée régional de Cabrerets mais également son parcours de préhistorien. Avec l'étude de la galerie du Combel, découverte en 1949, il retrouve pour un temps la place qui était la sienne au sein de la communauté scientifique.

[30] Rémunération refusée par R. Tétart, ainsi que le remboursement des frais de déplacement.


Cabrerets, 28 avril 1950 R. 2/5/50

Cher Monsieur André,

J'ai bien reçu votre lettre et vous remercie bien sincèrement de votre bon souvenir.

Je serai très heureux de vous recevoir à ma table, le jeudi 4 mai. Il est bien entendu que j'invite également M. Amédée Lemozi que je connais bien et votre ami, M. Thamié. Tâchez d'arriver vers 9 h., heure légale ; je serai au presbytère. Vous serez bien aimable de me confirmer votre venue par une lettre ou par un coup de téléphone, adressé à Mlle Razous, receveuse des Postes, à Cabrerets.

Il est entendu que j'enverrai à M. Gaudron, selon son désir et le vôtre, un article sur les nouvelles galeries du Combel de Pech-Merle. J'ai terminé le relevé de toutes les peintures (environ une vingtaine de panneaux), ainsi que le compte-rendu concernant cette nouvelle découverte. Ce travail comprend environ 210 pages (papier grand format).

Vous me parlez de la grotte de la Salpétrière (vallée du Vers). Je la connais bien. Je l'ai visitée pour la 1re fois vers 1923 et j'ai recueilli quelques silex.

[illegible] plusieurs fois. Elle a été [illegible] ou moins bouleversée, pendant les événements et [illegible] avant par des fouilleurs ! qui m'ont transmis, en partie du moins, leurs récoltes. J'ai [illegible] les sondages d'un dernier... Bref, j'ai sur ma table de nombreux objets appartenant à cette station qui, bien sûr, n'est pas encore épuisée. J'ai fait le plan de la Salpétrière et même le compte rendu des récoltes que j'ai sur ma table, avec dessins à l'appui. [illegible]

Je ne vois aucun inconvénient à ce que vous fassiez des fouilles dans cette grotte, pour la bonne raison que j'ai dans mon presbytère ou au musée beaucoup plus d'objets à étudier et à classer que je ne pourrai en étudier et en classer, pendant le peu de temps qui me reste à vivre !! Pourquoi aller m'encombrer de nouvelles récoltes, alors que j'ai déjà chez moi tant d'objets à étudier et à publier.

Faites pour le mieux ; agissez en toute liberté, et surtout n'ayez point peur de me faire de la peine, au contraire, je serai heureux de savoir qu'un excellent fouilleur, comme vous, travaille dans la région de Cabrerets.

J'ai fait un compte-rendu complet concernant les 9 silex de Coronzac et un travail assez important sur la vallée du Vers, secteur de St Julien.

En ce qui concerne le travail demandé par M. Gaudron, je ne pourrai m'en occuper qu'après le congrès des Sociétés savantes. Donc, priez de m'envoyer un mot pour me dire que vous venez jeudi 4 mai déjeuner avec moi ... ou un autre jour à votre choix ?

Votre ami bien dévoué. A. Lemozi
Curé de Cabrerets

Découverte et étude de la galerie du Combel

Si, au cours de l'été 1949, la commune de Cabrerets envisage avec une certaine appréhension de prendre en charge la grotte du Pech Merle, c'est par contre avec satisfaction qu'André David assiste à la transaction. Même s'il négocie âprement la révision du pourcentage qui lui est dû sur les recettes, il savoure d'avance la liberté retrouvée. Jusqu'alors toute exploration de la grotte, fouille du sous-sol ou désobstruction ne pouvait se faire sans l'accord de J. Lebaudy, qui réservait ces recherches aux scientifiques. Ce qui excluait A. David. Or celui-ci a toujours espéré poursuivre les explorations commencées dans sa jeunesse. Lors des pourparlers, il se rend acquéreur d'un bois dit le "Combel". Devenu propriétaire du terrain, et mieux encore propriétaire d'éventuelles découvertes, il peut désormais, avec l'accord du maire, entreprendre librement la désobstruction d'un éboulis proche du puits artificiel permettant d'accéder à la grotte. Ce n'est pas une fantaisie de découvreur, mais la conviction que l'abbé a probablement par ses observations trouvé l'entrée primitive de la caverne.

A. Lemozi a longtemps pensé que la grotte de Marcenac constituait l'ancienne entrée de Pech Merle. Opinion partagée par E.A. Martel qui écrit : "... *mon plan, simplement esquissé et provisoire, m'incline à croire qu'il y avait jadis communication entre les deux grottes*" ("la grotte-Temple..."). Puis vers 1935, l'abbé observe la présence de coquilles d'escargots, "des hélices vermiculées", au sommet d'un éboulis au point terminus de la grande galerie.

"... *Au point terminus de la grande galerie, explorée en 1922, j'ai remarqué au plafond quelques traits gravés, au-dessus d'un grand cône d'éboulis (ces derniers formant cloison étanche). En examinant avec minutie les matériaux qui le composaient, j'ai eu l'agréable surprise de recueillir, mais exclusivement dans la partie supérieure de cette cloison, quelques coquillages d'hélices vermiculées, mollusques de plein air, qui ne pouvaient venir que du dehors, par quelque faille ou trappe obstruée correspondant au cône*" (Lemozi 1961:3). Il est convaincu que ces coquilles indiquent, à cet endroit, l'existence de l'ouverture primitive de la grotte du Pech Merle qui pouvait encore fonctionner à l'Azilien, période où se rencontre ce type d'escargot.

En novembre 1949, André David, Abel Bessac et "quelques travailleurs habiles et courageux" entreprennent de "percer de part en part le cône d'éboulis, en allant vers le Sud-Est, (supprimant) du même coup des matériaux glissants, et même encombrants pour les visiteurs des galeries peintes de Pech Merle". A. Lemozi, "en témoin attentif et intrigué, établit une coupe régulière des travaux" (fig. 83). Enfin, "*le vendredi 4 décembre 1949, vers midi, (A. David) sentit tout à coup que son long burin s'échappait dans le vide... Le trou est élargi juste assez pour le passage d'un homme, et aussitôt, André et son compagnon, muets d'admiration peuvent se payer une promenade sensationnelle au pied de grandes colonnes formées par des racines de chêne, au milieu d'ossements fossiles, dans plusieurs magnifiques galeries peintes ou gravées, restées inviolées, sans doute, depuis bien des siècles, comme semblent le prouver l'absence totale de traces de métaux, de céramique, etc..., en d'autres termes de l'homme de l'histoire...*" Le soir même, le chanoine visite "le nouveau souterrain en compagnie de MM André David, Abel Bessac, Albert Colonges, Roger Vinel, Roger Théron, maire de Cabrerets". C'est l'enthousiasme (Lemozi 1952:4).

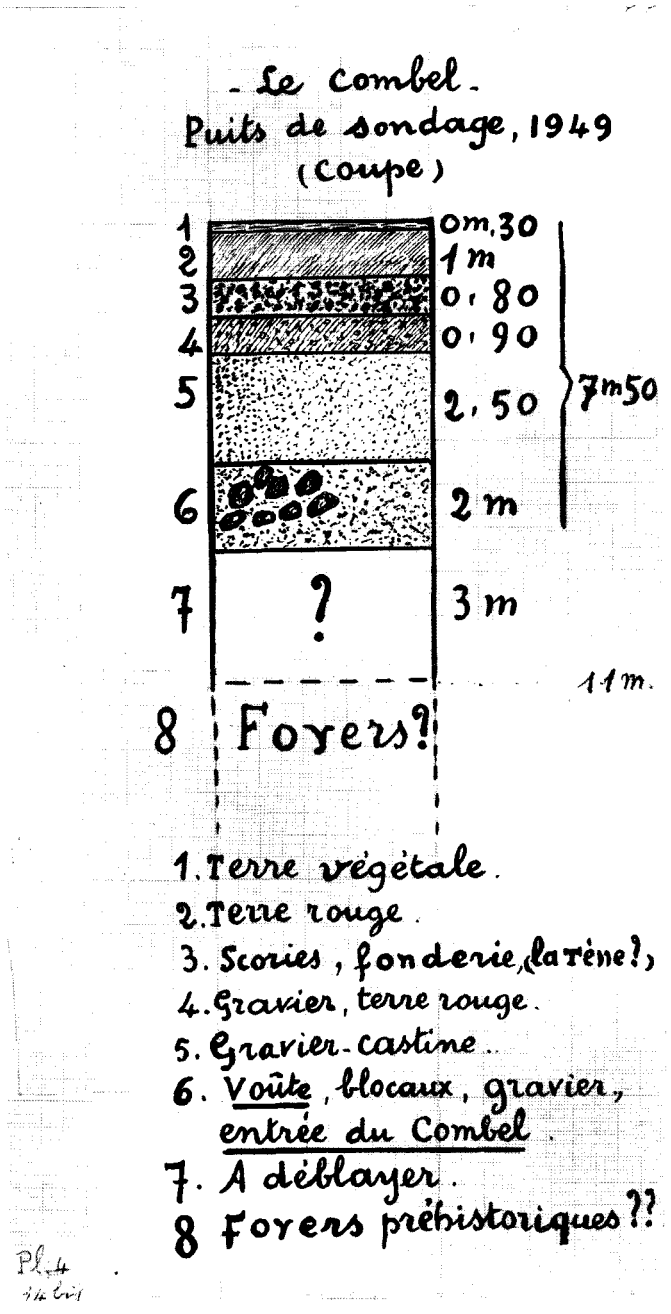


Figure 83 - Pech-Merle "le Combel" : coupe du sondage de 1949 qui a permis d'aboutir aux galeries nouvelles du Combel (dessin A. Lemozi, sondage A. David, ACR).

La Société mixte étant alors toujours propriétaire de la grotte, Abel Bessac, député du Lot, de façon plus pragmatique, informe R. Tétart de la découverte "de nouvelles galeries situées sur la propriété de la famille David qui constituent le prolongement sud de la grotte actuelle". "*Sur un parcours d'environ 40 mètres, elles se situent sous une parcelle de bois récemment acheté par M. André David. Les travaux de fouille entrepris par M. André David sur cette parcelle, ont abouti à la découverte d'un puits ou cheminée traversant la voûte rocheuse des galeries. C'est par cette cheminée que l'érosion a entraîné la coulée d'argile et de castine qui s'étale jusqu'à la grande scène de la galerie préhistorique. Les travaux de fouille n'ont pas été dirigés dans la direction de la grotte déjà exploitée qui se trouve encore isolée du puits de forage par un bouchon de terre, mais bien dans la direction opposée. A l'heure actuelle, une chatière de 0m,40 environ permet d'accéder à la nouvelle grotte constituée par des galeries de 110 mètres environ situées selon toute apparence sous le bois de*

Monsieur Victor David et sous le bois de M. Marcenac. Les salles découvertes sont richement ornées de concrétion ; elles n'ont cependant ni les dimensions ni la beauté des galeries déjà exploitées... Cependant, en prévision d'une exploitation future, il serait désirable de préciser dès maintenant les droits et prérogatives de chacun sur ces galeries...D'autre part, M. André David a manifesté le désir de conserver à l'égard de la régie le privilège de guide qui lui avait été concédé par M. Lebaudy. J'ai cru devoir lui répondre que la régie ne verrait pas d'inconvénient à introduire dans le règlement de l'administration relatif au recrutement du personnel une clause lui accordant une priorité dans les concours de recrutement des guides. Je vous signale enfin que, compte tenu des exigences de l'Administration préfectorale qui ne peut autoriser la commune à emprunter avant d'être propriétaire de la grotte il y aurait urgence à passer l'acte de cession... " (A.F. Lebaudy, "note à R. Tétard", 14 déc. 1949).

La découverte du "Combel" a donc hâté les négociations et la signature de l'acte de vente, comme elle a permis à André David, inventeur et propriétaire, la sécurité d'un emploi en obtenant un poste de guide permanent. Enfin, l'étude du site entreprise par A. Lemozi relance l'intérêt du public pour la grotte de Cabrerets, même si la galerie peinte ne sera jamais accessible aux visiteurs. Car en dehors des frais importants de restauration que la commune doit engager pour la réouverture de Pech-Merle, la concurrence que représente la fréquentation de la grotte de Lascaux, qui connaît un vrai succès populaire, est difficile à surmonter. Dans son manuscrit resté inédit, il rappelle l'effort consenti par la commune pour le réaménagement de la grotte : "*En 1952, après de pénibles travaux qui ont duré près de deux ans, une communication a été établie entre Pech-Merle, le Combel et la "Salle rouge". Celle-ci a été ouverte au public en août 1952, en présence de Monsieur le Ministre de l'Agriculture*" (A.D.).

Le chanoine officialise l'événement en informant immédiatement Séverin Blanc, "Directeur de la 7e Circonscription des Antiquités préhistoriques", qui se rend sur place huit jours plus tard et constate "l'importance de la nouvelle découverte". Puis il se met rapidement au travail et "consacre de longs mois au relevé des nouvelles peintures et gravures" ; dans des conditions souvent inconfortables. Comme pour les premières études, trente ans plus tôt, il est assisté par André David. Enfin, il rédige un manuscrit de 200 pages comprenant "plusieurs centaines de figurations" et dont il présente la synthèse dans un article qui paraît, en 1952, dans la Société Préhistorique Française, intitulé : "*Le Combel de Pech-Merle, commune de Cabrerets, Lot et ses nouvelles galeries : Antre préhistorique, ancien repaire du grand ours et du lion des cavernes*". Dans cette première parution, il rend compte de l'historique de la découverte, décrit les galeries puis les panneaux peints et gravés. C'est avant tout l'inventaire des figurations répertoriées et du matériel trouvé au sol, dont une lampe, mais qui ne comprend aucune illustration (fig. 84).

En 1961, à la demande de la Société des Etudes du Lot, il présente une communication sur le Combel, intitulée : "Le Combel, continuation de la grotte-temple de Pech-Merle". Pour la rédaction de ce nouvel article, bien illustré, il s'inspire de l'étude qu'il a rédigée une dizaine d'années plus tôt, et des différents travaux qu'il a menés par la suite dans la grotte. Malgré son sens aigü de l'observation, il surprend par son interprétation souvent fantaisiste des représentations du Combel. Il décrit rapidement les peintures dont il produit des relevés parfois agrémentés par

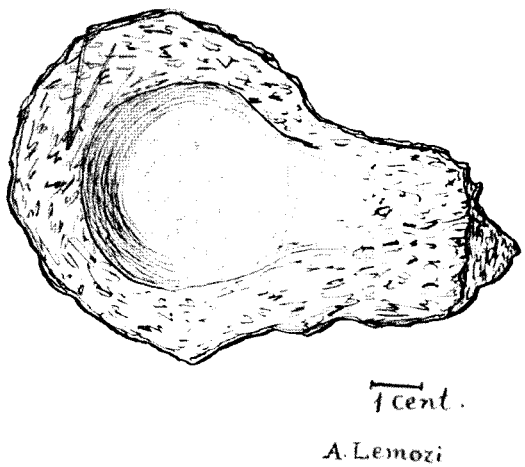
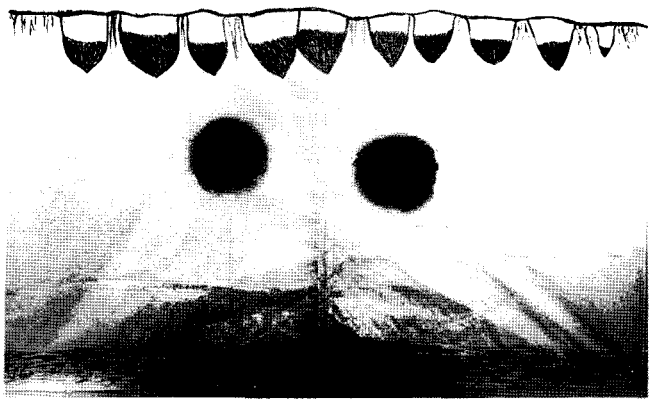


Figure 84 - "Godet en calcaire". Lampe paléolithique trouvée dans la galerie du Combel (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

des tentatives de figurations de leur environnement géologique. Les concrétions sont figurées de façon assez rudimentaire et naïve mais elles sont présentes, ce qui est une forme de progrès puisque les oeuvres ne semblent plus simplement extraites de leur cadre naturel. Toutefois, Michel Lorblanchet qui a refait l'ensemble de ces relevés insiste sur leur manque de précision et les nombreuses erreurs que comportent ces dessins qui sont sommaires et rapides. Ce qui est étonnant, c'est qu'il ne s'attarde plus à décrire ce qu'il observe, mais interprète immédiatement ce qu'il voit. Et il voit aussitôt, ce qu'il sait ! L'observation fait place à l'imaginaire. Le lion rouge du Combel "se traîne en vomissant le sang". L'exiguïté de l'endroit où se trouvent le lion et les chevaux le porte à croire "*à un piège, à une trappe où sont tombés équidés et lion et où ce dernier vient d'être assommé à côté des chevaux épouvantés et blessés à leur tour... Points et traces digitiformes autour de la cage au lion peuvent signifier une prise de possession ou des blessures*". Il lui est déjà arrivé, par le passé, de personnaliser les figurations animales. Mais cette fois, la liberté avec laquelle le chanoine prête des sentiments aux animaux figurés, son imagination débridée qui reconstitue des scènes, laissent le lecteur confondu.

On se demande quels phénomènes ont joué dans cette évolution où l'objectivité et la pertinence disparaissent. Ses dernières publications, rédigées entre 1936 et 1939, dont les deux articles présentés au Congrès préhistorique de France, en 1936 : "*Les figurations humaines préhistoriques dans la région de Cabrerets (Lot)*" et "*Quelques spécimens de l'Art quaternaire (région de Cabrerets - Lot)*", sont d'un intérêt scientifique réel. Il est évident que les événements de 1940, suivis par les bouleversements propres au musée de Cabrerets, l'ont peu à peu éloigné du monde scientifique. Pourtant, en 1940, H. Breuil l'invite à visiter la grotte de Lascaux nouvellement découverte[31]. Mais c'est dans un presbytère redevenu silencieux, sans presque de contact avec ses confrères, qu'il rédige son manuscrit sur l'abri Murat.

[31] Delluc B. et G., 1979. Les dix premières années sous la plume de témoins, in : Lascaux inconnu, P. 26. Rappel : le 8 octobre, 1940 l'Abbé A. Lemozi... écrit à l'instituteur M. Laval pour le remercier de lui avoir fait visiter Lascaux le 7 octobre (archives Laval).



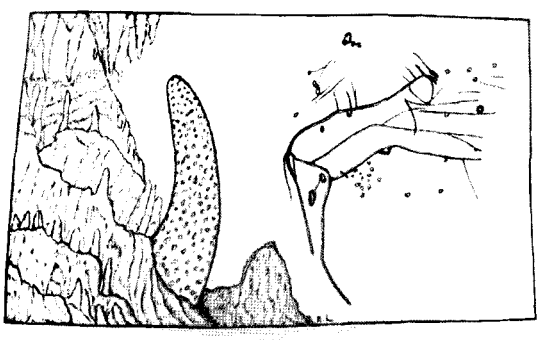


Figure 85 (haut) - Pech-Merle "le Combel". Tétons stalagmitiques peints en noir, au plafond de la "Chapelle des Antilopes" (dessin A. Lemozi, 1950, archives privées).
Figure 86 (bas) - Pech-Merle "Galerie Combel" : stalagmite érodée interprétée comme une "corne d'abondance" et "figuration humaine" (dessin A. Lemozi, archives privées).

Pour trouver la réponse aux questions qu'il se pose, lui, l'autodidacte, convaincu que la science est aussi dans les livres, se retranche dans ses lectures. Dès le début de ses recherches il a utilisé l'ethnographie comparée, et ce n'est plus dans le dialogue qu'il cherche des éléments de compréhension mais dans les écrits de certains auteurs, comme le Père Mainage. A moins qu'il ne se laisse inconsciemment influencer par ses convictions religieuses. Ainsi, dans le panneau du fond du Combel qu'il baptise "La chapelle des antilopes", alors qu'il perçoit avec raison et figure les stalactites peintes transformées en seins de femme (fig. 85), il ajoute "*un rhinocéros tychorinus, une figuration féminine, une lionne auréolée qui maîtrise les autres animaux et leur communique la vie...*" Autant d'éléments qui, en réalité, n'existent pas sur la paroi. Pourtant il affirme : "*grâce à des parallèles d'ordre ethnographique, la lionne comme celle de Mycènes, présente une force supérieure génératrice, dompteuse et nourricière universelle ; la déesse-mère dont on retrouve les traces tout au long de l'histoire des religions*". Cette déesse-mère, qui l'obsède et dont il retrouve partout la présence. C'est la mère universelle des religions primitives qui préfigure la "Vierge Marie". A. Lemozi se comporte en érudit, et non plus en chercheur, qui puise ici son inspiration chez Mircea Eliade.

Dans cette étude du Combel, il interprète comme une sculpture de corne, une curiosité purement naturelle, une étrange stalagmite altérée par des phénomènes d'érosion, de dissolution chimique. Le voilà entraîné dans un interminable exposé sur le symbolisme des cornes dans l'histoire et l'ethnographie. Il conclut "*la corne du Combel, corne piquetée, blessée, peut symboliser une puissance qu'on veut abattre*" (fig. 86).

Il a parfois reçu l'avis de certains de ses confrères, comme en 1952 celui de Frédéric Koby, paléontologue, qui lui écrit à propos des "antilopes" : "... Au sujet des antilopes... je viens de vérifier maintenant au bon endroit, à Lacave, que je trouve heureusement quand même dans le répertoire de Reinach... p. 97, fig. 8 "*Tête d'antilope*". *Je pense plutôt qu'il s'agit d'un bouquetin un peu forcément affiné par manque de place et dont les cornes sont aussi pour la même raison un peu redressées. Sans doute il faut aussi admettre que les paléolithiques, avec leur habitude de faire surtout des profils, ne peuvent pas facilement représenter des saïgas dont les cornes sont plus caractéristiques de face que de profil... Il n'est absolument pas impossible qu'une antilope autre que le chamois ou la saïga ait encore vécu en France au quaternaire, mais cela est quand même très peu probable...*" (lettre du Dr Frédéric Ed. Koby, 18 décembre 1952, archives privées) (fig. 88).

En 1955, il accueille Ed. Drouot et M. Combier pour la visite du Combel, avec qui il a un échange très fructueux. Ed. Drouot lui adresse ses remerciements, quelques photos en noir et blanc qu'il a prises dans la grotte, et ces quelques lignes : "*J'ai été extrêmement intéressé par la visite du Combel et j'ai trouvé à cette grotte quelques traits communs avec les peintures de la grotte d'Oulen, notamment en ce qui concerne le symbolisme de fécondité. Je garderai le souvenir le plus reconnaissant pour votre extrême obligeance à nous ouvrir votre si belle collection de relevés et votre beau musée et tacherai de prendre exemple sur votre scrupuleuse fidélité dans la reproduction des dessins*" (lettre du Dr Edouard Drouot, du 13 décembre 1955, archives privées).

L'abbé, grâce à l'étude du Combel, a donc retrouvé son statut de chercheur au musée de Cabrerets. Les visiteurs de la grotte viennent au château découvrir les grands panneaux qu'il a relevés. Son travail, là encore, sert et le musée et la grotte.

Cependant, comme pour l'abri Murat, il connaît la déception de ne jamais voir éditer son manuscrit. C'est un chagrin intime qui lui donne le sentiment d'une oeuvre inachevée. Aussi, éprouve-t-il stupeur et colère quand, en 1964, paraît dans la "Vie Quercynoise" du 19 septembre un article signé de l'abbé Glory sur l'étude qu'il vient de mener au Combel ; comme si ses propres travaux n'avaient jamais existé ! A. Lemozi interpelle son confrère : "*... je lis avec beaucoup de surprise ce qui suit : "à la grotte du Combel, prolongation de celle de Pech-Merle à Cabrerets, un deuxième félin, deux nouveaux bouquetins et un cheval peint en rouge pâle viennent d'être anthentifiés après récente mise au jour". Je vois que vous ignorez qu'en 1950 dans un long compte-rendu que j'ai écrit sur le Combel de Pech-Merle, je parle longuement des deux scènes auxquelles vous faites allusion. Les deux bouquetins dont vous parlez, je les ai décrits après les avoir reproduits grandeur naturelle. Je pourrai vous montrez, quand vous le désirerez, mon dessin et la photo de ce dessin. Quant au "cheval peint en rouge pâle" j'en ai fait également le relevé en 1950, ainsi que du félin et des deux autres chevaux...*" (fig. 87) (lettre de A. Lemozi à A. Glory, le 22 sept. 1964, archives privées). Si en janvier de la même année, A. Glory s'est adressé au chanoine pour le relevé du panneau des mammouths qu'il compte effectuer à Pech-Merle, c'était d'abord pour solliciter un hébergement, "pendant deux ou trois jours", dans l'une des chambres du château, réservées à l'accueil des scientifiques. Mais pour l'étude du Combel, il a tu sa venue.

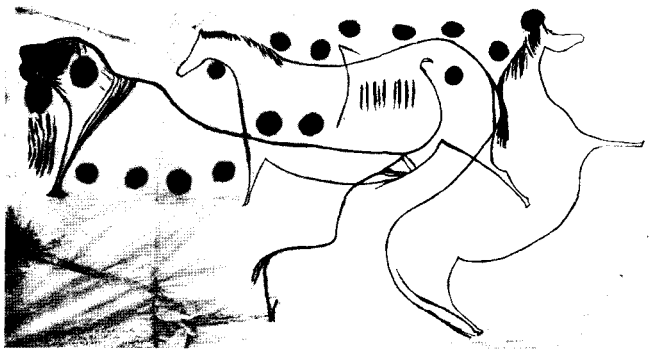


Figure 87 - Pech-Merle : le félin et les deux chevaux du Combel (relevé A. Lemozi, archives privées).

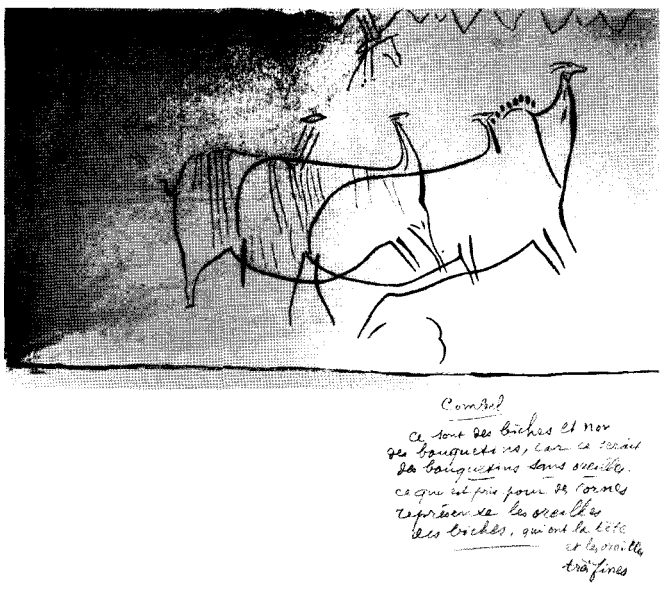


Figure 88 - Le Combel, "les Biches" (relevé et texte de A. Lemozi, archives privées).

C'est avec André David, devenu le personnage incontournable de Pech-Merle, que la visite et l'étude ont été organisées. "*Les guides de la grotte m'avaient montré ce qu'ils connaissaient et non pas ce que vous connaissiez ; je me suis fié à eux, en toute bonne foi, ne pouvant contrôler au musée qui n'existe plus. Aussi les lignes que le Confrère du Lot a fait paraître dans la "Vie Quercynoise" sous ma signature, ce que je n'approuve pas, n'étaient pas du tout dirigées contre vous ; soyez donc rassuré*" répond sans plus d'excuses A. Glory au chanoine. Sa réponse, tout à la fois courtoise et désinvolte, ne suffit pas à dissimuler le peu d'intérêt qu'il porte au travail de son confrère. Tout aurait dû les rapprocher, notamment le fait que tous deux sont préhistoriens et prêtres. Jamais l'abbé ne se serait permis une telle attitude, lui toujours si soucieux des autres, ni H. Breuil qui s'est toujours montré très courtois avec lui. Mais A. Glory autrement ambitieux ne s'encombre pas d'état d'âme. A cette époque il s'impose en tant que spécialiste de l'art pariétal. Il vient d'achever les relevés et l'étude des gravures de Lascaux et est de plus en plus présent en Quercy, où il procède aux relevés des grottes des "Fieux" et de "Roucadour". Plutôt qu'à l'abbé, il a préféré s'adresser aux guides, en particulier A. David que son attitude valorise, en arguant de ses droits d'inventeur.

Aucune rencontre n'a lieu entre les deux confrères qui aurait pu instaurer un vrai dialogue, mais seulement un échange épistolaire au cours duquel A. Glory conclut : "*J'ai eu grand plaisir à consulter les dessins et croquis que vous avez tirés du Combel ; ils m'ont permis de confronter mon interprétation, par exemple les biches n'ont jamais des oreilles incurvées rejetées en arrière, mais toujours des oreilles droites, et il ne manque pas de bouquetins gravés ou peints en préhistoire qui ont des cornes fines avec des oreilles sous-entendues, et lorsque les oreilles y sont, elles sont petites et les cornes s'en distinguent par leur longueur qui, en général est la longueur de la tête comme au Combel et sur l'os gravé de Lacave publié autrefois par mon ancien ami Viré ; je base mes interprétations sur la typologie comparative et sur les relevés directs au cellophane sans erreur possible de déformation optique ou de décalage de calque qui reste immobile durant l'opération*" (A. Glory, lettre du 10 nov. 1964, archives privées).

Certes A. Glory a fini par présenter ses excuses au chanoine, et chacun s'est adressé à l'autre avec une courtoisie compassée, mais l'incident a profondément bouleversé A. Lemozi que son grand âge fragilise. Cet homme de coeur qui connaissait les faiblesses humaines a eu les siennes et son talon d'Achille fut la préhistoire. Il supportait mal la critique et l'abbé Jean Marty, peu après sa disparition écrira : "... *Il avait le don de voir le côté comique des choses et des gens. Mais par contre il admettait avec quelque peine, qu'on plaisante sur ses recherches paléontologiques*", à plus forte raison que l'on néglige ses travaux.

Ce ne sera sûrement pas le dernier intermède douloureux qu'il connaîtra. Peu avant sa disparition, paraît, en 1968, l'ouvrage du géologue Philippe Renault, intitulé : "Pech-Merle, le Combel, Marcenac", qui comporte non seulement l'étude géologique de ces grottes, mais encore l'historique de leur découverte, en particulier celle de Pech-Merle. Si l'auteur cite A. Lemozi c'est à travers les extraits d'articles, rédigés par l'abbé, qu'il introduit dans le texte, mais ne rend pas l'hommage qui est dû à son travail. Par contre la place d'honneur revient à André David que ce livre consacre définitivement "inventeur" de la grotte du Pech-Merle et des peintures. Dans l'interview qu'il accorde à Ph. Renault, A. David n'a aucun scrupule à paraphraser l'abbé dans le récit qu'il fait de la découverte de la grande salle ornée, rappelant que l'abbé n'y participa pas : "*Mon camarade Dutertre vint dîner chez nous, accompagné d'un ouvrier agricole voisin. Je parvins à les entraîner tous deux ainsi que ma soeur dans le fameux boyau. Nous partîmes armés de burins, de marteaux, de nombreuses bougies et d'une corde. Après avoir traîné ce matériel avec de grandes difficultés, nous aboutîmes à une faille de quinze mètres de profondeur. Nous attachâmes la corde à une colonne de concrétions. Mon émotion était déjà grande, lorsque j'aperçus les perles des cavernes. Je m'empressais de dénouer la corde qui me tenait prisonnier et criais à mes coéquipiers de la remonter et de descendre à leur tour. En les attendant je commençai à explorer la salle. Bientôt apparurent devant mes yeux étonnés les femmes bisons (ainsi nommées par Leroi-Gourhan) la main rouge et le cerf mystérieux. Ma joie devint délirante. Un pareil saut dans le temps ! C'était tellement extraordinaire... Quelques mètres plus loin et sortirent de l'ombre les mains entourant les chevaux... Nous avions l'impression d'avoir échoué dans un autre monde. Poursuivant notre chemin nous arrivâmes devant "la grande chapelle", presque noire de mammouths et de bisons, appelée plus tard la "Chapelle des mammouths". Cette vue augmenta encore notre joie...*" (Lemozi *et al.* 1969:14-15). Oublié dans ce récit Victor David, le père, présent à cette première expédition, et sa colère devant des tracés que personne ne comprenait, croyant que c'était les jeunes spéléologues Touzéry

et Redon qui avaient ainsi marqués les parois. C'est l'abbé qui identifia les figurations, quand A. David et H. Dutertre parlaient de serpents, d'oiseaux, de tortues. Et c'est l'abbé qui comprit l'importance de la découverte. Les joies dont il parle, c'est avec lui qu'il les a connues, quand au fur et à mesure de l'avancement de ses travaux, celui-ci révélait à l'adolescent les animaux reproduits sur la paroi. Mais avec le temps A. David a modifié l'événement, se mettant de plus en plus au premier plan ; décrivant les panneaux ornés, comme s'il avait eu alors la compétence de les déchiffrer, d'identifier les figurations. Peu à peu, son rêve est devenu une réalité, jusqu'à l'écrire comme étant la vérité. Ce récit, qui correspond probablement chez A. David à un besoin de reconnaissance, devient crédible quand c'est Philippe Renault, chercheur au CNRS, qui le rédige. Quelle peine fut celle du chanoine à la lecture d'un tel ouvrage ? Jusqu'à la photo qui présente un vieillard intimidé quand, même très âgé, il impressionnait ses interlocuteurs par sa prestance, la douceur de son visage et l'intelligence de son regard.

Peu à peu, à Cabrerets, s'est créé un mythe inspiré de Lascaux où A. David tient le rôle principal, éclipsant l'abbé Lemozi qui fut quand même l'initiateur de la découverte.

Heureusement, il y eut parfois des interventions spontanées, mettant à l'honneur la qualité de son travail scientifique. Ainsi, en 1952, au moment de "l'affaire André Breton" et de la dégradation commise sur l'une des peintures du Pech Merle, le poète mit en doute la valeur scientifique de la datation des figurations certifiant leur ancienneté. Henri Breuil rédige alors un article sur "l'authenticité des fresques" de la grotte et envoie une polycopie à l'abbé Lemozi, directement concerné par cette attaque. Cet article, véhément et bien documenté, affirme non seulement l'authenticité des peintures mais encore le sérieux de leur étude, et les efforts de protection mis en place pour leur conservation. Touché par ce témoignage qui lui va droit au coeur et qui redonne à son travail toute sa dimension, l'abbé ajoute à la fin de la copie : "... ce n'est pas l'Abbé Lemozi qui avait demandé ce témoignage à l'Abbé Breuil" (A.D. lettre de H. Breuil, 15 sept. 1952).

Au cours de cette décennie, de 1950 à 1960, A. Lemozi mène plusieurs études dont la "grotte de Cougnac" et le "Grand abri sous roche de Cabrerets", reprenant le mode de vie qui fut le sien : archéologie et prêtrise.

La grotte de Cougnac

Le 23 Novembre 1952, sur les indications d'un radiestésiste, un groupe de spéléologues pénètrent dans la grotte et découvrent les peintures qui se trouvent à 100 mètres de l'entrée. Comme pour Pech Merle en son temps, c'est le choc, tant la cavité est belle !

Plus petite certes que Pech Merle, c'est un palais de cristal dans lequel se sont introduits les inventeurs, aux plafonds splendides, et où la magnificence des concrétions sert d'écrin aux peintures. La grotte présente certaines affinités avec Pech Merle : un décor superbe, les sujets représentés, les dimensions des figures, parmi lesquelles se retrouvent dans les deux cavités :
- un "homme blessé", exceptionnel dans l'art paléolithique,

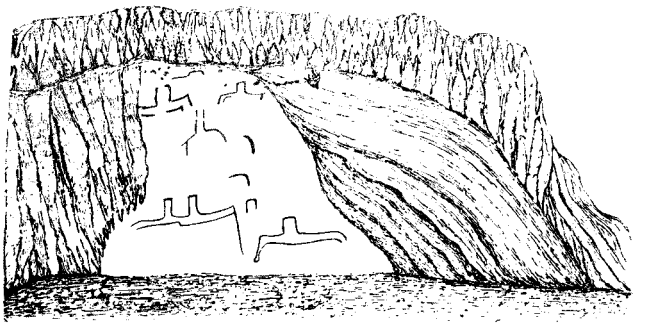


Figure 89 - Cougnac. Panneau des signes aviformes montrant le souci d'intégrer les motifs dans le cadre des concrétions naturelles. Cependant le dessin des concrétions n'est pas fidèle à la réalité, le nombre et la position ne sont pas respecter (dessin A. Lemozi, photo M. Lorblanchet, archives privées).

- les signes, appelés aujourd'hui "aviformes", particuliers au Quercy (fig. 89). A ces originalités, on peut ajouter les fameux cervidés au garrot proéminent, qui seront identifiés comme des "cerfs mégacéros". Déjà, dans l'ossuaire de Pech Merle, H. Breuil et A. Lemozi avaient interprété une figure schématique comme étant un "cerf mégacéros".

Très rapidement, après la découverte, l'abbé visite Cougnac et s'enthousiasme des similitudes qu'il remarque entre les deux cavités. En 1953, avec l'accord des inventeurs, il effectue plusieurs relevés, et rédige aussitôt une importante étude qui se propose d'établir une comparaison entre Pech Merle et Cougnac.

Monographie d'une centaine de pages, dont le manuscrit original est conservé au musée de Cabrerets. A. Lemozi avertit les inventeurs de Cougnac de son intention de publier cette étude, mais il se heurte à une opposition de leur part. L'un des inventeurs, Louis Mazet, prépare au même moment en collaboration avec Louis Méroc un petit ouvrage sur la grotte[32], et lui demande de ne publier son travail qu'après la parution de leur propre ouvrage. L'abbé devra attendre. La plaquette de L. Mazet et L. Méroc, simplement intitulée : "Cougnac" ne paraîtra qu'en 1956. Publiée par l'éditeur Kolhammer en Suisse, elle bénéficie d'une traduction en allemand qui permet de la diffuser plus largement. La préface, signée par H. Breuil, est un hommage au travail réalisé par L. Méroc dans la grotte. Lui-même rédige un chapitre sur "la perspective dans les dessins paléolithiques, dans les périodes antérieures au Solutréen". De la présence de A. Lemozi à Cougnac, pas un mot. C'est surtout l'opinion de H. Breuil, alors au sommet de sa gloire, qui importe. Le nom de l'abbé apparaît à propos de "l'homme blessé" où il est écrit : "*... seul offre ce même caractère, un petit personnage de la grotte du Pech-Merle à Cabrerets, décrit par M. Lemozi comme un « archer préhistorique*", dont M. Breuil a écrit qu'il est "*criblé de traits, à moins qu'il ne les porte...*" Ce qui réduit à peu de chose le rôle scientifique de A. Lemozi. Quand, enfin, le chanoine obtient l'autorisation

[32] Louis Méroc, chargé de conférence en préhistoire, à la Faculté des Lettres de Toulouse - futur Directeur des Antiquités Préhistoriques de Midi-Pyrénées. Louis Mazet, inventeur, certifié de préhistoire de la Faculté des Lettres de Toulouse.

de publier, il ne trouve pas de crédit pour le faire. En 1960, il s'adresse au CNRS, mais, "le sujet (ayant) été traité en 1956 par Messieurs Méroc et Mazet", la Commission d'Ethnographie "chargée d'examiner la demande" n'accorde pas la subvention sollicitée. Après l'abri Murat et le Combel, c'est le troisième manuscrit qui ne sera jamais publié.

Il est vrai que le temps a dû manquer à l'abbé qui n'a pu venir régulièrement à Cougnac. Ses relevés s'en ressentent. Comme au Combel, ils ne sont pas d'une très bonne qualité. Ils sont généralement imprécis et subjectifs, et leur esquisse trop rapide est hélas parfois erronée.

Il conserve cependant la rigueur scientifique nécessaire à l'étude des figures, comme le prouve la réponse de F. Koby à propos du "cerf mégacéros". Le paléontologiste, rappelle que les mégacéros sont plus proches des daims que des rennes et que seuls les mâles portent des bois. Ce qui est fondamental pour l'identification des figurations de mégacéros. De même, il précise que l'on ne doit pas confondre les images de bouquetin de Cougnac avec des représentations de thar. Lettre aimable et réconfortante qui montre l'intérêt que le paléontologiste porte aux travaux du préhistorien Amédée Lemozi (courrier de F. Koby à A. Lemozi, 16 mars 1960, archives privées).

Le Grand Abri sous roche préhistorique de Cabrerets

En janvier 1928 et février 1932, l'abbé recueille "quelques silex et fragments d'os à travers la paroi de la grande falaise du Pech de la Devèze, qui domine, du côté Est, une partie du bourg de Cabrerets". Mis au courant, D. Peyrony, Directeur des Antiquités Préhistoriques, l'encourage à "entreprendre des fouilles au pied de cette même falaise". Ce n'est que bien plus tard qu'il poursuit ses investigations. Sous les maisons de Cabrerets, "au pied de la grande falaise", et "grâce à la bienveillance et à l'esprit de compréhension des habitants", il met au jour un niveau solutréen (vers -20.000 BP) (fig. 90). Il raconte : "*Nous avons déjà bénéficié plusieurs fois de procédés analogues en particulier à Tour de Faure, Lot, ou des ouvriers occupés à la construction d'une villa nous ont aimablement fourni l'occasion de repérer, d'étudier et de sauver de la destruction une sépulture néolithique entièrement reconstituée au château-musée de Cabrerets*" (Lemozi 1967:176).

Ce qui est intéressant dans ce récit, c'est le renom qu'il conserve auprès de la population locale et le respect qu'elle voue à l'homme de science. C'est l'avantage du prêtre, connu de tous, qui par ses fonctions, est en relation constante avec les populations environnantes. La publication de la revue paroissiale du "Petit Nouvelliste" porte aussi ses fruits. Editée à l'intention des paroissiens du canton de Lauzès, elle a su toucher l'ensemble des habitants. En les informant de ses travaux scientifiques, en faisant d'eux des interlocuteurs privilégiés, il a entretenu leur confiance et surtout leur intérêt pour le patrimoine local. Il a développé un sentiment de fierté à l'égard de leur pays. Il est leur curé, mais il est aussi celui qui détient la connaissance. L'étude qu'il entreprend de ce site procède de l'intérêt qu'il porte à sa terre natale. Tout autre archéologue se serait contenté d'une fouille. Pour l'abbé tout est lié. Il s'intéresse au toponyme tout autant qu'aux peintures rupestres médiévales qui se trouvent sur

Figure 90 - Cabrerets : maisons anciennes au pied de la falaise, installées sur l'habitat solutréen fouillé par A. Lemozi (photo archives Lebaudy).

la falaise, à 20 mètres au-dessus des maisons, à côté du château du diable. Il identifie dragon, Grand-Duc, chiens et loups, etc. dessinés en rouge, et écrit : "*j'incline à croire qu'il y a un lien entre le présent et le passé*". Au cours de ses fouilles, il détecte du Solutréen, un peu de Magdalénien et de l'Azilien. Sous le Solutréen la couche est apparemment stérile. Tout ceci traduit pour lui la permanence des hommes au pied de la paroi.

C'est donc au chanoine Lemozi que l'on doit la découverte de cet habitat solutréen, sans doute l'un des plus importants dans le Lot. Seuls deux grands gisements de cette époque sont alors connus : "la grotte de Reilhac" (1889), publiée par E. Cartailhac et M. Boule et "la grotte de Lacave" (fouille de A. Viré).

La qualité de la publication est incontestable. Elle fait l'objet de trois grands articles dans le Bulletin de la Société des Etudes du Lot (1967-68). Plus de 800 pièces sont individuellement décrites, et trois planches figurent les plus belles (feuilles de laurier et pointes à cran). La numérotation et cette description précise des pièces permet, aujourd'hui, de retrouver dans les collections du musée de Cabrerets l'appartenance de chacune d'elles à un niveau solutréen ou magdalénien ancien. Il publie, en outre, le plan et la stratigraphie (sommaire) de l'habitat, et le relevé des pierres et os gravés trouvés dans le niveau solutréen le porte à croire que les populations solutréennes ont fréquenté la grotte du Pech Merle. Dans cet ensemble, il y a notamment ce qu'il interprète comme "un personnage masqué à tête aviforme, reproduisant les scènes analogues à Pech Merle et à Cougnac où l'on voit également des personnages percés de traits" (Lemozi 1968:13). Malheureusement, M. Lorblanchet a refait l'étude de ces pièces et a publié ses propres relevés qui ne confirment pas du tout l'existence de la figure de "l'Homme blessé", qui semblait pourtant établir un lien précieux avec l'art de Pech Merle (Congrés de Foix 1988). Cette question des relations entre l'abri solutréen de Cabrerets et la grotte ornée n'est pas résolue, Pech Merle étant plus ancien que le Solutréen.

Cette étude sera l'ultime satisfaction de l'abbé. Il lui a fallu une bonne dizaine d'années pour mener à bien ses fouilles. Presque autant pour inventorier le matériel récolté. Le 9 avril 1961, au cours de la "Journée foraine" organisée à Cabrerets par la

Société des Etudes du Lot, il présente une importante communication à propos "du Grand abri sous roche solutréen du bourg de Cabrerets". "*Il était intarissable, enthousiaste, on ne pouvait plus l'arrêter*" rapporte P. Dalon, aujourd'hui vice-Président de la SEL, qui entendit beaucoup parler de cette journée mémorable. Ce même jour il présente également une seconde communication "Le Combel, continuation de la grotte Temple du Pech Merle". La Société savante lotoise lui a toujours exprimé estime et respect, et l'a toujours considéré comme l'une des éminentes personnalités scientifiques régionales de son temps. Grâce à elle, Amédée Lemozi aura eu la joie de voir publier son travail. Ce sera l'un de ses derniers bonheurs de préhistorien, avec la parution, la même année, de son travail sur la grotte ossuaire de "la Boucarde", commencée en 1940 (Lemozi 1965:253-266). Dans cette étude très précise du matériel trouvé, il identifie tout : le moindre ossement, humain ou animal, en se référant à Edmond Hue (ostéologue), et même les coquilles de gastéropodes. Il fait appel aux travaux du Dr J. Arnal, spécialiste du Néolithique, pour la classification des poteries. Mais sa datation de l'ensemble de la grotte à l'Age du Bronze paraît erronée, comme le montre la fibule en bronze qui est d'époque mérovingienne. Avec le temps, il a fait de la grotte en général un symbole féminin par excellence. Il définit même le rôle de la grotte ossuaire : "*On déposait les morts dans une grotte afin de les mettre en contact plus intime avec la Terre-mère dont la grotte était le symbole. La grotte devenait un lieu saint, un vrai sanctuaire visité par les habitants de la région*". A "la Boucarde" sur des blocs d'argile il voit des gravures qui, pour certaines, représentent des seins, "symbole de la déesse-mère, tutélaire des défunts". Il interprète d'autres blocs comme étant des "statues féminines" déposées au milieu des ossements. Il se lance alors, pendant deux pages, sur des comparaisons effrenées empruntées à ses lectures. Il cite H. Breuil, G. Chauvet, G. Bailloud, Mieg de Boofzheim, M. Reygasse, J. Pryluski, Homère, M. Eliade, M. Obermaïer, G. Childe, M. Griaule, J. Déchelette, etc. ; ouvrages que l'on retrouve dans la bibliothèque du musée de Cabrerets.

Avec une sorte d'exaltation, il voyage ainsi de la Grèce à l'Australie, la Sibérie, la Palestine, l'Afrique... Cette "déesse tutélaire des tombeaux", il la voit partout ! Il est possible aussi qu'il ait peu à peu substitué ses lectures aux voyages qu'il n'a pas faits, aux sites archéologiques qu'il n'a pas visités. Mais son érudition littéraire n'est pas convaincante et l'identification de ces "statuettes" est très douteuse. Il est cependant intéressant de remarquer que, dès 1940, A. Lemozi a recours à l'interprétation chamanique d'après l'oeuvre de Mircea Eliade.

Durant cette décennie (1950-1960), la "Société Préhistorique Française" qui s'intéresse toujours aux travaux du chanoine, publie successivement :

- En 1950, l'historique des "9 silex acheuléo-moustériens" (Lemozi 1950) découverts sur l'oppidum de Coronzac, par M. Seppe, en 1933. Il s'agit de neuf bifaces, d'origine paléolithique, disposés en forme de croix et trouvés entre deux dalles. L'abbé, à qui les pièces ont été confiées, attribue leur réutilisation à un rite protohistorique ou d'époque chrétienne.
- En 1957, le "bouquetin" de la "grotte Cantal" à Cabrerets (Lemozi 1957:11). Figure stylisée, rouge très pâle, qu'il découvre après sa publication de 1937. Il exécute un bon relevé du capridé, avec dessin de la paroi, et l'attribue à l'Aurignacien, comme les figurations de Pech-Merle.
- En 1959, une courte monographie de "la grotte Marcenac" (Lemozi 1959). Comme pour la grotte de "la Boucarde", l'abbé réunit tous les éléments qui donnent au site son identité : les légendes qui se rapportent aux grottes ornées ; le symbolisme des sources ; le symbolisme de la femme, "symbole de fertilité et de fécondité" ; l'historique des fouilles de F. Garrigou et H. Duportal en 1868, et leur mise au jour d'une stratigraphie révélant du Magdalénien, de l'Aurignacien et du Moustérien. Il publie les pièces trouvées dans les déblais anciens, dont beaucoup sont douteuses, notamment quand il y voit des décors. Pourtant c'est une étude sérieuse. Ainsi pour dater ce matériel il se réfère à de nombreuses publications dont certaines sont récentes, comme les travaux de H. Delporte sur le Périgordien. Ce qui montre que l'abbé continue à se tenir informé de l'évolution de la préhistoire. De même pour l'étude des gravures pariétales, il fait état, pour la description des bouquetins, des publications du paléontologue F. Koby. De plus en plus, il tente d'intégrer la grotte et la forme de ses parois à ses interprétations et à ses relevés, en représentant les figurations encadrées de concrétions. Il a conscience qu'elles doivent être appréhendées dans le contexte naturel de la grotte. Cependant la plupart de ses interprétations restent subjectives : il écrit : "*un cervidé est acculé peut-être par des chasseur sur la pointe d'un rocher et domine et scrute le vide*", ou il se demande pour une figure humaine (d'ailleurs douteuse) : "*la tête est-elle munie d'un masque emprunté au lion ?*". Comme toujours il souligne le symbolisme féminin des grottes et des figurations. Enfin il conclut son article par des considérations critiques, extrêmement pertinentes sur l'évolution de l'art dont nous reparlerons plus loin.
- En 1961, les "gravures" trouvées dans "la petite grotte de Murat" (Lemozi 1961:713), qu'il a étudiée en 1914 : "raclages profonds rehaussés de couleurs rougeâtres", qu'il a montré à l'abbé Bouyssonie. Dans ce fouillis de traits, A. Lemozi a cru "pouvoir distinguer nettement une figuration féminine revêtue d'un masque" (petite scène de 0,35 m x 0,25 m). Interprétation subjective dans laquelle il y retrouve "la femme avec les seins".

Au cours de cette période, il achève son oeuvre, et met en ordre les collections restées en attente de classement. En 1950, s'adressant à A. Niederlender, il écrivait : "... *J'ai dans mon presbytère ou au musée beaucoup plus d'objets à étudier et à classer que je ne pourrai en étudier et en classer pendant le peu de temps qu'il me reste à vivre !*" (fig. 91) (lettre du 28 avril 1950, archives Y. Sarrazy). C'est le constat que fit M. Lorblanchet au cours du rangement des collections, en 1979-80, lors de la création du nouveau musée. A. Lemozi avait procédé à un classement méthodique, des pièces archéologiques bien étiquetées, la plupart fixées sur des planchettes ; rien n'avait été laissé en vrac dans des caisses. C'est d'ailleurs cette rigueur qui permit d'inventorier exactement ses collections, malgré les mauvaises conditions dans lesquelles elles furent retrouvées.

Ses dernières recherches sont à considérer comme un retour à ses origines, comme si, dans cette démarche éclectique, il reprenait possession de son pays, de son histoire. Tout l'intéresse, autant l'histoire de l'art que la toponymie ou la généalogie. Il dresse d'ailleurs l'arbre généalogique de sa famille. Après tant d'années consacrées à la science, le préhistorien s'efface devant le prêtre. C'est le besoin vital de retrouver, dans toute sa diversité, ce pays qu'il aime autant qu'il aime les gens qui y vivent.

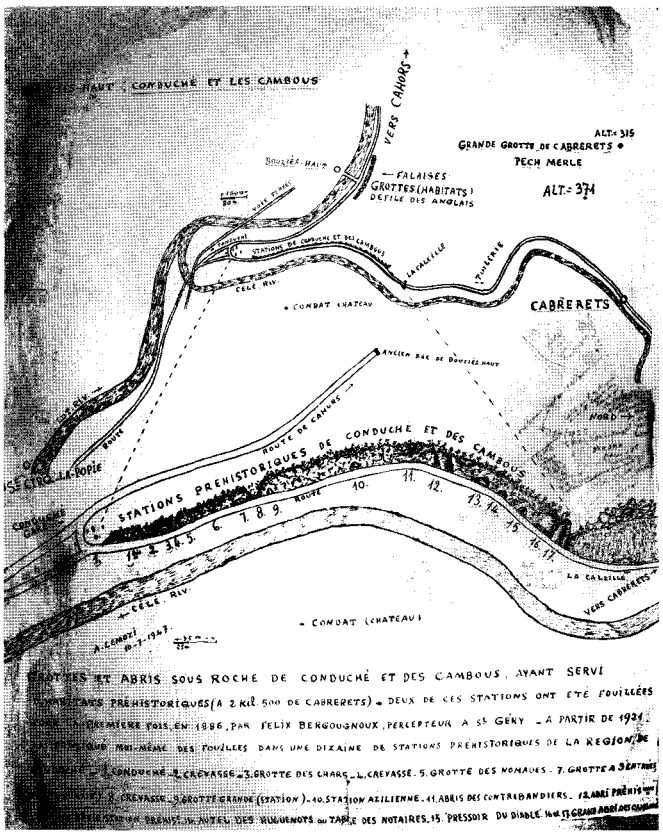


Figure 91 - Exemple de travaux menés par l'abbé Lemozi : "Carte des stations préhistoriques du confluent du Lot et du Célé réalisée à la fin de sa vie" (archives privées).

C'est une sorte de retour à l'enfance, aux premiers émois de sa jeunesse que la moindre rencontre ou découverte ravissait. Ces retrouvailles avec le causse sont un apaisement aux déceptions que le préhistorien a pu connaître à la fin de son existence.

Avec la vente du château-musée, en 1964, s'achève le destin de préhistorien de l'abbé Amédée Lemozi.

Le Musée de préhistoire et d'ethnographie de Cabrerets disparaît, comme ont disparu la plupart des protagonistes qui avaient oeuvré à sa réalisation : Armand Viré s'éteint en 1951, Marcel Griaule en 1956, André Niederlender succombe à son tour en 1959. Melle Georgina Murat décède en 1962. Avec A. Niederlender c'est l'ami de toujours qui s'en est allé. Celui qui a favorisé la vocation du jeune vicaire de Rocamadour, l'interlocuteur privilégié qui l'accueillait si volontiers en son restaurant de la gare de Rocamadour, avec qui il a souvent partagé les moments exceptionnels de son existence. Comme cette journée du 6 juin 1951 où le chanoine Lemozi est fait "Chevalier de la Légion d'Honneur", en qualité de préhistorien. C'est à Rocamadour, la cité mariale chère à son coeur, que s'est déroulée cette cérémonie émouvante à laquelle assistaient, amis, collègues archéologues et parents, dont son frère Henri et sa famille (J.P. Lemozie, com. or.).

Un sort néfaste semble s'être abattu sur l'entreprise culturelle de la famille Murat-Lebaudy à Cabrerets. Fatigué, désormais seul, l'industriel envisage de se séparer du château de Cabrerets, tout en souhaitant cependant voir continuer l'oeuvre entreprise. Il propose à la commune de Cabrerets de lui céder pour une somme raisonnable, le château entièrement réaménagé, l'exposition et les collections archéologiques qu'il abrite. La municipalité refuse arguant des frais d'entretien que nécessitent un tel bâtiment mais accepte, par contre, la donation des collections. Pour cela, elle s'engage à respecter les conditions imposées par J. Lebaudy, de construire rapidement, près des grottes du Pech-Merle, un bâtiment destiné à leur présentation au public. En 1966 R.Tétart, toujours au service de J. Lebaudy, s'étonne des lenteurs de cette réalisation et fait part au maire de Cabrerets, M. Estival, du mécontentement de l'industriel (fig. 92) (A.F. Lebaudy, lettre du 3 oct. 1966).

Dès lors, tout ce qui représente l'oeuvre de l'abbé est enfermé dans des caisses désormais entreposées dans un local désaffecté de la mairie de Cabrerets, ses collections ayant été acquises par J. Lebaudy ou la Société Mixte. Il est probable que l'abbé a participé au rangement de ses collections, et qu'il a préservé à cette occasion, voire récupéré, certains de ses dessins, comme le montre le dossier de Rocamadour qui contient de nombreux originaux. Avec la disparition du musée de Cabrerets, on comprend mieux aussi l'importance qu'il accordait à la création d'un musée à Rocamadour, où pourrait être présentée une partie de ses travaux.

Cet événement, a bouleversé les amateurs quercinois de préhistoire, pour qui les travaux du chanoine Lemozi sont une référence. Comme Jean Bouchereau, spéléologue (l'un des inventeurs de la grotte des Fieux-Lot), qui s'inquiète auprès de A. David de l'avenir de ces collections. Celui-ci le rassure, répondant : "*Les collections du musée qui étaient au château avant la vente de celui-ci, sont en sécurité dans l'ancienne école des garçons de Cabrerets*" (lettre de A. David à J. Bouchereau, 28 nov. 1964, archives J. Bouchereau).

Ce n'est que dix sept ans plus tard qu'un nouveau musée ouvrira au public sur le site même de Pech-Merle. Michel Lorblanchet, conservateur, devra insister pour que l'établissement porte le nom "d'Amédée Lemozi" comme s'y était engagé M. Estivals, maire de Cabrerets, à la disparition du chanoine : "... *Ce musée nous le devrons à sa mémoire, et je prends ici, au nom de tout le conseil municipal, au nom de toute la population de Cabrerets, l'engagement formel de tout mettre en oeuvre pour construire ce musée que nous appellerons "Musée Chanoine Lemozy"* "(La Dépêche du Midi, samedi 20 juin 1970).

Lors de l'ouverture au public en avril 1981, Jean Lebaudy n'est plus. Il ne verra jamais le musée-site du Pech-Merle et ignorera l'affront fait à sa famille qui ne fut pas même invitée à l'inauguration. Seules quelques photos agrandies, présentées par M. Lorblanchet dans le hall du musée, rappelaient alors le rôle d'Amédée Lemozi, prêtre-préhistorien, dans la découverte de l'art pariétal paléolithique du Quercy, et la générosité de la famille Lebaudy-Murat sans qui rien n'eut été possible.

Malgré la fermeture du musée, Amédée Lemozi, préhistorien, peut partir en paix. En 1965, il fait la connaissance de Michel Lorblanchet qui sera son successeur dans toutes ses activités de préhistorien, non seulement au musée de préhistoire de Cabrerets mais encore en poursuivant les recherches sur les grands sites que l'abbé étudia. La nomination de ce jeune conservateur, attaché de Recherche au CNRS, qui se destine à l'étude de l'art

le 3 Octobre 1966

MONSIEUR ESTIVAL
Maire de Cabrerets
46 - CABRERETS

PERSONNELLE

Monsieur le Maire,

Lors de mon dernier séjour dans le département du LOT en Septembre, je me suis rendu à Cabrerets et j'ai pu constater qu'aucun commencement d'aménagement n'avait été apporté au problème de l'installation, par les soins de la Commune, d'un Musée, à l'entrée des grottes de Pech-Merle.

J'ai fait part à M. LEBAUDY de ce fait et il en est extrêmement contrarié.

Il m'a prié de vous écrire pour vous demander quelles sont les intentions exactes de la Commune au sujet des collections préhistoriques qu'il vous a données par l'acte passé il y a trois ans devant Me FAURIE, Notaire, car, comme vous le savez, il est formellement stipulé que l'édification d'un Musée devra se faire dans un délai raisonnable.

Auriez-vous l'amabilité de me donner tous renseignements utiles à ce sujet, si possible avant la semaine prochaine où je dois revoir M. LEBAUDY, afin qu'il puisse avoir tout apaisement sur l'avenir des collections qu'il avait eu tant de mal à réunir en trente ans.

Dans l'attente de vous lire, je vous prie de croire, Monsieur le Maire, à l'expression de ma considération très distinguée.

R. TETART

Figure 92 - Lettre de R. Tétart à M. Estival, maire de Cabrerets, le 3 octobre 1966 (archives Famille Lebaudy).

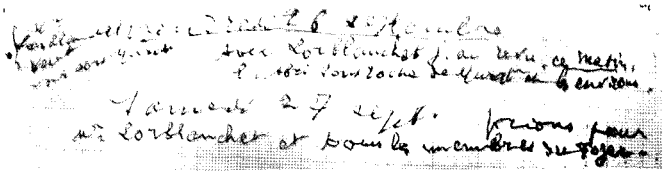


Figure 93 - "Prière à l'intention de M. Lorblanchet". Manuscrit, archives diocésaines.

Figure 94 - A. Lemozi à l'abri Murat en septembre 1969 (photo M. Lorblanchet, collection privée).

paléolithique, c'est l'espoir de voir son oeuvre et celle entreprise par J. Lebaudy perdurer par delà la mort. L'abbé ne peut qu'être séduit par ce jeune lotois passionné de préhistoire, comme lui bien enraciné dans le pays. Il manifeste sa sympathie pour son successeur comme le prouve la petite note, deux fois mentionnée dans son journal : "Prier pour Michel Lorblanchet" (fig. 93). Il le reçoit chaleureusement, heureux de lui transmettre ce qu'il sait. Michel Lorblanchet témoigne : "*C'était un homme affable, généreux, soucieux des autres, que la passion rendait volubile. Nous nous installions dans la pièce principale de l'ancienne "maison des oeuvres", vaste salle presque vide qui n'avait plus rien de commun avec le "bureau-musée" du presbytère tel que le représente les photographies. Nous avions de longues discussions, à propos de la préhistoire bien-sûr, et à la demande de son vieil ami le Dr Arnal, qui avait été également mon professeur, je l'invitais à publier de petites notes restées inédites. Mais il m'encourageait plutôt à reprendre ses travaux. Un jour, comme nous parlions de la signification de l'art paléolithique, il me dit avec malice : "Méfiez-vous des théories de Leroi Gourhan, c'est un obsédé sexuel !". Nous avons ri. Il avait beaucoup d'humour. Il donnait ou plutôt distribuait volontiers ce qu'il possédait, comme s'il passait le relais. Il m'a remis plusieurs ouvrages de préhistoire, dont son livre "La Grotte-Temple du Pech- Merle", convaincu qu'un jour j'en reprendrais l'étude, des tirés à part, parfois annotés de sa main. Mais aucun de ses relevés. Il m'a fait don également d'une petite table de ferme traditionnelle qui, depuis, me sert toujours de bureau. J'ai même été surpris, au cours d'une de nos dernières rencontres, de le voir me tendre un billet de banque pour m'aider dans mes recherches, que j'ai bien sûr refusé. Je garde le souvenir ému de ce geste généreux*".

Pour le plus grand bonheur de l'abbé, Michel Lorblanchet l'emmène plusieurs fois à l'abri Murat, dans cette petite vallée de l'Alzou, riche de souvenirs et d'émotion. En 1969, alors que le chanoine, très fatigué, s'est définitivement installé au "Foyer Bonhomme", à Gramat, il lui rend visite et l'accompagne une dernière fois sur le site de sa jeunesse. Il l'immortalise, pensif, en train d'examiner avec attention un petit outil de silex qu'il tient au creux de la main (fig. 94). C'est cette photo qui sera installée dans le hall du musée, en souvenir du chanoine Amédée Lemozi.